

Université de Montréal

Une exigence de réalité en perception

par

Laurent Gohier Drolet

Département de Philosophie
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences
en vue de l'obtention du grade de Maître
en Philosophie

Décembre, 2016

© Laurent Gohier Drolet, 2016

Résumé

Pour Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty, la perception est une voie d'accès fiable à la réalité. Confrontés à certains problèmes qui pourraient remettre en doute la fiabilité de la perception, ils argumentent en faveur de solutions en apparence analogues. En retraçant le détail de leurs solutions à deux de ces problèmes – la transcendance de l'objet et la possibilité de l'illusion –, l'objectif de ce mémoire sera de démontrer qu'il existe, en dépit de leur accord apparent, une opposition fondamentale dans leur manière d'envisager la perception. En effet, pour Husserl, la perception d'un objet réel et la perception d'un objet illusoire sont intrinsèquement indiscernables, et seule une différence contextuelle permet donc de les départager. Nous argumenterons qu'en adoptant cette position, c'est-à-dire en réduisant la différence entre l'illusion et la perception véridique à une simple différence contextuelle, Husserl révoque le privilège ontologique de l'acte perceptif : la perception n'est pas une voie d'accès fiable à la réalité, parce qu'elle est toujours, au final, potentiellement illusoire. Nous verrons cependant que Merleau-Ponty permet de sortir de cette impasse en expliquant qu'il y a une bel et bien une différence intrinsèque entre l'illusion et la perception véridique. Ce faisant, Merleau-Ponty parvient à démontrer la primauté ontologique de l'acte perceptif. Mieux que Husserl, Merleau-Ponty est dès lors à même de montrer en quoi et comment la perception est une voie d'accès fiable à la réalité.

Mots-clefs : Husserl, Merleau-Ponty, Phénoménologie, Perception, Illusion, Transcendance Philosophie.

Abstract

According to Edmund Husserl and Maurice Merleau-Ponty, perception is a reliable path to reality. Confronted with various problems challenging perception's reliability, they argue toward similar solutions. By comparing their solutions for two problems, namely the possibility of illusion and object transcendence, this Master's thesis argues that, in spite of their apparent agreement on how to solve the above issues, Husserl and Merleau-Ponty defend fundamentally incompatible views concerning perception. Notably, according to Husserl, genuine and illusory perceptions are fundamentally (intrinsically) indistinguishable. It follows that only a contextual difference allows the subject to distinguish them. We will argue that, in admitting only a contextual difference between illusion and genuine perception, Husserl revokes perception's ontological privilege : perception is not a reliable path to reality, since it is always potentially illusory. By way of contrast, Merleau-Ponty avoids such a conclusion, since his account admits a fundamental difference between illusion and genuine perception. Merleau-Ponty can then argue for the ontological primacy of perception, which, in turn, allows him to demonstrate better than Husserl why and how perception is a reliable path to reality.

Keywords: Husserl, Merleau-Ponty, Phenomenology, Perception, Illusion, Transcendence, Philosophy.

Table des matières

1. INTRODUCTION	1
1.1 La nécessité d'une approche phénoménologique	2
1.2 Détermination du problème	3
1.3 Justification des textes à l'étude	5
1.4 Survol de l'argument	7
2. CHAPITRE PREMIER : Husserl et une exigence de réalité en perception	12
2.1 L'illusion comme distorsion du surplus aperceptif	12
2.2 Comment distinguer l'illusion de la perception véridique ? Hypothèse et problématisation	15
2.3 La perception comme donation du réel tel quel	16
2.3.1 <i>Les modes de donation de l'objet : intentions intuitives et signitives</i>	19
2.3.2 <i>La connaissance perceptuelle</i>	21
2.3.3 <i>Le problème de la connaissance : la transcendance de l'objet</i>	23
2.3.4 <i>La transcendance de l'objet est-elle un obstacle indépassable ?</i>	25
2.4 Le problème de l'illusion dans les <i>Recherches Logiques</i>	28
2.4.1 <i>Présentation générale de l'illusion et remaniement de la seconde édition</i>	30
2.4.2 <i>La qualité doxique comme différence entre l'illusion et la perception</i>	32
2.4.3 <i>L'indiscernabilité de la perception et de l'illusion</i>	34
2.4.4 <i>L'épreuve du temps</i>	38
2.5 Examen de la conclusion : Husserl répond-il à une exigence de réalité en perception ?	40
2.5.1 <i>Un obstacle : la description phénoménologique à la première personne</i>	41
2.5.2 <i>Le caractère provisoire de l'harmonie perceptive</i>	44
2.5.3 <i>Rejet de la conclusion</i>	47
3. CHAPITRE SECOND : L'alternative merleau-pontienne	49
3.1 La perception présente-t-elle le réel ?	50
3.1.1 <i>La perception comme réponse au monde</i>	51
3.1.2 <i>Le monde comme horizon de la perception</i>	55
3.1.3 <i>Le caractère holistique de la perception</i>	56
3.1.4 <i>Définition du réel</i>	59
3.1.5 <i>La foi perceptive</i>	65
3.1.6 <i>Problématisation et adoption de la première prémisse</i>	67
3.2 Le problème de l'illusion	70
3.2.1 <i>Une différence intrinsèque entre l'illusion et la perception</i>	72
3.2.2 <i>Objections</i>	75
a. <i>L'illusion et la transcendance de l'objet</i>	75
b. <i>Toute illusion est-elle évanescence ?</i>	78
3.3 Adoption d'une exigence de réalité en perception	81
4. CONCLUSION	84
5. BIBLIOGRAPHIE	88

Liste des sigles

RL : Edmund Husserl, *Recherches logiques*

CE : Edmund Husserl, *Chose et espace*

PhP : Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Maxime Doyon pour sa franchise, ses bons conseils, et pour m'avoir guidé à travers la petite épopée que constitue la rédaction d'un mémoire. Je tiens également à remercier les quelques interlocuteurs qui, par leur patience et leur dévouement, ont grandement contribué à ma réflexion. Merci à Marc-Kevin Daoust pour de nombreuses discussions soutenues, et pour des commentaires précieux sur la forme et le fond. Merci à Laurent Vachon Roy pour avoir répondu à toutes les petites inquiétudes et questions qui ont pu traverser mon esprit à travers les années, et surtout, pour une ouverture, une fidélité, et une disponibilité qui en font un ami à part. Merci à Julien de Tilly dont l'esprit vivace et l'amitié indéfectible ont accompagné mes pas jusqu'à la ligne d'arrivée. Finalement, je voudrais remercier Anne-Marie Boismenu ainsi que mon père et ma mère pour leur amour inconditionnel et leur sollicitude inégalée. Sans vous, cette entreprise eût été futile, et de toute façon, impossible.

1. Introduction

Les erreurs perceptuelles sont affaires communes : une tâche sur un mur ressemble un instant à une araignée, un chapeau et la chaise sur laquelle il est posé prennent fugitivement dans la noirceur l'aspect d'un individu, etc. Si dans la plupart des cas ces apparitions ne nous bernent jamais très longtemps, ils témoignent pourtant de la faillibilité de la perception. Au réel se superpose parfois l'irréel, qui se côtoient sans que le sujet ne puisse immédiatement les départager. Les philosophes interpellés par ce constat déclinent généralement le problème en se penchant sur trois phénomènes : la perception, l'illusion et l'hallucination. C'est le cas, par exemple, des tenants de la théorie disjonctive, qui tentent de les départager selon différents motifs¹. Certains sont motivés par un intérêt plus clairement épistémologique, et cherchent dès lors à défendre l'idée selon laquelle la valeur de vérité de la perception est différente de celle de l'illusion². D'autres adoptent un angle ontologique, et soutiennent typiquement que l'objet de l'illusion n'est pas réel, contrairement à l'objet de la perception, qui le serait.³

Dans ce mémoire, notre motivation est d'ordre *phénoménologique*. À l'origine de ce motif se trouve cependant une inquiétude de nature existentielle. Plusieurs penseurs ont vu dans la superposition du réel et de l'irréel qui se produit (ou semble se produire) dans l'illusion et l'hallucination poindre la possibilité d'un scepticisme débridé : c'est que si la perception a pu une fois nous tromper, elle le pourra toujours. Il s'ensuit qu'il est impossible de faire confiance à notre perception, de dire haut et fort : ceci que je regarde, que je touche, que je goûte, que je sens ou que j'entends est bien réel, et non fictif. Ce raisonnement, qui prend une forme inductive, s'appuie sur une expérience ponctuelle du sujet, et ouvre la possibilité que nous soyons victimes d'une Grande Illusion. Or, nous

¹ Le disjonctivisme est une posture philosophique qui se caractérise par le rejet du principe du facteur commun ou « *common kind claim* ». Le « *common kind claim* » est un principe qui affirme que toutes expériences perceptuelles, illusoire et hallucinatoires ont une seule et même nature. Voir à cet effet, Soteriou, M. (2016). « The Disjunctive Theory of Perception », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, [EN LIGNE], <http://plato.stanford.edu/entries/perception-disjunctive/>. Consulté le 1 décembre 2016.

² Parmi les tenants les plus connus et les plus discutés de cette position, nous pouvons compter John McDowell. Voir, par exemple, McDowell, J. (1982), « Criteria, Defeasibility and Knowledge », in *Proceedings of the British Academy*. Vol. 68, pp. 455–79 ; McDowell, J. (2010). « Tyler Burge on Disjunctivism », in *Philosophical Explorations*, Vol. 13, pp. 243–255

³Soteriou, M., « Disjunctive », *op. cit.*

allons voir qu'une approche phénoménologique de la perception nous permet de rejeter cette conclusion.

1.1 La nécessité d'une approche phénoménologique

Plusieurs penseurs visent à discerner la perception, l'illusion et l'hallucination en arguant que leurs différences sont *extrinsèques*, c'est-à-dire inaccessibles dans une perspective en première personne. Ils affirmeront, par exemple, que l'illusion et la perception ont ultimement une valeur épistémique différente, et ce, que le sujet puisse ou non les discerner au sein de son expérience. Ils adoptent alors un point de vue à la troisième personne qui *contourne* l'argument sceptique, lequel vise essentiellement les théories de type « internaliste ». Une analogie littéraire permet d'éclairer cette stratégie, et, du coup, de situer l'alternative que propose la phénoménologie.

Lorsque Don Quichotte voit un géant, il tire bravement son épée. Le héros satirique de Cervantes n'hésite pas, il sait ce qui se tient devant lui, et se lance à sa conquête. Les « exploits » du Chevalier de la Manche sont, bien entendu, sujets de railleries. Dans le secret des Dieux, nous – lecteurs – savons tout le ridicule duquel il se couvre. Le génie comique de Cervantes réside précisément dans l'écart qu'il articule entre la conviction de son protagoniste – « ce que je vois est un Gargantua » – et la réalité – il s'agit en fait d'un moulin. Or, quand nous lisons *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, nous avons sur son acteur principal un avantage considérable : la réalité nous est directement révélée par la plume de Cervantes. Cet avantage s'évanouit toutefois dans chacune des aventures dont nous sommes nous-mêmes les protagonistes. Le sujet qui est victime d'une illusion ne possède aucune prise *externe* sur sa propre expérience qui lui permette d'établir immédiatement un contraste entre la fiction et le réel. Partant, le sujet percevant est *faillible*, et il incombe pourtant à lui seul de faire la lumière sur son propre vécu.

Toute approche qui cherche à comprendre les différences entre perception, illusion et hallucination sans se placer d'emblée au sein de l'expérience subjective ne fait évidemment pas face à cette difficulté. Leurs adhérents abandonnent pour ainsi dire le statut de protagoniste, et adoptent plutôt la perspective d'un témoin externe (externalisme de la perception). Fort d'un accès « privilégié » aux expériences décrites, ils soutiennent

alors que ces distinctions sont extrinsèques (c'est-à-dire « extérieurs » à l'expérience du sujet). Or selon nous, un tel détour n'est pas nécessaire. *Notre objectif est de démontrer que les expériences illusoires et perceptives comportent des caractères phénoménaux distinctifs qui permettent au sujet de les départager à la première personne.* En adoptant une telle approche, nous nous placerons ainsi dans la même situation « désavantageuse » que Don Quichotte, mais nous tâcherons néanmoins de faire signe vers quelques pistes de solutions au problème qui nous occupe.

1.2 Détermination du problème

Les phénomènes discutés pour évaluer la fiabilité de la perception sont nombreux. Nous pouvons toutefois les classer suivant deux catégories générales. Certaines erreurs ne sont pas dues à la présentation explicite qui s'opère dans l'appréhension perceptive, mais *exclusivement* aux anticipations qui l'accompagnent. Cette catégorie recoupe toutes les erreurs où la facette directement expérimentée de l'objet est *correctement présentée à la conscience*, mais où le sujet attribue des déterminations inexactes aux autres facettes (ou profils). Par commodité, nous les appellerons provisoirement « erreurs d'anticipations ». L'autre catégorie d'erreurs rassemble toutes celles qui, au contraire, déforment ou simulent *à la fois* l'appréhension directe du profil donné *et* l'anticipation de ses autres profils – ce que nous appelons communément des illusions et des hallucinations⁴.

La première catégorie de phénomènes (les erreurs d'anticipations) recouvre les erreurs les plus communes. Elles se produisent constamment au sein de notre quotidien, et incarnent ainsi le cas de figure classique dont il faut pouvoir rendre compte pour répondre à la menace sceptique. Nous aborderons donc ce type d'erreurs dans ce mémoire. Nous avons également décidé de considérer les phénomènes illusoires, et de laisser en suspens le problème de l'hallucination. La nécessité d'effectuer ce choix relève des paramètres imposés par ce mémoire, qui limitent l'espace que nous pouvons accorder à chacune de ces difficultés. Il s'agit toutefois d'un élément central pour un traitement complet de la

⁴ Sur la différence entre l'illusion et l'hallucination, cf., *infra*, p.12

question. Notamment, la possibilité d'une « hallucination parfaite » – absolument indiscernable de la perception – devra faire l'objet d'une analyse pour répondre définitivement au problème sceptique. Nous assumons pleinement cette limite inhérente à notre propos⁵.

Les erreurs d'anticipations relèvent d'un constat phénoménologique fondamental : les objets transcendent toujours la perspective que nous avons sur eux. Ainsi, lorsque je regarde un objet physique – donc en trois dimensions – il possède un envers que je n'expérimente pas immédiatement. Mon point de vue sur lui est toujours limité à une seule de ses facettes. Ces dernières sont toutefois appréhendées dans la perception, et c'est pourquoi la perception *d'objet* n'est aucunement problématique en dépit de cette apparente limite. En effet, si on me demande, par exemple, la couleur de la pomme posée sur mon bureau, je répondrai qu'elle est rouge : j'anticipe la continuité de cette propriété visible dans ses versants actuellement invisibles. Toute la difficulté réside alors dans la possibilité que, en retournant la pomme, j'en vienne à découvrir une couleur inattendue : son envers est enduit d'une couche de peinture mauve. Parce que ma prise sur l'objet est partielle, l'erreur est *de facto* toujours possible. La question qui se pose est dès lors la suivante : puis-je connaître les déterminations réelles de l'objet, ou suis-je au contraire autorisé à douter de toutes celles sur lesquelles je ne possède qu'une emprise indirecte ?

Contrairement à ce type d'erreurs, l'illusion « déforme » la face immédiatement expérimentée de l'objet *et* les anticipations concordantes. Ainsi, je vois cette chose sur mon bureau que je désigne comme une pomme. En la croquant, je découvre qu'il s'agit en fait d'une imitation. Ici, ce ne sont pas seulement les déterminations anticipées de l'objet qui sont modifiées, mais sa signification complète. La chaire de la pomme, mais également sa pelure – que je croyais avoir *sous les yeux* – sont en fait plastiques et vernis. Partant, l'objet que je percevais un instant plus tôt s'efface au profit d'un objet différent : il ne s'agit plus d'une pomme, mais d'un appareil. Ce type de phénomène soulève dès lors une question différente. Comment puis-je faire confiance non seulement aux déterminations que

⁵ Voir à ce sujet l'excellente étude de Jocelyn Benoist (Benoist, J. (2015). *L'hallucination parfaite ou la philosophie hallucinant la perception*. Paris, Institut Jean Nicod, [EN LIGNE], http://www.academia.edu/19324709/Lhallucination_parfaite_ou_la_philosophie_hallucinant_la_perception. Consulté le 2 décembre 2016).

j'accorde aux faces actuellement « invisibles » de l'objet, mais encore à celles mêmes que j'expérimente expressément ?

Face à ces difficultés, la phénoménologie devra elle-même être en mesure de démontrer qu'elle peut répondre à ce que nous aimerions appeler « une exigence de réalité ». Il lui faudra expliquer comment une perception réussie implique nécessairement l'existence de son *relatum* – l'objet perçu. Cette exigence de réalité repose sur deux prémisses qu'il nous faudra prouver afin de nous prémunir contre la résurgence de la menace sceptique. D'une part, et relativement à la première difficulté soulevée ci-dessus, il faudra évidemment expliquer comment la perception représente bel et bien une voie d'accès fiable à la réalité, c'est-à-dire comment elle est à même de présenter correctement à la conscience l'objet réel *tel qu'il est vraiment*, jusque dans ses déterminations anticipées. D'autre part, eu égard au problème de l'illusion, il faudra indiquer un critère permettant au sujet de reconnaître *pour de bon* les phénomènes fictifs (illusoires) et les phénomènes réels (perceptifs) au sein de l'expérience. Suivant cette double démonstration, nous pourrions soutenir que la perception et l'illusion se distinguent en vertu de leur donation – effective ou non – de la réalité. Plus encore, nous aurons montré que cette différence se traduit par des caractères phénoménaux que le sujet est à même d'identifier. Nous pourrions alors récuser l'argument sceptique en affirmant que même si le sujet percevant est faillible, et que le domaine perceptif n'est pas exempt d'ambiguïtés, la perception demeure une source de connaissance légitime du réel.

1.3 Justification des textes à l'étude

Pour examiner la possibilité de répondre à une telle exigence de réalité, nous opposerons deux philosophes incontournables en phénoménologie de la perception : Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty. Nous avons choisi ces deux auteurs parce qu'ils illustrent deux avenues que la phénoménologie peut emprunter pour aborder les deux problèmes identifiés ci-haut. Edmund Husserl propose une théorie de la perception qui permet non seulement de répondre adéquatement au problème de la transcendance de l'objet, mais encore de discerner le phénomène illusoire et le phénomène perceptif à la première personne. Cependant, il demeure néanmoins inapte à répondre à notre exigence

de réalité. Pour anticiper sur notre propos, le problème est qu'il conçoit un critère de discernement entre l'illusion et la perception qui, au final, demeure toujours et nécessairement *contingent*. En conséquence, le sujet n'est à aucun moment à même d'affirmer *pour de bon* son emprise sur le réel.

Merleau-Ponty offre également une solution à nos deux difficultés, mais pallie la lacune à laquelle Husserl reste confronté. Mieux que Husserl, Merleau-Ponty explique que même si le sujet peut parfois s'illusionner – c'est-à-dire prendre un objet fictif pour une réalité –, il possède néanmoins les outils nécessaires pour le reconnaître une bonne fois pour toutes, et donc pour confirmer son emprise sur le réel. En ce sens, Merleau-Ponty préserve la faillibilité du sujet, mais démontre qu'il ne s'agit pas d'un obstacle insurmontable à la séparation des domaines du fictif et du réel. Ce faisant, il récuse le scepticisme là où Husserl en demeure prisonnier.

Avant d'aborder dans ses grandes lignes la substance de leur raisonnement respectif, il nous importe de considérer le corpus à l'étude, et de répondre aux questions qui se peuvent poser. En ce qui concerne la théorie de Merleau-Ponty, nous avons décidé de centrer notre analyse autour de la *Phénoménologie de la perception*. Comme beaucoup de commentateurs, nous considérons cet ouvrage comme le cœur de la phénoménologie merleau-pontienne. Qui plus est, il est tout simplement incontournable pour notre propos en vertu des développements nourris que nous y trouvons sur le rapport entre la perception et les phénomènes fictifs – rêves, illusions, hallucinations, etc.⁶ Bien entendu, ces mêmes thèmes sont abordés dans plusieurs de ses œuvres, notamment dans *Le visible et l'invisible*, ou encore ses notes de cours de 1954-1955 au collège de France. Nous nous référerons donc ponctuellement à ces ouvrages, mais uniquement pour enrichir notre propos.

En ce qui concerne la présentation de la théorie husserlienne, nous nous référerons massivement aux *Recherches logiques* (désormais *RL*). Si plusieurs commentateurs soutiennent que la phénoménologie husserlienne permet non seulement de concevoir une différence de nature entre l'illusion et la perception⁷, mais qu'elle permet même de soutenir

⁶ Cette emphase se reflète d'ailleurs dans son avant-propos. Cf., Merleau-Ponty, M. (1945). « Avant-propos », in *Phénoménologie de la perception*, Tel Gallimard, Mesnil, pp. 7-22. Désormais PhP, suivi de la page.

⁷ C'est le cas de A. D. Smith, qui défend que Husserl adhère à une forme de disjonctivisme. Cf., Smith, A.D. (2008). « Husserl and externalism », in *Synthèse*, Vol.160, pp. 313-333.

une exigence de réalité⁸, ils fondent généralement leur interprétation sur des œuvres plus tardives, où Husserl a déjà reformulé plusieurs concepts propres aux *RL*⁹. Nos recherches nous ont toutefois menés à constater une solidarité entre les *RL* et certains ouvrages plus tardifs sur ces questions¹⁰. Nous nous croyons donc autorisés à nous appuyer principalement sur cet ouvrage, bien que, comme dans le cas de Merleau-Ponty, nous soyons parfois amenés à faire usage d'autres œuvres sur des questions précises.

1.4 Survol de l'argument

Notre mémoire est divisé en deux chapitres qui possèdent une structure commune : ils sont axés autour des deux difficultés mentionnées ci-dessus. Le premier se concentre exclusivement sur Husserl, alors que le second porte sur Merleau-Ponty. Plutôt que de suivre ici pas à pas le fil argumentatif de notre mémoire – ce qui nous forcerait à présenter Husserl et Merleau-Ponty successivement –, nous désirons l'envisager d'un point de vue surplombant, afin de mettre en relief leurs positions respectives. Nous espérons ainsi préciser la prétention que nous avons énoncée à l'endroit de la phénoménologie merleau-pontienne relativement à la démarche husserlienne – à savoir que la première parvient à conjurer le scepticisme, alors que la seconde y échoue.

⁸ Cf., Staiti, A. (2014). « On Husserl's Alleged Cartesianism and Conjunctivism : A Critical Reply to Claude Romano », in *Husserl Studies*, Vol. 31, pp.123-141.

⁹ Par exemple, nous aborderons le problème de la transcendance de l'objet en présentant les concepts d'intentions intuitives et signitives. Le concept d'intention signitive est toutefois critiqué par Husserl dès 1907. Cf., Husserl, E. (1989). *Chose et espace : Leçon de 1907*. Trad. J.-F. Lavigne, Paris, Presses Universitaires de France, § 17, p. 79. Désormais CE, suivi du paragraphe et de la page.

¹⁰ À cet effet, nous verrons notamment que la solution globale de Husserl au problème de la transcendance de l'objet dans les *Idées* et dans *Logique formelle et logique transcendantale* est déjà présente à l'époque des *RL* – quoique moins profondément discutée et peu argumentée. Cf., *infra*, section 2.3.4

Le même raisonnement s'applique par ailleurs au problème de l'illusion, qui est traité de manière quasi-identique dans toute son œuvre. La seule discontinuité notable que nous ayons pu trouver est relevée par Husserl lui-même. Initialement, ce dernier concevait l'illusion comme un acte à part entière. En 1909, il conçoit plutôt l'illusion comme la modification rétrospective d'un acte *perceptif*, et non comme un acte proprement illusoire : « Entre-temps, j'ai considérablement avancé, et ai reconnu qu'une *appréhension-de-phantasia n'est nullement une authentique appréhension*, mais simplement la *modification de l'appréhension perceptive correspondante*, que l'appréhension d'image comme *illusion* est une appréhension perceptive invalidée par conflit, là où l'"invalidé" est affaire de qualification et présuppose une "concurrence" ou un "interférer" d'appréhension simple, c'est-à-dire d'appréhension de la chose. (Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d'image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon, p. 285) » Or, cette nouvelle conception sera au cœur de notre interprétation de la théorie husserlienne de l'illusion – les *RL* ayant été rééditées notamment en 1913.

À cet effet, remarquons d'abord que Husserl et Merleau-Ponty partagent une compréhension analogue de notre première difficulté. Pour eux, la transcendance de l'objet n'est pas due à une *imperfection structurelle* de la perception elle-même – elle n'est le signe d'aucun vice épistémologique « à surmonter ». Simplement, parce qu'elle procède nécessairement d'une perspective égoïque, la perception ne permet jamais au sujet d'expérimenter *directement* et *simultanément* l'ensemble des faces d'un objet. À la présentation directe de l'une de ses parties supplée dès lors la présentation indirecte de ses autres parties – qui sont déterminées par anticipation¹¹ de *telle* ou *telle* façon. Certes, les déterminations anticipées de l'objet sont – pour nos deux auteurs – éminemment dubitatives : celles-ci ne font l'objet d'aucune expérience *immédiate*, d'où il s'ensuit qu'elles pourront toujours se révéler inexacts. Or, puisque la possibilité de telles erreurs n'est pas ancrée dans la structure même de la perception, il suffira de *percevoir davantage* l'objet pour confirmer ou corriger ses déterminations anticipées. Il faudra, par exemple, retourner la pomme pour *connaître* la couleur effective de son envers.

Ainsi, pour Husserl comme pour Merleau-Ponty, la transcendance de l'objet ne remet jamais en cause la capacité de la perception à présenter le réel. L'appréhension *directe* maintient sa validité, et présente correctement les déterminations concordantes de l'objet à la conscience. Partant, reconnaître comme principielle l'irréductibilité de l'objet aux données immédiates de la perception implique seulement pour eux d'accorder un rôle central à la temporalité dans la connaissance objective ; s'il est impossible d'expérimenter l'objet complet *d'un coup*, nous devons le déployer dans un *processus temporellement étendu* où la perception permettra de le connaître toujours davantage.

Bien entendu, ce raisonnement suppose que la perception confère une certitude *contingente* à l'égard des déterminations réelles de l'objet. Le caractère *essentiellement* transcendant de l'objet perçu, qui se traduit par la temporisation indéfinie de la présentation complète de l'objet à la conscience, implique la possibilité inéliminable d'erreurs *factuelles* ; dans les faits, il se peut toujours que j'accorde des déterminations inexacts à l'objet parce qu'il déborde en droit chacune de mes perceptions particulières. Or, ce type

¹¹ Dans les *RL*, Husserl est réticent à parler d'anticipations pour désigner la façon dont le sujet accorde des déterminations aux faces indirectement appréhendées d'un objet. Nous nous croyons toutefois autorisés à faire ici usage de ce terme. Cf., *infra*, note 53

de contingence n'offre aucune prise au scepticisme. En effet, aussi longtemps que nous pouvons nous fier à la prise directe que la perception confère sur le réel, le doute demeure un phénomène *transitoire*, et l'erreur perceptuelle est *par principe* corrigible par de simples variations de la perspective – si je doute de la couleur de l'envers de la pomme, je n'aurai qu'à la retourner pour en faire l'expérience. Par conséquent, *malgré la transcendance de l'objet*, la perception peut légitimement aspirer à la vérité et présenter correctement l'objet réel à la conscience.

Nos deux auteurs semblent ainsi en mesure de répondre à la première difficulté, et de progresser vers la légitimation d'une exigence de réalité. La conception husserlienne de l'illusion renverse toutefois ce succès provisoire en retirant toute force à cet argument. En effet, comme nous aurons l'occasion de le démontrer, l'illusion et la perception sont pour Husserl des phénomènes *intrinsèquement indiscernables*. En ce sens, le caractère perceptif d'une expérience est pour lui une propriété phénoménologique ontologiquement *neutre*. La perception d'une pomme réelle et l'illusion de voir une pomme sont deux phénomènes *proprement perceptifs*, qui présentent leur objet *de la même façon*. Comment alors peut-on rendre compte à *la première personne* de la seule différence qui importe pour le sujet aux prises avec le doute – à savoir que le premier est réel, et le second, fictif ?

La solution de Husserl réside dans *l'incohérence* de l'expérience illusoire : si je croque dans la « pomme » et que sa texture, son goût et le son qu'elle produit sont ceux du plastique, je pourrai la reconnaître pour ce qu'elle est – soit un simple appareil que j'aurai pris pour une pomme véritable. Le sens que j'accordais il y a un instant à cet objet est *incohérent* avec les propriétés que me présente maintenant la perception, et je peux ainsi corriger mon jugement. Aussi élégante qu'elle puisse paraître, cette « solution » ne répond aucunement à la menace sceptique, mais ne fait que l'ajourner. Si la perception est *toujours potentiellement illusoire*, que l'expérience perceptive d'un objet réel est *en tout point identique* à l'expérience d'une entité fictive, qu'est-ce en effet qui autorise le sujet à se fier davantage à ses nouvelles expériences ? Après tout, elles sont – au même titre que l'apparition initiale de la pomme – potentiellement des illusions non démasquées. Aussi le sceptique pourra réitérer laconiquement : si la perception nous a une fois trompées, elle le pourra toujours.

Davantage, ce constat mine jusqu'à l'argument avancé par Husserl contre le problème de la transcendance de l'objet. En effet, si la particularité de l'illusion est de déformer *à la fois* l'appréhension directe *et* indirecte de l'objet, il s'ensuit qu'aucun processus de correction ne permet au sujet de confirmer *une fois pour toutes* les déterminations réelles de l'objet – qu'elles soient directement ou indirectement présentées à la conscience. Nous pouvons d'ailleurs entrevoir toute la radicalité du problème en remarquant que *même si l'objet cessait d'être transcendant*, qu'une perception simultanée de toute part était possible, l'objet demeurerait potentiellement fictif¹².

Le problème est donc le suivant : en récusant toute différence *intrinsèque* entre l'illusion et la perception, Husserl place la possibilité de l'illusion au sein de l'expérience perceptive elle-même. Ce faisant, il renonce à répondre à une exigence de réalité, et prête le flanc à l'argumentaire sceptique. Pour répondre à cet argument, il faut ainsi que la perception et l'illusion soient non seulement discernables au sein de l'expérience, mais encore que ce discernement se fonde sur une différence *intrinsèque* entre l'illusion et la perception. En d'autres termes, il faut que la perception confère une prise sur le réel qui se traduise par des caractères phénoménaux quelconques qui nous assurent de sa réalité. La perception ne peut demeurer *ontologiquement neutre*.

C'est précisément ce réquisit ontologique que la théorie merleau-pontienne assume. Le critère de distinction entre l'illusion et la perception ne peut demeurer *contextuel*, et ne saurait donc s'appuyer sur la concordance des perceptions entre elles. Tout au contraire, il faut qu'une différence *qualitative* subsiste entre l'illusion et la perception, et que celle-ci manifeste leur valence ontologique distincte, permettant ainsi au sujet de reconnaître pour de bon la réalité et la fiction. En concordance avec un tel raisonnement, Merleau-Ponty accorde au sujet la capacité d'acquérir sur l'objet réel une prise perceptive *inimitable* – inimitable parce qu'elle est rendue possible par la phénoménologie *qualitativement distincte* de la réalité eut égard à la simple fiction.

¹² Évidemment, la possibilité même d'une telle prise constitue pour Husserl un contresens. Il comprend toutefois cette possibilité comme un idéal régulateur, qui explique ce en quoi consisterait la donation *apodictiquement certaine* d'un objet dans la perception (cf. *infra*, section 2.3.2). En ce sens, sa conception de l'illusion ne mitige pas la possibilité d'atteindre cet idéal – il est, de toute façon, inactualisable –, mais sa pertinence comme idéal *de connaissance*.

En effet, le réel se caractérise pour Merleau-Ponty par sa *profondeur* ; il est en droit *inépuisable* en ce sens que chaque nouvelle perception le découvre davantage sans jamais pouvoir l'achever. L'objet réel est imprégné de cette même ipséité : il est le point de convergence d'une série inexhaustible de perceptions potentielles. Par contraste, il manque à la fiction la *plénitude* de la réalité : elle possède un sens restreint, qui s'*épuit* sous le regard scrutateur du sujet. C'est ainsi que le buste de Napoléon n'est plus qu'un amoncèlement de pierres si je l'éparpille d'un coup de massue. Le morceau de pierre qui le compose, lui, ne perdra jamais sa signification : je le battrai indéfiniment de mon marteau pour découvrir à chaque fois de plus petites pierres.

De la même façon, la pomme illusoire ne peut jamais émuler l'ipséité d'une pomme réelle, ni donc l'emprise effective que me confère la perception sur celle-ci – je ne peux jamais, par exemple, goûter sa chair sucrée, écraser sa pulpe par une pression de mes doigts, etc. La différence que conçoit Merleau-Ponty entre l'illusion et la perception du réel n'est donc plus – à l'image de celle de Husserl – *contextuelle*, mais *qualitative* : les déterminations de l'objet réel se laissent expérimenter, et plus encore, expérimenter d'une manière que l'illusion ne saurait simuler.

Nous aurons amplement l'occasion de préciser cette différence, et ainsi, de cerner ce qui caractérise l'expérience perceptive d'un objet réel eut égard à l'expérience illusoire d'un objet fictif. Il nous importe seulement ici de souligner pour une première fois ce que nous tenterons de démontrer dans le reste de ce mémoire, à savoir qu'en refusant de reconnaître l'indiscernabilité *phénoménale* de ces expériences, Merleau-Ponty parvient à surmonter le scepticisme fondé sur la possibilité de l'illusion. Si en effet la perception d'un objet réel possède de quelconques caractères phénoménaux qui permettent de la départager de l'expérience concordante d'un objet fictif, le sujet pourra *par lui-même* toujours – dans des conditions « normales »¹³ – démêler le réel et l'irréel.

¹³ Entendons ici qu'il n'est atteint d'aucune pathologie particulière, et que nous mettons encore – comme pour l'ensemble de ce mémoire – la possibilité de l'hallucination entre parenthèses.

2. Chapitre premier : Husserl et une exigence de réalité en perception

L'illusion n'admet aucune définition évidente dans les *RL*. La description de l'expérience illusoire porte au-delà des considérations épistémologiques et logiques soulevées dans cet ouvrage. Proposons dès lors un fil conducteur à même de guider provisoirement notre analyse, soit une conception générale de l'illusion aujourd'hui communément admise en philosophie de la perception et qui prend corps dans la dissemblance qui la sépare de l'hallucination¹⁴. L'hallucination est définie comme la présentation à la conscience d'un objet qui ne possède aucun corrélat réel. Issue de la subjectivité, elle revêt le caractère d'un phantasme, avec cette particularité qu'elle est confondue avec une expérience portant sur un objet existant. Le phénomène illusoire est également confondu avec un objet existant. Contrairement à l'hallucination, elle est toutefois fondamentalement ancrée dans une matière sensible. Autrement dit, elle trouve son motif dans une configuration effective de la réalité. En ce sens, elle produit une « déformation » du réel, plutôt qu'elle y introduit une production purement subjective. Cette articulation du phénomène illusoire soulève une question qui sert de fil d'Ariane dans notre examen des *RL* : d'où vient cette déformation, et en quoi consiste-t-elle ?

2.1 L'illusion comme distorsion du surplus aperceptif

Tout d'abord, remarquons que cette définition provisoire n'implique d'aucune façon que le sensible lui-même soit déformé par l'illusion¹⁵. Husserl souligne à répétition que la simple expérience d'un contenu sensible n'est pas suffisante pour expliquer la relation du sujet aux objets de la perception¹⁶. À cet égard, il distingue ce qui se donne

¹⁴ Cf., Smith, A.D. (2002). *The problem of perception*. Cambridge, Harvard University Press, p.191-192 ; Morris, D. (2015). « Illusions and Perceptual Norms as Spandrels of the Temporality of Living » in M. Doyon et T. Breyer (Dir.), *Normativity in perception*, Palgrave, p. 103-104

¹⁵ En exposant la redevance de Husserl à l'égard du concept psychologique d'appréhension développé à son époque, Daniel J. Dwyer met d'ailleurs en évidence son opposition au courant empiriste qui thématise la perception comme le résultat mécanique de stimulations sensorielles. Cf., Dwyer, D. J. (2007). « Husserl's appropriation of the psychological concepts of apperception and attention », in *Husserl Studies*, Vol. 23, p.90

¹⁶ Par exemple : « Or, la simple existence d'un contenu dans la contexture psychique n'est rien de moins que son être-visé (*Gemeintsein*). Celui-ci naît d'abord de l'acte de "remarquer" ce contenu, acte qui, en tant que

effectivement dans la perception – la sensation, qui est *non intentionnelle* –, de ce qui est visé – soit la référence objective, ou plus simplement l’objet, qui est *intentionnel*¹⁷. Le concept d’intentionnalité consacre la « directionnalité » de la conscience, qui constitue pour Husserl la plus importante de ses propriétés essentielles¹⁸. Pour exprimer cette idée avec simplicité, il suffit de remarquer que la conscience est toujours *à propos de quelque chose*. Par exemple, je ne me contente jamais d’imaginer. Tout au contraire, j’imagine toujours un animal, une formule, un concept, etc. De la même façon, en perception, l’intentionnalité implique la présentation d’un objet à la conscience, lequel en constitue le point d’aboutissement : le sujet perçoit un arbre, un tableau, une femme, etc. Cet objet est dit intentionnel parce qu’il est *ce sur quoi* l’acte perceptif porte. À l’inverse, la sensation est non-intentionnelle parce qu’elle n’est pas elle-même *visée* par la conscience. Si je regarde un dé posé devant moi, j’éprouve la blancheur de ses surfaces ; j’ai la sensation du blanc. Par contre, ce n’est pas la sensation du blanc qui apparaît à ma conscience, mais un dé blanc¹⁹.

L’une des caractéristiques phénoménologiques distinctives de la perception est ainsi précisément de présenter à la conscience un objet avec des propriétés, et non la sensation. Le contenu sensible possède toutefois un rôle constitutif primordial. En effet, si la sensation est éprouvée d’emblée dans la perception, l’objet intentionnel doit d’abord se constituer pour nous²⁰. Cette constitution est opérée par le biais d’une appréhension, qui anime la sensation d’une signification qu’elle ne comporte pas en elle-même²¹. Plus

visée de ce dernier, et précisément un acte de représentation. Définir le simple être-vécu d’un contenu comme son être-représenté et, par transposition, appeler représentations tous les contenus vécus en général, c’est là une des pires falsifications de concepts que connaisse la philosophie. (Husserl, E. (1961). *Recherches logiques*, t. II : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*. Trad. H. Elie, A.L. Kelkel, et L. Sherer, Paris, Presse Universitaire de France, II, §23, p.193) » Désormais RL, suivi du numéro de la recherche, du paragraphe et de la page.

¹⁷ Cf., RL, V, §11, p.176

¹⁸ Pour une présentation générale du concept d’intentionnalité et son contexte d’émergence dans la phénoménologie husserlienne, voir Zahavi, D. (2003). « The Early Husserl : Logic, Epistemology, and Intentionality », in *Husserl’s Phenomenology*, California, Stanford University Press, pp.7-22

¹⁹ Pour des exemples analogues, voir notamment RL V, §11, p.176 ; CE, § 14, p.67-68

²⁰ Cf., RL II, §23, p.193

²¹ « Il appartient à la perception que quelque chose apparaisse en elle ; mais c’est *l’aperception qui constitue ce que nous appelons le phénomène (Erscheinen)*, qu’elle soit exacte ou non, qu’elle se tienne fidèlement et adéquatement au cadre de ce qui est donné immédiatement, ou bien qu’elle le dépasse en anticipant pour ainsi dire sur la perception future. (Husserl, E. (1974). *Recherches logiques*, t. III : *Éléments d’une élucidation phénoménologique de la connaissance*. Trad. H. Elie, A.L. Kelkel, et L. Sherer, Paris, Presse Universitaire de France, Appendice 4, p.280-281) » Désormais RL, suivi du numéro de la recherche, du paragraphe et de la page.

précisément, l'appréhension confère un surcroît de sens au sensible, un *surplus aperceptif*, par lequel la sensation assume la fonction d'exposant : à travers elle se présente un objet à la conscience²². Par ce procédé interprétatif, la sensation de blancheur donne lieu dans la conscience à une propriété objective – la blancheur *du dé* –, d'où il s'ensuit qu'elle « acquiert », pour ainsi dire, un contenu intentionnel²³.

Devons-nous alors situer la distorsion engendrée par l'illusion au niveau du sensible, ou du surplus aperceptif qui résulte de son interprétation ? Autrement dit, est-ce la sensation qui trompe le sujet percevant ou l'appréhension qu'il en fait ? À ce propos, Husserl emploie un peu partout le même exemple pour illustrer les phénomènes illusoire, soit l'exemple du mannequin de cire²⁴. Et la réponse qu'il fournit à notre question ne souffre d'aucune ambiguïté : il tranche en faveur du surplus aperceptif. Un premier indice à cet égard est que, dans l'exemple du mannequin de cire, deux perceptions conflictuelles – l'une illusoire et l'autre véridique – sont dites supportées par *un même contenu sensible* :

il est vrai aussi que *la même complexion de contenus de sensation peut-être au fondement de perceptions différentes*, comme tout mannequin le prouve, dans la mesure où ici, d'un point de vue maintenu fixe, deux « perceptions » sont en conflit, celle de la chose mannequin et celle de l'être humain représenté, *l'une et l'autre édifiées sur même fondement de sensation*.²⁵

Ainsi – et nous pourrions le vérifier plus tard –, la différence à chercher entre ces deux perceptions – soient celles du mannequin (véridique) et de l'homme (illusoire) – relève pour Husserl du *sens* de l'appréhension, par laquelle *des datas sensibles identiques* en viennent à présenter des objets différents qui s'excluent mutuellement. L'illusion présente à la conscience un objet dont la signification est inadéquate en vertu de son surplus aperceptif.

²² Cette idée est particulièrement bien exprimée dans *Chose et espace*. Cf., CE, §15, p. 69-73

²³ Il faut ainsi pour Husserl séparer et tenir pour incommensurables la sensation (non-intentionnelle) et la propriété objective (intentionnelle), lesquelles n'ont d'ailleurs aucune ressemblance. Cf., RL V, § 14 ; CE, § 14, p.67-68

²⁴ Cet exemple traverse en effet plusieurs œuvres de Husserl. Voir notamment RL V, § 27, p.250 ; Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d'image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon, §23, p.89 ; Husserl, E. (1998). « Le mode du doute », in *De la synthèse passive : Logique transcendantale et constitutions originaires*. Trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, Millon, §8, p.120-122

²⁵ CE, §15, p.69, nous soulignons

2.2 Comment distinguer l'illusion de la perception véridique ? Hypothèse et problématisation

Toute la difficulté consiste alors à savoir comment exactement le sens aperceptif des phénomènes peut être dit illusoire. Autrement dit, qu'est-ce qui distingue l'illusion de la perception véridique pour Husserl ? Comme le suggère notre définition provisoire de l'illusion comme déformation *du réel*, une réponse intuitive serait d'assumer en perception une *exigence de réalité* : l'expérience proprement perceptive implique l'existence de la chose perçue *telle qu'elle est perçue*. À l'inverse, l'illusion présente à la conscience un objet intentionnel qui n'existe pas tel quel, mais qui *prétend* seulement exister ainsi, puisque certaines de ses déterminations ne correspondent pas à celles de l'objet réel. Il s'ensuit qu'un phénomène est dit illusoire en vertu de son sens inadéquat – il dévie d'une norme, qui est l'identité de l'objet. Par contraste, une perception est adéquate (ou véridique) parce qu'elle comporte une signification objective appropriée – elle présente un objet qui existe tel qu'il est présenté.

La stratégie argumentative concordante consisterait alors à (1) définir la perception comme donation de la réalité, et (2) l'illusion comme un acte déformant ladite réalité. Ces deux prémisses permettraient en retour de conclure que (C) l'illusion et la perception se distinguent par référence à un troisième terme – le monde ou le réel – comme point d'aboutissement exclusif de l'expérience.

Notons au passage que pris comme concept général, soit à l'extérieur de toute articulation théorique particulière, l'exigence de réalité qui supporte ce raisonnement ne suppose ni n'adhère d'emblée à une définition précise du réel. Elle n'engage en ce sens aucune position ontologique ou métaphysique. La « réalité » à laquelle aboutit la perception peut aussi bien correspondre au monde du physicien – le monde matériel – qu'à un monde composé d'idée. L'enjeu sous-jacent n'est donc pas de connaître la *nature* du monde, mais d'établir hors de tout doute la perception comme *présentation du monde lui-même*. Évidemment, de nombreuses voies peuvent être empruntées pour atteindre à ce résultat.

Dans les *RL*, Husserl semble emprunter l'une d'elles pour départager l'illusion de la perception. À cet effet, il accommode la prémisse (1) en consacrant l'immédiateté du rapport perceptif : dans la perception, l'objet apparaît *lui-même*, sans intermédiaire,

corporellement, c'est-à-dire *en personne*²⁶. La perception comporte dès lors une exigence de réalité ; les choses du monde se présentent véritablement en elle. Pour expliquer la particularité de l'illusion et consolider la prémisse (2), il suffirait alors à Husserl de soutenir qu'elle comporte un mode de donation distinct : l'objet trompeur n'est pas donné *en personne*, puisque certaines de ses déterminations ne sont pas *perçues*, mais « *imaginées* ». Partant – en concordance avec la conclusion (C) –, la perception et l'illusion seraient deux phénomènes distinguables *en vertu de leur mode de donation*. La présentation *en personne*, exclusive à la perception, serait garante de notre rapport au monde, et assurerait ainsi la présentation exacte des objets mondains, alors que la présentation « illusoire » – quelle qu'elle soit – introduirait en leur sein une part de fantasme ou d'imaginaire.

Tel que nous l'avons indiqué dans l'introduction, deux tensions conceptuelles inhérentes aux *RL* mitigent toutefois cette position, et s'appliquent respectivement aux prémisses (1) et (2). Nous les discuterons donc tour à tour. Alors que dans la prochaine section (2.3) nous nous intéresserons exclusivement à la première de ces difficultés (que nous avons appelé « le problème de la transcendance de l'objet »), nous consacrerons la section suivante (2.4) à la seconde difficulté (« le problème de l'illusion »).

2.3 La perception comme donation du réel tel quel

La première tension concerne un problème phénoménologique classique, selon lequel un écart subsiste entre la donnée perceptuelle et l'objet perçu. En effet, les objets « physiques » sont irréductibles à ce que le sujet est à même de percevoir dans une perspective donnée. Ils sont toujours aussi constitués de facettes co-appréhendées qui échappent à la perception immédiate, et qui forment leur horizon interne. Cette caractéristique du domaine perceptif est ce qui, par exemple, nous permet de « voir » la forme cubique d'un dé. Même si je n'en aperçois jamais plus de trois côtés à la fois, l'entité sur laquelle ouvre ma perception comporte d'emblée des déterminations supplémentaires : elle m'apparaît comme un cube, et non comme une figure à trois côtés. Certains versants inaperçus des objets sont ainsi présentés à la conscience, mais seulement de façon *indirecte*.

²⁶ Cf., RLV, §27, p.249

Je ne « vois » pas les facettes complémentaires au même titre où je vois la face que me présente l'objet, et sur laquelle je puis poser les yeux. Tout au plus, je perçois la cohésion du dé, et j'anticipe la continuité de ses caractéristiques visibles dans ses facettes invisibles. Le surplus aperceptif déborde ainsi les seules indications sensibles (et c'est pourquoi Husserl parle d'un « surplus »). L'appréhension intervient non seulement pour « convertir » la sensation en propriétés objectives intentionnelles (la sensation du blanc expose la blancheur du dé), mais également pour pallier l'écart subsistant entre la facette authentiquement donnée de l'objet et ses déterminations co-appréhendées²⁷.

Pour Husserl, de ce constat résulte une dichotomie : si les données sensibles de la perception sont *immanentes*, l'objet érigé sur leur fondement est *transcendant*, c'est-à-dire extérieur aux seuls vécus immédiats du sujet. Cette dichotomie engendre une relation épistémologique asymétrique à l'objet perçu et à ses composantes sensibles. À l'origine de cette asymétrie se trouve un précepte : l'évidence apodictique est réservée à la perception des données immanentes à l'acte perceptif²⁸. En d'autres termes, seule la sensation est indubitablement donnée avec la perception. Par opposition, l'objet perçu – transcendant – demeure toujours dubitatif.

À l'aune du rôle de la sensation et de l'appréhension dans la constitution objective, l'idée de Husserl est ici très intelligible. En effet, la sensation ne dit rien sur *ce que* je perçois ni sur son *existence* : réduite aux seules sensations vécues, mon expérience perceptive n'est pas encore celle *d'un dé*. En ce sens, le contenu de sensation est éminemment fiable : s'il est visé pour lui-même, « il est visé *tel qu'il est*, [et] il serait déraisonnable de le mettre en doute.²⁹ » À l'inverse, l'appréhension confère à la perception un caractère *normatif* : elle détermine ce que je sens immédiatement *comme les facettes blanches d'un dé*. Ce faisant, elle pose un objet qui dépasse nécessairement le contenu immédiat de l'expérience – le dé possède un envers inexpérimenté. Ainsi, l'objet perçu comporte toujours une part de *présomption* dirigée vers ses facettes « invisibles » par le biais d'une interprétation subjective dubitative (l'appréhension). Il s'ensuit que la

²⁷ Ces deux fonctions de l'appréhension sont indissociables. Toutes les déterminations appréhendées – directement ou indirectement – participent à circonscrire une même entité unitaire, d'où il s'ensuit qu'ils renvoient les uns aux autres (cf., RL VI, Appendice 7, p.290). C'est pourquoi, dans notre exemple, la blancheur perçue n'est pas seulement attribuée aux facettes visibles de l'objet, mais au dé en entier.

²⁸ Cf., RL VI, Appendice 6, p.287-288

²⁹ *Ibid.*, p.286

perception « garanti » uniquement le pendant sensible de l'expérience, et jamais l'objet perçu lui-même :

Je puis douter qu'il existe quelque objet extérieur, par conséquent, qu'une perception quelconque se rapportant à de tels objets soit juste : mais je ne puis douter du *contenu sensible* de la perception au moment où il est vécu – à condition toutefois que je réfléchisse sur lui et que je l'*intuitionne* purement et simplement *tel qu'il est*.³⁰

Bien entendu, cette description soulève un problème épistémologique qui menace l'adoption de notre première prémisse. En effet, nous ne pouvons savoir avec certitude que l'objet perçu est correctement déterminé – que son sens est adéquat et correspond à celui de l'objet mondain –, parce qu'il est foncièrement transcendant, et comprend donc invariablement des déterminations présumées. Par extension, même la donation de l'objet *en personne* ne saurait garantir qu'il existe tel qu'il est présenté à la conscience.

Ce problème n'a évidemment pas échappé à Husserl, qui propose dans les *RL* une solution en deux moments. La 5^e *RL* vise à décrire la constitution de la référence objective. L'intitulé « Des vécus intentionnels et de leurs "*contenus*" » fournit une indication en ce sens. Il s'agit de déterminer la teneur *réelle* de l'acte perceptif – c'est-à-dire la composante sensible et son corolaire intentionnel, qui lui sont tous deux immanents. La 6^e *RL* – intitulée quant à elle « Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance » – s'appuie sur les acquis de la 5^e et s'interroge sur la possibilité du savoir perceptuel. Spécifiquement, elle vise à expliquer le passage de l'apparence perceptive (un objet se présente avec un sens) à la connaissance (ce sens est-il adéquat, et comment pouvons-nous en être certains ?). C'est à l'occasion de cette dernière investigation que Husserl décline la possibilité de connaître l'objet malgré sa transcendance, offrant du coup une solution au problème qui nous occupe.

Dans la première section de ce chapitre, nous avons sciemment exposé la première partie de ce diptyque, à savoir le complexe contenu sensible/appréhension de sens. Nous entamerons donc notre analyse de cette difficulté en considérant les développements proposés dans la 6^e *RL*.

³⁰ RL VI, Appendice 6, p.286

2.3.1 *Les modes de donation de l'objet : intentions intuitives et signitives*

Pour présenter la solution de Husserl au problème de la transcendance de l'objet, il nous faut d'abord circonscrire deux types d'intentions à l'œuvre dans la perception, dont les rôles épistémologiques sont complémentaires et primordiaux. Nous pouvons aisément départager ces deux types d'intentions par leur mode de donation respectivement directe et indirecte.

En effet, pour Husserl, l'objet « physique » se présente nécessairement à la conscience par facettes, profils ou esquisses (*Abschattungen*)³¹. En d'autres termes, seule une partie de l'objet perçu « apparaît véritablement dans le phénomène.³² » Par exemple, si je place mon regard au-dessus d'un dé posé sur le sol, le profil qui m'apparaît correspond aux points noirs formant le chiffre que je suis alors susceptible de nommer, ainsi qu'à la surface blanche délimitée par ses arrêtes. Le sujet entre en rapport avec cette facette de l'objet par le biais d'une intention *intuitive*, qui comporte un contenu également *intuitif*. L'intention est dite intuitive lorsqu'elle entretient avec la sensation une relation privilégiée : « à chaque moment de sensation correspond une caractéristique objective qui s'expose dans la façade perçue "en propre".³³ » Ce pendant intentionnel de la perception assure ainsi la relation *directe* à l'objet dans une correspondance terme à terme³⁴, par laquelle ce dernier en vient à être exposé en personne, *in praesentia* – c'est-à-dire *au plus haut degré de l'intuition*.

Cette dernière caractéristique de l'intention intuitive renvoie à la hiérarchisation que Husserl opère entre les différents actes intentionnels à l'aune de leur degré de *plénitude*³⁵. Ceux-ci procèdent en effet à une donation plus ou moins directe de leur objet, qui concorde avec un degré de présence plus ou moins élevé³⁶. Dans ce spectre de la

³¹ Cf., RL VI, § 37, p.144-145 ; CE, § 14, p.67. Comme le souligne Claude Romano, cette propriété de l'apparition perceptuelle appartient en propre au domaine de la perception. Il ne s'agit pas, par exemple, d'une propriété des objets de la géométrie, ou même d'une caractéristique qui admettrait une formalisable dans ce domaine, dans la mesure où la perspective, le point de vue ou encore les « modalités d'apparition » de l'objet n'ont de signification que rapporté à l'expérience perceptuelle. Cf., Romano, C. (2010). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*. Paris, Gallimard, p.546

³² RL VI, § 23, p.102

³³ CE, § 14, p.67

³⁴ Cf., RL VI, § 23, p.103

³⁵ Cf., RL VI, § 14 ; RL VI, § 23

³⁶ À l'instar du caractère direct de la présentation, d'autres critères participent à la plénitude de l'acte intentionnel. Husserl emploie à cet effet les concepts de *clarté* et de *vivacité* pour désigner la plus ou moins grande plénitude de la représentation objective. Seulement, il utilise ces termes entre parenthèses, indiquant

plénitude, l'intention intuitive – qui caractérise notamment les actes perceptifs³⁷ – occupe l'échelon supérieur : « elle apporte quelque chose de la plénitude *de l'objet lui-même*.³⁸ » Plus précisément, si nous nous en tenons aux seuls contenus intuitifs de la perception, nous devons admettre qu'il offre « une présentation définitive de l'élément objectif correspondant : il se donne comme identique à lui, *non comme simple représentant, mais comme étant lui-même au sens absolu*.³⁹ » Autrement dit, Husserl accorde à la perception – par son pendant intuitif – la capacité de donner originairement l'objet à la conscience; celui-ci n'est pas seulement représenté par le biais d'un signe ou encore d'une image : il paraît lui-même, dans une auto-donation qui le désigne comme étant actuellement présent, et plus généralement, comme existant.

Or, l'objet perçu est évidemment irréductible aux contenus intuitifs. Comme nous l'avons déjà mentionné, il possède toujours un horizon co-appréhendu, c'est-à-dire des facettes complémentaires qui participent à sa détermination. Le sujet entre en rapport avec ces facettes par le recours à des intentions signitives⁴⁰. À travers elles, les déterminations objectives sans corolaires intuitifs sont représentées dans la perception par le biais d'un contenu signitif⁴¹. Ainsi, plutôt que ma perception est bornée à la seule partie « visible » ou palpable (au sens large) de l'objet, elle s'étend jusqu'à ses facettes « invisibles », me permettant d'atteindre à l'entité cohésive que je désigne comme un dé.

Il nous importe toutefois de comprendre le sens dans lequel l'intention signitive représente les déterminations supplémentaires de l'objet perçu. Dans la hiérarchie des modes de donation, les actes signitifs forment l'échelon inférieur, ne comportant *aucune*

vraisemblablement le caractère lacunaire de cette description (cf., RL VI, §21, p.99). Nous préférons donc affirmer en concordance avec la terminologie déployée par Dan Zahavi que plus l'objet est donné de manière *optimale*, et plus la représentation correspondante possède un degré de plénitude élevé (Zahavi, D. (2003). *Husserl's Phenomenology*. California, Stanford University Press, p.28). Par exemple, un éclairage adapté et une distance appropriée à son objet participent à la plénitude de l'acte perceptif.

³⁷ L'intuition intervient également dans les actes imaginatifs (picturaux). Or, malgré leur fondement intuitif, les actes perceptifs et imaginatifs possèdent un niveau de plénitude différent. En effet, pour Husserl, un dé simplement dessiné n'a pas la présence concrète que lui confère la perception directe. Celui-ci est, certes, représenté intuitivement à la conscience, et même, il possède une certaine similitude à l'égard de l'objet qu'il représente. Seulement, le dessin présente le dé à la conscience suivant un mode de donation indirecte, *analogique* ; il est représenté dans la perception *par* cette image (cf., RL VI, §21, p.98). À l'inverse, dans le cas idéal de la pure intuition perceptive du dé, le contenu représentant *correspond* au contenu représenté ; l'objet lui-même apparaît (cf., RL VI, § 23, p.104).

³⁸ RL VI, § 21, p.98, nous soulignons

³⁹ RL VI, § 37, p.145, nous soulignons

⁴⁰ Cf., RL VI, § 23, p.102

⁴¹ *Ibid.*, p.102-103

*plénitude*⁴². Par exemple, lorsque je cherche mon dé, mon intention possède une référence objective : je pense à *mon dé*. Or, le dé n'est ici que visé ou signifié : il ne m'est actuellement présenté corporellement d'aucune façon, pas même en image⁴³. Husserl thématise cette particularité en affirmant que, contrairement à l'intention intuitive, qui suppose l'appréhension d'un substratum sensible, l'intention signitive est *vide*, c'est-à-dire dénuée de tout matériau d'exposition⁴⁴. Corrélativement, si l'intention intuitive présente l'objet *lui-même*, l'intention signitive se contente de « renvoyer à l'objet.⁴⁵ » Plus précisément, elle représente ses déterminations sans en déterminer la teneur exacte⁴⁶. C'est d'ailleurs cette particularité de l'intention signitive qui assure la possibilité d'un nombre infini de perceptions enrichissantes à l'endroit d'un même objet : parce qu'il est toujours partiellement signifié, il peut toujours faire l'objet d'une présentation plus originale de certaines de ses facettes⁴⁷.

2.3.2 *La connaissance perceptuelle*

Nous pouvons ainsi discerner le jeu nécessaire de deux modes de donations distincts en perception. En ordre décroissant de plénitude, nous avons la présentation perceptuelle intuitive, qui donne l'objet en personne, et la présentation purement signitive, *vide*, qui le vise sans lui conférer une forme quelconque de présence corporelle actuelle. Cette dichotomie du « vide » et du « plein » nous intéresse tout spécialement en tant qu'elle fournit le modèle husserlien de la connaissance. En effet, les intentions signitives peuvent être remplies. Un tel remplissement se produit lorsqu'à une intention vide vient à correspondre un contenu intuitif concordant. Dans une telle expérience, l'intention intuitive « s'adapte⁴⁸ » à l'intention signitive, laquelle adaptation engendre leur *coïncidence*. Cette coïncidence est précisément ce que Husserl appelle la connaissance, qu'il définit

⁴² Cf., RL VI, § 37, p.144

⁴³ Cf., *supra*, note 37

⁴⁴ À ce sujet, voir notamment RL VI, § 28, p.121; RL VI, §55, p.207-208

⁴⁵ RL VI, § 21, p.98

⁴⁶ Par exemple, une mélodie qui débute appelle une continuation, *telle ou telle manière de se poursuivre*, et produit ainsi en moi des intentions signitives qui anticipent son harmonie tonale de façon plus ou moins définie (cf., RL VI, § 10, p.55).

⁴⁷ Cf., RL VI, § 14 b

⁴⁸ RL VI, § 8, p.48

conséquemment comme une synthèse d'identification unissant l'intention signitive à l'intention intuitive⁴⁹.

L'une des implications de ce modèle est qu'il est impossible d'avoir une connaissance avérée de l'objet aussi longtemps que ses déterminations sont seulement intentionnées ou signifiées. Si, par exemple, je pense à mon dé sans pouvoir rappeler précisément à ma mémoire sa couleur, mais que je crois toutefois qu'il est blanc, l'assertion correspondante – « mon dé est blanc » – a ici la valeur épistémologique d'un simple postulat hypothétique. Par contre, si j'aperçois mon dé et constate sa blancheur, ma croyance initiale est *confirmée* : je possède à son égard une connaissance effective.

Nous pouvons alors nous demander : qu'est-ce qui garantit la validité d'une telle connaissance ? D'où vient la certitude que j'éprouve à l'égard de la blancheur du dé lorsque je la perçois ? Pour Husserl, l'expérience de la coïncidence de l'intuition et de l'intention signitive est accompagnée d'*évidence*. Bien entendu, l'évidence n'a pour lui rien à voir avec une quelconque impression subjective susceptible de varier en fonctions des états d'âme du sujet⁵⁰. Tout au contraire, une évidence *au sens strict* (absolu) du terme renvoie pour Husserl à la situation idéale où l'intention signitive est *en tout point* remplie par l'intuition. Autrement dit, seule une perception *adéquate* – purement intuitive – est accompagnée d'une évidence *apodictique*⁵¹. En conséquence, la perception présente un objet avec évidence seulement si ce dernier « n'est pas seulement *présumé existant*, mais il est *en même temps aussi donné lui-même et effectivement donné* en elle, et précisément tel qu'il est *présumé être*.⁵² »

⁴⁹ Cf., RL VI, § 9, p.53 ; RL VI, § 37, p.146 ; RL VI, § 39

⁵⁰ Husserl affirme à cet effet dans *Logique formelle et logique transcendantale* que « si, en une sorte de substitution sensualiste, l'on a recours au soi-disant sentiment d'évidence – étant incapable d'interpréter l'évidence comme une intentionnalité qui fonctionne – alors le fait que la vérité reste pourtant toujours assignée comme but à l'évidence devient lui-même un miracle, bien plus, cela devient, au fond, un contresens. (Husserl, E. (1984). *Logique formelle et logique transcendantale*. Trad. S. Bachelard, Paris, Presse Universitaire de France, p.213-214) »

⁵¹ Cf., RL VI, § 29, p.123 ; RL VI, Appendice 6, p.285-286

⁵² RL VI, Appendice 6, p.288

2.3.3 *Le problème de la connaissance : la transcendance de l'objet perçu*

Cette dernière considération nous mène à décliner plus avant la difficulté épistémologique que présente la transcendance des objets physiques pour la perception. Nous avons établi que l'objet externe ne se présente dans l'intuition que par esquisses, et que ces esquisses sont complétées par des intentions signitives vides. Nous avons également constaté que l'intention signitive ne permet pas de présenter à la conscience un objet « achevé », c'est-à-dire dont l'ensemble des déterminations serait *décisivement* établi. Au contraire, elle introduit au sein de l'objet une part d'indétermination. Pouvons-nous alors acquérir une certitude quelconque à l'endroit de l'existence de l'objet perçu ? Ne pouvons-nous jamais tenir pour *absolument* évident que l'objet réel – celui qui paraîtrait dans une auto-donation totale – correspond bien à l'objet tel qu'il est visé dans la perception ?

Une première piste de solution s'offre à nous à travers la conception husserlienne de la connaissance. Bien que la perception fixe, statique d'un objet présente déjà les conditions minimales pour qu'il y ait savoir, rien ne contraint le sujet à se contenter d'un premier regard. La section 2.2 nous a en effet fourni l'occasion d'entrevoir la possibilité de pallier le caractère lacunaire de l'intention signitive. Si la perception est composée d'anticipations⁵³ signitives, celles-ci peuvent être confirmées par l'intuition dans des

⁵³ Cette manière d'exprimer le rôle de l'intention signitive en perception peut mener à un malentendu. Nous parlons en effet d'*anticipation* pour qualifier le rôle de l'intention vide en perception. Or, pour employer la formule de Husserl dans les *RL* : « *Intention n'est pas attente*, il ne lui est pas essentiel d'être orientée vers une réalisation future. (RL VI, § 10, p.56) » En quel sens pouvons-nous donc parler d'anticipation ? Lorsque je regarde fixement mon bureau, lequel est partiellement couvert par mon clavier, aucune *attente* précise n'accompagne ma perception. Seulement, cette expérience *ouvre la possibilité* d'explorer davantage sa forme et sa couleur sous mon clavier et ainsi d'appréhender l'harmonie de sa structure. En ce sens, j'« anticipe » bel et bien le résultat d'une éventuelle exploration perceptive – par exemple, la couleur du bureau qui paraîtrait si je soulevais mon clavier –, mais il s'agit là uniquement d'une manière de parler : je ne m'*attends* d'aucune façon à ce que ces déterminations *paraissent* effectivement, à la manière où j'*attends*, lorsque j'*entends* à la radio les premières notes d'une mélodie, qu'elle se *poursuive*, qu'elle *continue* de donner davantage d'elle-même de telle ou telle façon (RL VI, § 10, p.55). Aussi Husserl précise-t-il à propos d'un cas analogue à l'exemple du bureau – soit un tapis couvert par des meubles – : « Nous pourrions attendre si le mouvement nous permettait de voir plus loin. Mais les attentes possibles ou des occasions d'attente possibles ne sont, bien sûr, pas elles-mêmes des attentes. (RL VI, § 10, p.56) » Pour parler d'anticipations, il faut se référer à un contexte dynamique – à savoir, qui suppose un déploiement temporel. Si je fais le tour de mon bureau, j'*anticipe* effectivement une série de déterminations concordant les unes avec les autres. Si, à l'inverse, je regarde fixement mon bureau, ses parties recouvertes ne subsument aucune « anticipation », bien qu'elles soient effectivement visées. Si donc nous employons ici le terme « anticipation », c'est précisément dans la mesure où notre problème soulève une préoccupation épistémologique qui suppose un contexte dynamique : elle vise à savoir comment le sujet en vient à connaître les versants encore inaperçus de l'objet – ce qui suppose une effectuation concrète –, et non seulement comment ceux-ci apparaissent à la conscience

perceptions subséquentes qui les *rempliront*. La connaissance objective appelle ainsi un progrès constant des apparences, une précision continuelle des propriétés de l'objet sous la forme d'une confirmation ultérieure de ses pendants seulement présumés. Dans le meilleur des cas, la résultante constitue un flux perceptuel cohérent et harmonieux, dans lequel le sujet est perpétuellement validé dans ses croyances à l'égard de l'objet et de ses déterminations : à chaque intention de signification vient à correspondre une intention intuitive concordante⁵⁴.

La perception peut dès lors *tendre* vers l'adéquation parfaite de l'intention signitive et de l'intuition. L'actualisation concrète de cette tendance dans une synthèse continue d'expériences concordantes se traduit pour Husserl par une *progression de l'évidence* inhérente à la perception objective :

Dans une représentation intuitive, des degrés *divers* de *plénitude intuitive* sont possibles. Cette expression : degrés divers, renvoie[...] à des séries possibles de remplissements ; au fur et à mesure que nous progressons dans ces séries, nous apprenons à connaître toujours mieux l'objet au moyen d'un contenu présentatif qui ressemble toujours plus à l'objet et l'appréhende de manière toujours plus vivante et complète.⁵⁵

Pouvons-nous alors affirmer que l'objet, à force d'exploration perceptuelle, en vienne à être donné dans une évidence complète ? Une série perceptuelle peut-elle suppléer au caractère lacunaire de la donation intuitive de l'objet physique ? À cet effet, remarquons d'emblée que l'écart entre l'esquisse et l'objet externe est un gouffre en droit infranchissable. Je ne rencontre jamais dans ma perception la « chose en soi » – c'est-à-dire perçu simultanément de tous les côtés – précisément dans la mesure où le processus de remplissement est infini. Si je fais tourner un dé dans ma main, je remplis à chaque moment de nouvelles intentions signitives. Ce faisant, je me contente toutefois de remplacer une certaine esquisse par une autre ; j'adopte une nouvelle perspective sans jamais que le dé ne m'apparaisse complètement dans l'intuition. Indépendamment de toute

dans une situation statique. À cet effet, voir notamment la brève interprétation de Michael Mandary (Mandary, M. (2012). « Husserl on Perceptual Constancy », in *European Journal of Philosophy*, Vol. 20, p.148).

⁵⁴ Nous laissons évidemment de côté la possibilité d'un conflit entre les nouvelles données perceptuelles et les anticipations du sujet, laquelle possibilité engendrerait une *révision*, par opposition à une confirmation de la perception initiale. Nous laissons également de côté la possibilité d'une « conscience de conflit », concept sur lequel nous reviendrons en détail dans la section 2.4.

⁵⁵ RL VI, § 29, p.122. Voir également Husserl, E. (1984). *Logique formelle et logique transcendantale*. Trad. S. Bachelard, Paris, Presse Universitaire de France, p.373

progression expérientielle, je puis ainsi toujours me tromper à l'égard des déterminations de l'objet, et par extension, sur l'existence effective d'un objet correspondant.

2.3.4 *La transcendance de l'objet est-elle un obstacle indépassable ?*

Doit-on pour autant renoncer à définir la perception comme présentation du réel ? À la dernière ligne de l'appendice finale des *RL*, Husserl affirme qu'un objet existe véritablement ou « réellement » (*wirklich*) si celui-ci ne possède pas « seulement une existence présomptive.⁵⁶ » À l'aune de nos développements précédents, nous pouvons interpréter ce passage comme suit : ce qui n'est pas seulement présomptif est évident. Or, ce qui est évident est perçu adéquatement, et ce qui est perçu adéquatement est inhérent à l'acte perceptif. Un état de fait ou une chose existe donc véritablement lorsqu'il est immanent à l'acte perceptif, lequel acte le présente dans une intuition complète. Si Husserl se contentait de cette équation, nous aurions effectivement affaire à un scepticisme indépassable. La perception conférerait au sujet un accès à la réalité seulement si son objet apparaissait – ou à tout le moins, pouvait apparaître – adéquatement à la conscience. Comme nous l'avons montré dans la section précédente, il s'agit d'une impossibilité. Le caractère transcendant de l'objet perçu préviendrait donc toute évidence relative à son existence effective.

Si nous considérons un instant la position de Husserl à l'extérieur des seuls *RL*, il est toutefois évident que ce dernier résout cette difficulté. Par exemple, dans les *Idées*, Husserl soutient qu'il appartient à l'essence même de l'objet physique de se donner à la conscience dans une *perspective définie*, de sorte que même Dieu ne pourrait percevoir adéquatement l'objet de la perception sans en trahir l'essence⁵⁷. Partant, comme le précise

⁵⁶ *RL*, Appendice 8, p.293

⁵⁷ « Il s'avère ainsi que tout ce qui a le caractère d'une chose spatiale ne peut être perçu non seulement des hommes, mais même de Dieu – en tant que représentant idéal de la connaissance absolue – qu'au moyen d'apparences où elle est donnée et doit être donnée sous une "perspective" variable, selon des modes multiples quoique déterminés, et présentée ainsi selon une "orientation variable". (Husserl, E. (1985). *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures: La phénoménologie et le fondement des sciences*, t. I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*. Trad. Paul Ricoeur, Paris, Gallimard, p.506) » Pour le contexte de cette citation, voir *ibid.*, §149-150. Un passage analogue se trouve également dans *Logique formelle et logique transcendantale*. Cf., Husserl, E. (1984). *Logique formelle et logique transcendantale*. Trad. S. Bachelard, Paris, Presse Universitaire de France, p.376

avec acuité Dan Zahavi, « the perspectival givenness of physical objects does not merely reflect our finite intellect or the physical makeup of our sensory apparatus. It is, on the contrary, rooted in the things themselves.⁵⁸ » Le caractère non apodictique de la perception d'objets externes n'est pas une imperfection structurelle à laquelle il faudrait remédier, ou même qu'il serait *possible* de pallier. C'est au contraire la donation exhaustive comme critère d'évidence qui est mésadaptée à la nature de l'objet physique. À l'aune de ce critère, l'objet externe ne deviendrait en effet évident qu'en cessant d'être tenu dans une perspective donnée, c'est-à-dire en cessant d'être un objet physique.

En conséquence, l'objet de la perception ne saurait être dit évident en fonction de sa donation exhaustive dans la pure intuition. Bien plutôt, lorsque nous percevons un objet, que celui-ci apparait *partiellement* dans l'intuition, il se donne déjà avec évidence comme étant présent lui-même, en personne⁵⁹. Si ce constat phénoménologique est mitigé par le caractère inadéquat de l'acte perceptif, c'est seulement en ce sens qu'il est toujours *possible* que l'objet doive admettre des déterminations différentes ; nos anticipations peuvent être frustrées. Ainsi, à l'aune d'une première perception, je puis penser que le dé est uniformément blanc, alors que son envers se révèlera ultérieurement jaune. Or, dans une expérience concordante, l'évidence perceptive continue d'opérer comme critère : une perception n'est corrigée qu'à l'aune d'une autre perception comportant un degré d'évidence supérieur⁶⁰. La possibilité d'une erreur perceptuelle, même omniprésente, ne se traduit donc d'aucune façon par une scission complète entre perception et réalité. Si l'objet réel échappe constamment à la perception, le sujet est toujours en mesure de confirmer sa prise sur l'objet, de l'invalider ou de la rectifier, progressant ainsi constamment vers une certitude plus grande à l'égard de ses déterminations réelles.

À l'époque des *RL*, Husserl n'argumente pas de manière aussi explicite ou décisive. Par contre, certains passages clés nous indiquent clairement que la perception jouit d'une

⁵⁸ Zahavi, D. (2003). *Husserl's Phenomenology*. California, Stanford University Press, p.34

⁵⁹ Ce positionnement n'est pas exclusif aux *Idées*. Plusieurs années plus tard, Husserl formule à nouveau une nuance qui nous permet d'éviter le même raisonnement sceptique : « À toute espèce d'objectités [...] convient une espèce fondamentale de l'"expérience", de l'évidence et pareillement une espèce fondamentale du style d'évidence indiqué d'une manière intentionnelle dans l'augmentation éventuelle de la perfection de la possession des choses elles-mêmes. (Husserl, *Logique formelle*, *op. cit.*, p.219) » Si la donation exhaustive de l'objet fournit un critère de vérité ultime applicable à certains domaines de la connaissance, il en va tout autrement du domaine de la perception d'objets externes, qui possède une évidence propre.

⁶⁰ Cf., Husserl, *Logique formelle*, *op. cit.*, p.373.

évidence véritable, mais distincte de l'évidence apodictique réservée au domaine de l'immanence. Par exemple :

Je puis me tromper sur l'existence de l'objet de la perception, mais pas sur le fait que je le perçois comme déterminé de telle ou telle façon, et qu'il n'est pas un objet totalement différent *dans l'intention de cette perception*, par exemple un sapin au lieu d'un hanneton. Cette évidence *dans la description déterminante* ou *dans l'identification* ou *la différenciation réciproque des objets intentionnels comme tels* a sans doute ses limites, comme il est aisé de le comprendre, mais elle est une évidence vraie et authentique.⁶¹

Certes, il est possible que de nouvelles données intuitives forcent le sujet percevant à corriger son appréhension initiale. La perception confère ainsi une prise non apodictique sur le réel, et la présentation *en personne* de l'objet ne constitue jamais un gage *absolu* de son existence⁶². Par contre, la perception demeure le lieu d'une évidence irréductible. En effet, l'appréhension de contenus sensibles donne une expérience dans laquelle non seulement l'objet perçu correspond à un objet réel – je vise effectivement quelque chose et non pas rien –, mais où encore ce dernier n'est pas totalement différent de l'objectivité perçue. Le problème épistémologique que pose la perception d'objets physiques n'est donc pas de savoir s'ils existent effectivement : il y a toujours *quelque chose* au bout de ma perception, cet objet soit-il encore *à connaître*. Au contraire, tout l'enjeu est de pouvoir s'assurer que celui-ci soit correctement déterminé – *c'est-à-dire qu'il soit bel et bien visé tel qu'il serait présenté dans l'intuition*.

Or, cette fonction épistémologique est précisément comblée par le remplissement intuitif. L'objet admet toujours une vérification subséquente, et le sujet peut toujours l'explorer davantage, adopter une nouvelle perspective confirmant ou invalidant sa perception initiale. Il est ainsi à même de rectifier certaines déterminations de l'objet perçu au vu de nouvelles données, ou encore, dans un cas plus extrême, de raturer ou de biffer sa perception initiale au profit d'un objet différent. Ce processus suppose toujours l'expérience d'une évidence plus grande, de telle sorte qu'une progression soit possible qui tende vers la correspondance toujours accrue de l'objet perçu et de l'objet réel⁶³.

⁶¹ RL II, § 37, p.231

⁶² Husserl affirme d'ailleurs dans *Chose et espace* qu'une association entre présentation en personne et existence de l'objet mènerait à un contresens. Il serait en effet impossible d'expliquer la perception illusoire, où l'objet est donné en personne, mais n'existe pas tel qu'il est présenté à la conscience. Cf., CE, §4, p.36.

⁶³ L'analyse que propose Husserl des phénomènes illusoires dès la première décennie du 20^e siècle encense cette interprétation. Lorsque le sujet est confronté à deux perceptions contradictoires, il choisit celle qui concorde le mieux avec le contexte perceptif. En d'autres termes, l'entité la mieux *confirmée* par l'intuition

À ce stade de notre réflexion, il n'est ainsi aucune raison de douter que la perception atteigne effectivement la réalité. Dès les *RL*, Husserl défend que l'incapacité d'obtenir une certitude *absolue* quant à l'existence de l'objet perçu n'implique d'aucune façon que la perception ne puisse appréhender le réel tel quel, mais seulement que l'objet puisse parfois s'avérer incorrectement déterminé, appelant une rectification subséquente que la perception est à même d'assurer. Le caractère transcendant de l'objet ne sort jamais le sujet du domaine de la vérité, précisément parce qu'il lui est toujours possible de corriger sa perception par l'appréhension effective de nouveaux data sensibles.

2.4 Le problème de l'illusion dans les *Recherches logiques*

Notre première prémisse étant établie, tournons-nous maintenant vers la seconde. Pour répondre à une exigence de réalité en perception, Husserl doit définir l'illusion comme un acte différent de la perception, c'est-à-dire comme une déformation systématique du réel. Pour ce faire, il suffirait de lui attribuer un mode de présentation distinct. En effet, toute relation intentionnelle à un objet comporte pour Husserl une modalité, ou qualité d'acte⁶⁴. Si la conscience est toujours *à propos* de quelque chose, elle implique aussi une *manière* de s'y rapporter, manière qui varie indépendamment du contenu visé⁶⁵. Par exemple, une pomme peut faire l'objet d'un désir, d'une perception, d'une imagination (etc.), lesquels constituent autant d'actes qualitativement distincts. Nous pourrions dès lors – telle que le suggère la prémisse (2) – chercher à concevoir l'illusion comme une qualité spécifique, discernant du même coup une appréhension proprement perceptive d'une appréhension illusoire. Au même titre où il est possible de percevoir une pomme, de la désirer, ou de l'imaginer, il serait possible d'« illusionner » une pomme, c'est-à-dire de l'appréhender par un acte comportant une structure particulière : celle de l'illusion.

prédomine (cf., Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d'image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon, §23, p.52). La plus grande évidence de l'une des perceptions impossibles est donc ce qui permet au sujet d'adopter l'une des alternatives, et de disqualifier l'autre.

⁶⁴ Cf., *RL* V, § 20, p. 219

⁶⁵ *Ibid.*, p. 219-220

Toutefois, Husserl ne conçoit justement pas l'illusion comme un acte autonome avec un mode de donation propre. Selon Husserl, lorsque le sujet vise un objet, il est toujours aussi conscient de lui-même (*self-aware*), et plus précisément, des actes intentionnels à travers lesquels il le présente⁶⁶. Il s'ensuit que l'appréhension ne détermine pas seulement la chose visée comme étant telle ou telle, mais également « *le mode selon lequel l'acte la vise*.⁶⁷ » Le sujet a conscience de percevoir, de désirer, ou encore d'imaginer l'objet qu'il vise à travers ces modes. En ce sens, si l'illusion était un acte à part entière, il lui appartiendrait en propre de présenter son objet *comme étant illusoire* – de la même façon qu'il appartient à la perception de présenter son objet *comme étant perçu*, et à l'imagination de le présenter *comme étant imaginé*. Or, une illusion reconnue comme telle ne saurait tromper le sujet percevant. Si ce dernier a d'emblée conscience d'appréhender un phénomène illusoire, il ne tombe jamais sous son

joug, et l'expérience qui en résulte n'est donc jamais celle d'une illusion avérée. Ainsi, il appert que l'illusion ne peut être un acte au même titre que la perception, puisqu'une telle caractérisation entraînerait une contradiction : l'acte illusoire présenterait à la conscience un phénomène trompeur qui ne trompe personne, et qui en ce sens, ne serait pas à proprement parler une illusion.

Cette considération nous porte évidemment à interroger la validité de notre seconde prémisse dans le cadre de la phénoménologie husserlienne : si l'illusion n'est pas une qualité d'acte, en quoi consiste-t-elle exactement, et possède-t-elle un mode de donation distinct de la perception ? Quels sont les caractères phénoménologiques distinctifs que Husserl accorde à l'illusion, et surtout, ceux-ci permettent-ils de qualifier les objets de l'illusion et de la perception comme étant respectivement fictifs et réels ? Pour répondre à ces questions, débutons par une explication sommaire de l'exemple husserlien par excellence des phénomènes illusoires – soit l'exemple du mannequin de cire. Nous pourrions ainsi cerner pour une première fois dans sa généralité ce qui sépare l'illusion de la perception pour Husserl.

⁶⁶ Sur le caractère conscient des actes intentionnels dans les *RL*, voir notamment Zahavi, D. (2005). « Inner Consciousness and Self-Awareness », in *Subjectivity and Selfhood*, Cambridge, MA: MIT Press, pp.37-44

⁶⁷ *RL V*, § 20, p.221

2.4.1 Présentation générale de l'illusion et remaniement de la seconde édition

Husserl introduit l'exemple du mannequin de cire au § 27 de la 5^e *RL* :

Nous promenant dans un musée de figures de cire (Panoptikum), nous rencontrons dans l'escalier une dame inconnue qui nous fait signe aimablement – c'est l'attrape bien connue du musée de figures de cire. Il s'agit d'un mannequin qui, un instant, nous avait abusés. Aussi longtemps que nous sommes le jouet de cette illusion, nous avons une perception au même titre que les autres perceptions. Nous voyons une dame, non un mannequin. Une fois que nous avons reconnu l'illusion, c'est le contraire qui a lieu, nous voyons désormais un mannequin *qui représente une dame*.⁶⁸

Pour comprendre l'explication que font les *RL* de cette illusion, rapportons-nous à notre fil d'Ariane : qu'est-ce qui change lorsque la perception de la dame (P₁) laisse place à la dame *comme entité illusoire* seulement représentée par le mannequin de cire (P₂)⁶⁹ ? Nous pouvons associer cette configuration du problème à ce que Husserl nomme la conscience de conflit. Dans le processus qui mène à la désillusion, deux appréhensions impossibles d'un même contenu sensible se donnent à la conscience, soit la dame perçue en P₁ et le mannequin de cire. Cependant, ces appréhensions ne sont pas données *simultanément* à la conscience. En effet, seul un changement du point focal de l'attention permet de présenter P₁, puis le mannequin de cire, et ainsi de suite, car « ils apparaissent en se détruisant l'un l'autre *dans leur être*.⁷⁰ »

Cette considération indique l'enjeu que sous-tend l'exemple du mannequin de cire : le moment ontologique ou doxique de la perception⁷¹. À ce propos, la première édition des *RL* soutient que le schème contenu/appréhension de sens est *à lui seul* responsable à la fois

⁶⁸ *RL V*, § 27, p. 250, nous soulignons.

⁶⁹ Notons que l'appréhension du mannequin de cire *pour lui-même* doit être distinguée des appréhensions P₁ et P₂. En effet, P₁ et P₂ correspondent respectivement à l'appréhension initiale et finale *de la dame*. En ce qui concerne P₁, il s'agit d'une évidence : initialement, le sujet ne voit *que la dame*, et non le mannequin de cire. Or – et c'est ici qu'une ambiguïté pourrait subsister –, P₂ ne vise pas non plus le mannequin, ou plutôt, il ne le vise pas *pour lui-même*. Au contraire, P₂ vise la dame *à travers le mannequin* en tant que fiction, et plus précisément, en tant qu'illusion démasquée. Pour préserver l'intégrité de ces trois appréhensions distinctes, chaque fois que nous parlerons de l'appréhension du mannequin de cire, nous nous référerons à l'appréhension du mannequin pour lui-même. Sans cette importante nuance, il serait impossible d'expliquer, comme nous serons appelés à le faire dans cette section, pourquoi Husserl accorde des *déterminations identiques* à P₁ et P₂ – il s'agit dans les deux cas *de la même dame* –, mais des déterminations partiellement dissemblables au mannequin de cire – qui, *contrairement à la dame*, possède par exemple une surface ferme et cireuse plutôt qu'une peau relativement molle et élastique. Cf., *infra*, p.32

⁷⁰ *RL V*, § 27, p.251

⁷¹ Sur l'équivalence pour les *RL* de la position de croyance et de la valeur ontologique de la perception, voir Lavigne, J.-F. (2009). « Le statut ontologique du vécu de conscience », in *Accéder au transcendantal ?*, France, Vrin, pp. 77-109

de la détermination ontique de l'objet perçu – soit de sa quiddité – *et* de sa détermination ontologique, soit de la croyance perceptive en son existence. Dans la réédition de 1913, Husserl renonce toutefois à cette équation en modifiant légèrement la notion de qualité⁷².

Pour rendre compte de cette modification, il nous importe d'abord de souligner que la qualité est introduite dans les *RL* en relation à un autre concept : la matière. En effet, la qualité détermine la modalité de l'acte de « ce qui, sous une forme déterminée, *est déjà "donné dans la représentation"* »⁷³, à savoir la matière. La matière est définie par Husserl comme ce qui fait de l'objet de l'appréhension *cet* objet et non un autre, offrant la représentation dont la qualité détermine le mode⁷⁴. Par exemple, dans le cas d'un acte comportant le mode perceptif de représentation, la matière de l'objet est le complexe formé par l'appréhension signitive et intuitive de la sensation. Le schème contenu/appréhension de sens que la première édition des *RL* tient pour responsable de la détermination ontique et ontologique de l'objet perçu correspond ainsi – du côté de l'objet – à la matière.

Suivant la seconde édition des *RL*, qui a été réécrite à l'aune du tournant transcendantal qu'avait pris sa phénoménologie entre temps, ce n'est désormais que par le couplage de la qualité et de la matière que la perception sera dite complète⁷⁵. Husserl y dissocie toutefois la matière du pendant ontologique de la perception en soulignant, comme son transcendantalisme l'exige, sa neutralité à l'égard de l'existence de l'objet⁷⁶. Corrélativement, la notion de qualité est rapportée à la position ontologique du sujet percevant par le biais de la modalité de l'acte perceptif : il appartient à toute perception d'être accompagné de la croyance (*belief*) en l'existence de l'objet perçu. La *Qualität* implique dans le domaine perceptif une *Glaubensqualität*, soit une position doxique déterminée comme « *tendance à croire*.⁷⁷ » La réédition de 1913 opère ainsi une scission abstractive entre le pendant ontique et ontologique de la perception : la matière concerne la quiddité de l'objet perçu, et la qualité – en déterminant l'appréhension comme perceptive

⁷² Cf., *RL V*, § 14, p.185-186 en considérant les adjonctions de la seconde édition répertoriées par les traducteurs. Voir également Lavigne, « Statut ontologique », *op. cit.*, p.81-82

⁷³ *RL V*, § 20, p.221

⁷⁴ *Ibid.*, p.221-222

⁷⁵ Cf., *RL V*, § 14, p.186

⁷⁶ *Ibid.*, p.185

⁷⁷ *RL V*, § 27, p. 252, nous soulignons

– engage la positionnalité doxique du sujet systématiquement attachée à la perception, soit le *belief*⁷⁸.

Nous serons appelés à élaborer incessamment sur les aboutissants de cette compréhension de la perception. Pour l’instant, cette analyse nous laisse avec deux éléments à l’œuvre dans notre problème : la qualité et la matière. À partir de ces deux concepts, Husserl offre une réponse à notre question qui ne saurait souffrir l’ombre d’un doute. Seule la qualité change de P₁ à P₂ :

Toutes deux ont, sans doute[...], la même *matière*. C’est la même qui apparaît dans les deux cas, et, la seconde fois comme la première, avec des déterminations phénoménales identiquement les mêmes. Mais, d’une part, elle nous est donnée comme réalité ; de l’autre, au contraire, comme fiction, apparaissant « en personne » et cependant comme inexistante. La différence réside de part et d’autre dans les qualités.⁷⁹

L’explication de l’illusion tient alors à ceci que P₁ est contredit dans sa qualité par le mannequin, et que suivant cette contradiction, la conscience de réalité accompagnant P₁ cède à la conscience de fiction en P₂. Pour nous, cette position indique que le surplus aperceptif est impliqué dans l’élucidation du passage de la dame perçue (P₁) à la dame illusoire (P₂), avec cette restriction toutefois que la quiddité de l’objet demeure intacte. En effet, les déterminations phénoménales la dame en P₁ et P₂ étant « identiquement les mêmes », la désillusion est affaire de qualité, et non de matière.

2.4.2 *La qualité doxique comme différence entre l’illusion et la perception*

Suivant cette présentation sommaire de la désillusion, la « différence de qualité » qui sépare pour Husserl l’illusion de la perception doit encore faire l’objet d’un questionnement approfondi. Comme nous serons amenés à le constater dans cette sous-section, le terme « qualité » recouvre ici un sens relâché. La différence spécifique qui

⁷⁸ Comme le défend légitimement Lavigne, cette conception s’inspire du modèle du *jugement* perceptif pour comprendre la perception elle-même, cette dernière étant entendue comme « la synthèse d’un acte d’appréhension (corrélatif de la “matière” du jugement) et d’un acte positionnel (corrélatif de sa “qualité”) ». (Lavigne, « Statut ontologique », *op. cit.*, p.80) » Cette tendance qui consiste à analyser la perception à l’aune du modèle de la connaissance prend sa source dans le primat de la vie théorique défendue dans les *RL*. Sur cette primauté, voir notamment Guillaud, P. (1994). « Remplissement et accomplissement : Étude critique sur l’évidence chez Husserl », in *Les Études Philosophiques*, Vol. 3, p.375-377

⁷⁹ La dernière phrase de cet extrait est un ajout de la seconde édition. *RL V*, § 27, p.252, voir note 2

départage une illusion d'une perception authentique a moins trait à la *Qualität* en général – qui impliquerait une différence potentielle au niveau de leur mode de donation – qu'à la *Glaubensqualität*. En d'autres termes, la transition de P₁ à P₂ est d'abord de nature ontologique et non modale : elle marque une modification de la qualité doxique.

À cet effet, Husserl affirme que la différence séparant les appréhensions P₁ et P₂ relève du *sens* en lequel chacun représente la dame⁸⁰. Si P₁ représente la dame au même titre où toute perception représente son objet, à l'inverse, P₂ représente la dame comme une irréalité, soit comme une simple imagination fictive⁸¹. À la révision de la *Glaubensqualität* correspond ainsi une modification de la signification de l'appréhension de la dame, qui est *invalidée* comme perception *d'un objet existant*. Or, le caractère de la nullité qui en résulte n'est pas pure négation, et le sujet n'entretient d'aucune façon un rapport ontologique neutre eut égard à cette seconde représentation. Tout au contraire, P₂ présente la dame de façon *positivement différente*, c'est-à-dire la subsume sous une conscience de nullité (ou de fiction) qui constitue une modalité doxique spécifique inhérente à l'acte intentionnel. Husserl tire de ce constat phénoménologique la conséquence suivante :

Il en résulte que l'analyse descriptive ne semble nullement donner raison à la conception qui, aux yeux de bien des gens, paraît presque aller de soi, que toute perception serait une complexion dans laquelle un moment du *belief*, qui constituerait le qualitatif de l'acte perceptif, s'édifierait sur un *acte complet*, donc doté d'une qualité propre de "représentation perceptive".⁸²

Pour Husserl, la représentation initiale admet une signification différente de la représentation finale *malgré la constance de la quiddité*, et ce, dans la mesure où le *belief* *n'est pas un acte secondaire*, érigé sur le fond d'une représentation dite perceptive en elle-même⁸³. Il n'est aucun sens neutre de la représentation perceptive commune à P₁ et P₂ qui soit identifiable par la simple amputation de la qualité doxique associée ; le moment du *belief* et le mode d'appréhension de l'objet sont intriqués et constitutifs de la signification de la représentation P₁, tout comme la conscience de nullité dans l'appréhension P₂.

⁸⁰ Cf., RL V, § 27, p.251

⁸¹ *Ibid.*, p.250-252

⁸² RL V, § 27, p.252

⁸³ Il s'agit là précisément du point que Husserl cherche à démontrer contre Brentano en introduisant l'exemple du mannequin de cire. Pour une revue détaillée de la critique husserlienne de Brentano, voir Fisette, D. (2011). « Husserl et Brentano sur la perception sensible », in *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, Vol.7, pp. 37-72

Partant, si nous avons établi que l'acte perceptif n'est complet que lorsqu'il comprend une qualité et une matière, nous pouvons maintenant ajouter que la représentation, pour être dite simplement perceptive, implique toujours la *qualité doxique* concordante. Au retrait du *belief* correspond une reconsidération de la perception initiale, qui est maintenant dite illusoire au profit du mannequin de cire.

2.4.3 *L'indiscernabilité de la perception et de l'illusion*

L'une des caractéristiques distinctives de l'illusion réside ainsi pour Husserl dans sa qualité doxique. Contrairement à la perception, qui est accompagnée du *belief*, l'illusion revêt le caractère d'une fiction. Dans le cadre de notre argument principal, cette différence est toutefois en elle-même insuffisante pour départager l'illusion de la perception. En effet, suivant une exigence de réalité, celles-ci doivent pouvoir être distinguées en vertu de leur capacité à atteindre le réel. Pour que la qualité doxique satisfasse à cette exigence, il faudrait qu'elle permette de circonscrire deux types d'expériences exclusives : la donation perceptive d'un objet réel tel quel, et la donation illusoire d'un objet fictif. Or, le propre de l'illusion est de *tromper* le sujet percevant, d'où il s'ensuit que le *belief* accompagne non seulement la perception véritable, mais encore l'illusion non démasquée. Lorsque le sujet *croit* percevoir un objet réel, il est donc tout à fait possible qu'il s'adonne en fait à une illusion.

Cette brève analyse attire notre attention sur le caractère trompeur de l'illusion, et plus précisément, sur l'indiscernabilité initiale des phénomènes illusoires et perceptifs. Pour répondre à une exigence de réalité en perception, nous devons identifier un critère de distinction qui, contrairement à la *Glaubensqualität*, permet d'outrepasser le moment où l'objet illusoire se fait provisoirement passer pour un objet existant. Bien entendu, cette considération soulève une question préalable : en quoi consiste cette indiscernabilité que ce critère a pour tâche de surmonter ?

Pour fournir une réponse adéquate, commençons par poser clairement les termes du problème. Si nous avons disserté amplement sur la double appréhension de la dame (P_1 et P_2), le mannequin de cire a été tenu en exergue de toute considération attentive. Pour le remettre au premier plan, il suffit de se rappeler que P_1 n'est pas directement contredit par

P₂. Le conflit des interprétations a trait à l'exclusion mutuelle de deux interprétations impossibles d'un même contenu sensible, à savoir l'appréhension de la dame en P₁ et celle du mannequin de cire *pour lui-même* :

La similitude insolite de la matière et des autres constituants extra-qualitatifs des actes éveillé, en fait, l'inclination à *glisser de la conscience d'image à la conscience de perception*. Seule la contradiction vivante que cette tendance à la perception (tendance à croire), orientée vers la dame qui fait signe, *subit de la part de la perception du mannequin* (la chose de cire, etc.) coïncidant partiellement avec elle, mais l'excluant par ses autres moments, et qu'elle subit spécialement dans sa qualité doxique (*Glaubensqualität*), seule cette contradiction empêche de céder effectivement à cette inclination.⁸⁴

Le processus qui mène à la désillusion peut ainsi être fractionné en trois moments⁸⁵. D'abord, nous avons la perception P₁, soit la représentation de la dame accompagnée du *belief*. Ensuite, nous avons la perception du mannequin pour lui-même, « la chose de cire », où seul ce dernier est donné dans une conscience d'effectivité. Cette seconde appréhension perceptive s'oppose à P₁. Du fait de cette opposition (c'est ce que Husserl appelle la « conscience de conflit »), P₁ cède à P₂, c'est-à-dire que l'expérience est maintenant celle d'une « perception de l'objet imaginé⁸⁶ », qui est appréhendé *comme fiction*, et qui vise donc le mannequin *en tant que représentation de la dame*.

Cette explication tripartite indique clairement que pour que P₁ apparaisse comme une erreur perceptuelle, il faut qu'elle marque un écart vis-à-vis la donation effective de la perception. Toute la subtilité de cette explication consiste à situer cet écart au niveau de la *qualité doxique* de l'acte et non de la *quiddité* des représentations. En effet, si le sujet avait d'emblée perçu le mannequin, pour ensuite s'adonner *sciemment* au système de renvois intentionnels attaché pour appréhender la dame comme entité seulement évoquée par sa physionomie, il n'y aurait aucun sens à qualifier son expérience d'illusoire. Pour qu'il y ait illusion, il faut encore que P₁ soit *invalidée* comme présentation en personne *d'un objet existant* (qu'on identifie maintenant à P₂), ce qui signifie que P₁ acquiert le caractère de l'illusion seulement *retrospectivement*. La désillusion procède ainsi nécessairement par *l'interprétation diachronique d'une expérience passée*.

⁸⁴ RL V, § 27, p. 252, nous soulignons

⁸⁵ Cette subdivision abstractive est introduite d'abord à des fins heuristiques. Les composantes décrites sont, à notre avis, nécessairement impliquées dans le processus qui mène à la désillusion. Quant à savoir si une chronologie stricte peut être établie, ou si certaines de ces appréhensions sont intriquées, ces considérations sont sans importance pour notre propos.

⁸⁶ RL V, § 27, p.252

Toute la difficulté est alors de savoir pourquoi l'objet illusoire n'est pas apparu *d'emblée* à la conscience comme une fiction, mais comme un objet réel. À cet effet, Husserl soutient que la variation de la qualité doxique n'est pas provoquée par une inconsistance appréhendée *immédiatement à même la figure illusoire*. Au contraire, la désillusion passe nécessairement par l'émergence d'un conflit *au sein de la conscience*, qui enclenche un processus de révision. Ce n'est que lorsque les déterminations dissemblables du mannequin imposent au sujet une alternative que la perception de la dame est dite douteuse, pour être ultérieurement résorbée⁸⁷. Le retrait du *belief* est ainsi pour Husserl un mouvement diachronique *provoqué par un problème de cohérence*, soit par la nécessité de résoudre la contradiction concrète et ponctuelle de *deux interprétations perceptives légitimes et pourtant hétérogènes*.

La réflexion du sujet sur son expérience passée suivant la désillusion pourrait bien servir à *explicitier* la qualité de l'acte trompeur, à dévoiler sa nature modale : il s'agissait d'une image, d'un rêve, ou d'une illusion. Ainsi conçue, l'illusion serait une qualité distincte de la perception, c'est-à-dire un mode spécifique de relation à l'objet que la conscience n'aurait tout simplement pas encore considéré, ou sur la nature duquel elle se serait fourvoyée. Telle n'est cependant pas la position de Husserl, qui soutient plutôt que la réflexion du sujet tend à *réviser*, à *invalidier* un acte dont la qualité *est déjà manifeste* : il s'agit effectivement d'une perception, à laquelle nous devons toutefois retirer le *belief*⁸⁸. Cette manière de concevoir l'illusion trahit une configuration plus générale de l'intentionnalité que nous avons déjà exposée. Pour Husserl, le sujet a conscience des actes à travers lesquels il appréhende un objet, et plus précisément, de leur modalité. En conséquence, le rôle de la réflexion dans la désillusion n'est jamais de découvrir le mode de relation spécifique à l'illusion – la qualité de l'acte est toujours au moins subrepticement donnée – ; il s'agit plutôt de *corriger* un *acte foncièrement perceptif* en lui attribuant une *qualité doxique adaptée*.

Il s'agit là d'un élément crucial pour comprendre le caractère trompeur de l'illusion. En effet, nous avons vu que le *belief* n'est pas pour Husserl un acte autonome qui se

⁸⁷ Cf., RL V, § 27, p. 252

⁸⁸ Husserl encense clairement cette conception de l'illusion dès 1909, alors qu'il jette un regard sur le progrès accompli depuis la première édition des RL. Cf., *supra*, note 10

superpose à la perception – et qui pourrait donc se superposer à d’autres types d’actes intentionnels⁸⁹. Il ne s’agit pas non plus d’une simple « opinion » ou d’un jugement que nous serions libres de changer à notre guise. Au contraire, le *belief* marque le privilège ontologique de l’acte perceptif, et plus précisément, de son mode de donation : dans la perception, je crois d’emblée à l’existence de l’objet *parce qu’il se donne en personne, là, devant moi*. Il s’ensuit que l’illusion ne peut être la présentation « imaginative » d’un objet accompagnée d’un *jugement* erroné à l’endroit de son existence – un tel jugement ne posséderait pas le même poids ontologique que le *belief*. Au contraire, l’objet fictif ne peut revêtir l’apparence de la réalité *que s’il emprunte à la perception son mode de donation*, et par le fait même, *l’évidence qui l’accompagne*⁹⁰.

Nous pouvons dès lors reconstituer le raisonnement de Husserl comme suit : pour qu’une illusion soit possible, il est nécessaire que l’objet fictif possède la même valeur ontologique que l’objet réel. Comme cette valeur relève du mode de donation perceptuel (qui présente l’objet *lui-même*), l’objet illusoire doit se présenter initialement de façon *structurellement identique* à sa perception. Or puisque tout acte intentionnel présente à la conscience sa propre modalité, cette indiscernabilité initiale de l’illusion et de la perception est tout simplement incompréhensible – et même contradictoire – à moins d’admettre leur correspondance effective. La reconnaissance d’une illusion suppose dès lors nécessairement un moment réflexif, un écart temporel. L’appréhension de la dame n’est pas d’emblée trompeuse, mais *perception avérée*. En ce sens, ce n’est qu’en vertu d’une qualité doxique considérée *rétrospectivement* inadéquate que l’appréhension initiale est dite illusoire.

Nous sommes maintenant à même de rendre compte de l’indiscernabilité de la perception et de l’illusion. En effet, d’un point de vue modal, la perception initiale P₁ et l’appréhension du mannequin sont équivalents, ce qui revient à dire qu’ils sont *intrinsèquement* indiscernables⁹¹. L’acte perceptif initial *est* l’acte illusoire découvert dans

⁸⁹ Cf., *supra*, section 2.4.2

⁹⁰ Notons à cet effet l’éclairante équivalence des termes « tendance à la perception » et « tendance à croire » dans l’important extrait des RL que nous avons cité plus haut dans cette section (cf., *supra*, p. 35). Le sujet ne se contente pas de *juger* de l’existence des objets qu’il perçoit, il tend à leur accorder d’emblée le caractère de la réalité simplement parce qu’ils sont *perçus* – d’où l’équivalence des termes.

⁹¹ L’idée d’une structure phénoménale identique – ou indiscernabilité modale – de l’illusion et de la perception n’est d’aucune façon exclusive aux RL. Voir notamment, Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d’image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon, p.145 et 249 ; Husserl,

un second temps, qui subit la modification doxique correspondante : il est invalidé comme appréhension d'un objet existant. Il s'ensuit que l'illusion apparait initialement au sens plein de l'apparition perceptive ; la dame se donne *en personne*, au même titre que le mannequin.

2.4.4 *L'épreuve du temps*

Comment le sujet en vient-il à outrepasser cette indiscernabilité initiale ? Le problème est d'autant plus difficile qu'au premier moment de l'illusion, aucun critère « interne » à l'acte perceptif ne permet de les dissocier. Il faut dès lors un critère permettant de distinguer parmi deux perceptions *de droit* une appréhension illusoire et une perception véridique. Nous avons déjà indiqué une solution à cette difficulté en considérant l'indice important qui nous est fourni par la nature rétrospective du phénomène illusoire. Comme le remarque Husserl, l'acte d'appréhension du sujet ne peut « jamais être *simultanément*⁹² » perceptif et illusoire. Il s'ensuit qu'un écart temporel sépare toujours l'appréhension initiale de la désillusion subséquente. Le critère de distinction est alors tout trouvé : il s'agit de l'épreuve du temps.

Pour le montrer, il nous suffit de reporter notre regard sur la perception entendue comme flux progressif, où nous avons déjà signifié le rôle de confirmation de l'exploration perceptive. En effet, nous avons établi que la perception forme « normalement » un procès harmonieux de perceptions. Cette harmonie relève de ce que les intentions signitives, qui appellent un remplissement intuitif, demandent d'être remplies de *telle* ou *telle* façon. Certaines expériences de remplissement concordent avec les directives générales de l'intention signitive. D'autres, au contraire, brisent cette cohésion à différents degrés, s'échelonnant de la simple frustration de l'expérience à la conscience de conflit. Walter Hopp exemplifie avec acuité cette progression telle qu'elle se trouve dans la pensée husserlienne :

If I anticipate that something is a spotted ball, and will have spots on its unseen side, and it does not, my expectation is merely *frustrated*. If in a very short period of time I see the side

E. (1998). *De la synthèse passive : Logique transcendantale et constitutions originaires*. Trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, Millon, Appendice 1, p. 337

⁹² RL V, § 27, p.252, nous soulignons

that is spotted, then view the other side while merely intending the already seen side, and then move back to find the originally seen side to be unspotted, my experience is puzzling at best and incoherent at worst [...]. If I move closer to the object and it reveals itself to be part of a two-dimensional mural, my initial experience is exposed as illusory. And if, when I try to move closer to the object it simply disappears, then my initial experience might prove to have been hallucinatory at worst, or, at best, of something that has very few of the properties I perceived it as having, such as a hologram.⁹³

Ce passage témoigne de la nécessité d'une réinterprétation constante du perçu à l'aune de la progression de l'expérience perceptive et des évidences qui s'accumulent. La perception est ce processus qui, par une série de révisions et de précisions, maintient *sa propre cohérence interne*, soit tend à résorber la discordance du flux perceptif par l'invalidation rétrospective de l'une des interprétations impossibles. Dans ce système auto-référentiel, l'illusion n'est pas, à proprement parler, un acte d'appréhension spécifique ; il s'agit tout au plus d'un phénomène de discordance aigüe *en regard du contexte perceptif*. Autrement dit, l'illusion participe à la portée interprétative de la perception envisagée diachroniquement, qui s'étend de la perception exacte à la mésinterprétation complète.

Pour expliquer l'élection du mannequin et la destitution de la dame, nous pouvons dès lors nous rapporter au flux de perceptions lui-même comme critère de cohérence. Le mannequin est subsumé en dernier lieu sous une conscience de réalité précisément parce que cette interprétation est plus à même de s'intégrer au sein de la progression de la perception, assurant ainsi un retour à l'équilibre. En effet, la dame ne peut résister à l'épreuve du temps. La fixité de son regard, et la ténacité avec laquelle elle maintient en place la main qui salue sont autant d'indices qui, en contexte, discréditent P₁. Corrélativement, le procès perceptuel *confirme* l'appréhension du mannequin de cire, confortant le sujet dans sa croyance de telle sorte que le conflit se solde par l'invalidation concordante⁹⁴.

⁹³ Hopp, W. (2011). *Perception and Knowledge : A Phenomenological Account*. Cambridge, Cambridge University Press, p.56-57

⁹⁴ Dans plusieurs textes de la même époque que les *RL*, Husserl utilise ce même critère de cohérence pour départager la perception véridique de l'illusion (cf., Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d'image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon, p.86-87 et 257). Nous avons également identifié plusieurs passages qui marquent la pérennité de ce critère dans l'œuvre de Husserl. Voir, par exemple, Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive : Logique transcendantale et constitutions originaires*. Trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, Millon, p.174.

L'exploration perceptive – qui indique la nécessité d'un déploiement temporelle de l'objet – s'impose donc comme critère de distinction à même de départager l'illusion de la perception « normale », véridique. L'invalidation de P_1 et l'assentiment accordé au mannequin de cire correspondent à un agencement des apparences avec le contexte perceptif présenté dans le flux continu de la perception. Le même contenu sensible est originellement perçu comme dame, pour ensuite transiger en mannequin de cire du fait de la concordance de cette seconde interprétation et du déploiement expérientiel.

2.5 Examen de la conclusion : Husserl répond-il à une exigence de réalité en perception ?

À la lumière de ces analyses, trois constats s'imposent. (1) Dans la conscience de conflit, la perception et l'illusion (ou perception trompeuse) se donnent comme des appréhensions impossibles d'un même contenu sensible. Or, ces deux actes ont une *structure identique* : il s'agit dans les deux cas de perception. En ce sens, il est inexact de dire que l'illusion appréhende le même contenu sensible que la perception – et plus généralement, qu'elle appréhende quoi que ce soit –, pour la simple raison qu'elle ne peut être considérée comme un acte d'appréhension à part entière. En effet, l'illusion aurait alors une qualité spécifique, ce qui, nous l'avons démontré, est impossible. Au contraire, l'illusion est *la caractérisation rétrospective d'une perception invalidée, une manière de nommer la perception infirmée*. (2) La structure identique des perceptions contradictoires indique ainsi une *indiscernabilité intrinsèque* entre les deux phénomènes au moment de la conscience de conflit. La dame en P_1 et le mannequin de cire se donnent *en personne*, et il est donc impossible de départager l'apparition réelle de l'apparition fictive en comparant uniquement la manière dont ils se présentent à la conscience. En fait, la dame en P_1 et le mannequin sont si « réels » qu'ils seraient tous deux accompagnés du *belief* si aucun conflit ne prévenait cette double croyance. (3) Finalement, ce n'est que par *l'épreuve du temps*, qui confirme la concordance d'une représentation tout en dévoilant l'incohérence de l'alternative, que le sujet outrepassé cette indiscernabilité, c'est-à-dire qu'une perception *de droit* est dite *diachroniquement* illusoire.

Suivant cette compréhension de l'illusion, la seconde prémisse de notre argument doit évidemment être rejetée. Il est tout simplement inexact d'affirmer que l'illusion

déforme elle-même le réel. En effet, comme l'indique le point (1) ci-haut, l'illusion n'est pas un acte à part entière, mais le caractère d'une perception trompeuse reconnue comme telle. Partant, au sens strict du terme, l'illusion ne *déforme* rien parce qu'elle n'appréhende rien. Seule la perception *prétend* donner la réalité, et c'est donc également seulement la perception qui peut la déformer. Nous devons alors nous demander : ce constat suffit-il à rejeter la conclusion (C) ? Même si l'expérience d'un objet réel et celle d'un objet illusoire sont toutes deux perceptives, et qu'il n'existe ainsi aucun caractère phénoménologique *intrinsèque* permettant de les départager, Husserl est-il à même de répondre à une exigence de réalité en perception ?

Dans cette section, nous défendrons qu'il lui soit impossible de répondre à une telle exigence. Puisque la perception est indiscernable de l'illusion, elle constitue toujours – aussi évidente soit-elle – une illusion potentielle. Partant, il est impossible de garantir que la perception *puisse* présenter le réel tel quel : toute perception pourrait se révéler rétrospectivement illusoire. L'indiscernabilité intrinsèque de la perception et de l'illusion donne ainsi prise au scepticisme, et récuse dès lors la conclusion (C).

2.5.1 *Un obstacle : la description phénoménologique à la première personne*

Commençons toutefois en problématisant notre position, et en considérant une approche alternative. Nous nous inspirerons ici notamment de l'argumentaire déployé par Andrea Staiti contre la lecture conjunctiviste de Husserl proposée par Claude Romano, qui insiste comme la nôtre sur le scepticisme sur lequel débouche la conception husserlienne de l'illusion⁹⁵.

Nous avons soutenu que l'indiscernabilité inhérente à la perception et à l'illusion manifestait pour Husserl leur structure commune, ce qui signifie que la perception ne puisse être définie comme présentation du réel. À l'aune de nos développements, Husserl semble ainsi défendre ce que Claude Romano appelle une conception *conjunctive* (ou conjunctiviste) de la perception : la perception est toujours véridique *ou* illusoire, c'est-à-

⁹⁵ Sur ce débat, voir Staiti, A. (2014). « On Husserl's Alleged Cartesianism and Conjunctivism: A Critical Reply to Claude Romano », in *Husserl Studies*, Vol. 31, pp.123-141 ; Romano, C. (2012). « Must phenomenology remain Cartesian ? », in *Continental Philosophy Review*, Vol.45, pp.425-445

dire une illusion potentielle⁹⁶. En effet, si l'acte perceptif véridique est en tout point identique à l'illusion non démasquée, il semble que la perception en générale doive être définie comme l'appréhension d'un objet réel *ou* fictif, c'est-à-dire comme une expérience dans laquelle le sujet ne peut trancher définitivement en faveur de l'existence avérée de l'objet perçu.

On pourrait vouloir s'objecter à cette interprétation en insistant qu'elle ne correspond aucunement à la description en première personne que l'agent perceptif en fait. C'est essentiellement le point de vue mis de l'avant par A. Staiti, qui nous rappelle qu'illusion et perception ne se confondent jamais dans l'expérience du sujet. Au contraire, dans le procès qui mène à la désillusion, l'expérience du sujet peut être *successivement* véridique et illusoire, mais jamais les deux *simultanément*. Pour Husserl, l'illusion et la perception véridiques sont ainsi des phénomènes bien distincts, qui n'empiètent à aucun moment l'un sur l'autre, et c'est pourquoi Staiti croit que Husserl ne défend pas une analyse conjonctive de la perception⁹⁷. Plus fondamentalement, Staiti souligne que la possibilité de l'illusion ne remet jamais en cause la validité ontologique *générale* de la perception pour le sujet percevant, car le doute suppose un motif, et le retour à l'harmonie correspond à la suspension du doute.

En effet, le sujet adhère d'emblée à son expérience perceptive, précisément parce qu'à la donation en personne de l'objet est attaché la créance ou *belief*. En ce sens, la conscience de conflit est une *condition nécessaire* à la remise en question effective de l'existence du perçu. Sans elle, le doute est inopérant au sein de la perception, et laisse intact le *belief* en l'existence de l'objet⁹⁸. Ainsi, comme nous l'avons constaté, le sujet doute véritablement de l'existence de la dame uniquement lorsque dans le domaine perceptif apparaît une alternative impossible : la figure de cire.

⁹⁶ La théorie conjonctive de la perception est caractérisée par l'indiscernabilité essentielle qu'elle conçoit entre l'illusion, la perception et l'hallucination, c'est-à-dire elle adhère au principe du facteur commun que rejette la théorie disjonctive (cf., *supra*, note 1). Dans le contexte de notre analyse – qui aborde ici la valeur ontologique de la perception –, la théorie de Husserl est dite conjonctive *en ce sens précis* que la perception donne indistinctement le réel et l'irréel (l'objet illusoire). Cf., Romano, « Must phenomenology remain Cartesian ? », *op. cit.*, p.439-440

⁹⁷ Cf., Staiti, « Husserl's Alleged Cartesianism », *op. cit.*, p.130-133

⁹⁸ Voir à cet effet Oskar Becker, qui insiste sur cette particularité (Becker, O. (2001). « Husserl and Descartes », in *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, Vol.1, p.353).

Plus encore, pour toute conscience de conflit, le sujet en vient toujours à adopter l'une des appréhensions alternatives. Le sujet croit – explicitement ou non – pouvoir distinguer la perception authentique de l'illusion, et le fait même effectivement. L'exemple du mannequin de cire témoigne de cette « décidabilité » du conflit perceptif : le conflit se solde par le *belief* en l'existence du mannequin, soit par une certitude qui n'est d'aucune façon entamée par le doute, précisément parce qu'il n'est pas réalisé par un conflit concordant⁹⁹. Partant, malgré l'absence d'une distinction immédiate, structurelle séparant la perception illusoire de la perception véridique, il est toujours possible pour le sujet de résoudre les conflits qui se présentent au sein de sa perception, rétablissant du même coup sa confiance en l'expérience perceptive.

Le doute est ainsi un phénomène *transitoire*, qui requiert un *motif* : la dissonance du flux perceptif¹⁰⁰. En l'absence d'une dissonance *permanente* à même de supporter un doute inextinguible quant à l'expérience perceptive du sujet, y a-t-il un sens phénoménologique – c'est-à-dire incarnée par la vie de la conscience – à parler de la perception comme d'un acte constamment « menacé » par l'illusion, et donc fondamentalement dubitatif ? À première vue, il appert qu'il s'agit là d'une hypothèse sans fondement phénoménologique. Une fois le mannequin reconnu comme réalité, le sujet n'a plus aucune raison perceptive, *aucun motif phénoménologique* de douter de son existence. Rien dans l'immédiateté de la perception ne présage son invalidation subséquente, d'où il s'ensuit la restauration de son intégrité ontologique. Soutenir que cette nouvelle perception soit une illusion potentielle est alors une hypothèse *dissociée du vécu effectif du sujet*. Elle suppose en effet une éventuelle conscience de conflit, laquelle constitue une donnée hors de portée du sujet percevant¹⁰¹.

La stratégie argumentative de Staiti consiste ainsi à récuser l'interprétation conjonctiviste de Husserl en rejetant la *généralisation* du doute à l'ensemble des

⁹⁹ Cf., Staiti, « Husserl's Alleged Cartesianism », *op. cit.*, p.128

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 132. Cette analyse du doute comme phénomène transitoire peut également être retrouvée dans *De la synthèse passive*, où Husserl affirme que la perception normale est celle qui ne comprend ni la possibilité du doute, ni de la négation : « Dans la vie naïve de la perception, l'arbre perçu est naturellement simplement une réalité existante pour nous : au moins *dans le cas normal*, que nous présupposons, où aucun *motif d'expérience n'agit en faveur d'un doute ou d'une négation*. (Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive : Logique transcendantale et constitutions originaires*. Trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, Millon, p.50, nous soulignons) »

¹⁰¹ Cf., Staiti, « Husserl's Alleged Cartesianism », *op. cit.*, p.133

perceptions. Certes, le sujet peut douter *provisoirement* et *localement* de son expérience perceptive, mais jamais *définitivement* et *globalement*. En effet, seule l'incohérence d'une perception donnée avec le contexte perceptif *justifie le doute*. Or, dans l'expérience du sujet, l'incohérence est toujours localisée (elle concerne un objet en particulier) et peut aussi toujours être résorbée (elle est temporaire).

Pour soutenir que la perception n'est pas *toujours* potentiellement illusoire, Staiti peut dès lors utiliser un argument analogue à celui que Husserl emploie pour surmonter le problème de la transcendance de l'objet. L'indiscernabilité de la perception véridique et illusoire engendre *la possibilité logique du doute* : tout acte perceptif peut *en principe* se révéler rétrospectivement illusoire, puisque toute nouvelle perception amène avec elle la possibilité d'un conflit au sein de la conscience¹⁰². Par contre, la présentation perceptive demeure éminemment fiable. En effet, l'illusion est *incohérente* avec le contexte perceptif, et le sujet peut donc résoudre tout conflit particulier qui se déclarera effectivement en vérifiant la cohérence de son expérience. Par exemple : la dame est éventuellement reconnue comme illusoire parce qu'elle est incohérente à l'aune de nouvelles données perceptuelles. Par le même mouvement, la réalité du mannequin est confirmée, *ce qui marque la restitution de la créance et la fin du doute*. En définitive, le sujet est donc capable de reconnaître la perception trompeuse au sein de son expérience.

2.5.2 *Le caractère provisoire de l'harmonie perceptive*

Nous voyons ainsi que Staiti se satisfait du critère de cohérence que Husserl met de l'avant pour départager l'illusion de la perception véridique, et rejette dès lors l'interprétation conjonctive de la théorie husserlienne. Le raisonnement de Staiti n'est cependant pas probant, et c'est ce que nous aimerions montrer pour clore ce chapitre. Pour donner une idée du problème, remarquons que Staiti a raison d'affirmer que l'incohérence ponctuelle des perceptions entre elles ne saurait justifier un scepticisme radical. Cela suppose cependant que la cohérence perceptive soit un critère fiable pour discerner la perception véridique de la perception trompeuse, ce qui n'est pas acquis. En effet,

¹⁰² En effet, pour Husserl, l'essence de la perception ne recouvre d'aucune façon l'existence de l'objet perçu. Cf., CE, §4, p.36

l'indiscernabilité intrinsèque entre illusion et perception repose sur la *neutralité ontologique* de l'acte perceptif. Toute perception présente indistinctement un objet réel *ou* un objet illusoire. Le sceptique peut ainsi demander : si aucune perception particulière n'est *en elle-même* fiable – qu'elle présente toujours soit un objet fictif, soit un objet réel –, pourquoi leur agencement le serait-il davantage ? En d'autres termes, le fait que le doute soit nécessairement engendré par le conflit avéré de deux perceptions ne constitue pas un argument contre le scepticisme. Au contraire, il lui donne toute sa force. C'est parce que la perception d'un objet fictif est *absolument indiscernable* de la perception d'un objet réel que *seule la contradiction avérée de deux perceptions peut inciter le sujet au doute*. Partant, même en l'absence d'une conscience de conflit actuelle, le sujet ne peut savoir *pour de bon* que son expérience soit réelle ou fictive.

Pour le montrer, rappelons tout d'abord que la résorption du conflit perceptif n'est pas décisive. Comme nous l'avons quelques fois mentionné, le motif de la résolution n'est pas l'appréhension immédiate d'une différence intrinsèque entre l'illusion et la perception, mais l'insertion *plus adéquate* de l'une des alternatives au sein du flux perceptif. Or, même appuyée sur l'épreuve du temps, cette insertion n'a de valeur que provisoire, et ne saurait prévenir le sujet contre l'illusion : s'il est *de facto* possible de retrouver la cohésion sous la discordance, toute nouvelle perception amène avec elle un désaveu potentiel, et partant, la possibilité d'un nouveau rééquilibrage. Par exemple, il se pourrait que le mannequin soit en fait un excellent mime¹⁰³, replongeant momentanément le sujet dans la conscience de conflit. La perception offre ainsi une certitude non apodictique quant à l'existence de l'objet perçu parce que sa validité dépend de la cohérence du flux perceptif, laquelle est toujours *en droit* menacée.

Ce caractère provisoire de l'harmonie perceptive trouve sa source dans la dissociation explicite que Husserl opère entre la présentation en personne de l'objet et le *belief*. Nous avons déjà illustré cette dissociation en remarquant que l'appréhension de la dame, qui présente pourtant son objet *en personne*, admet un démenti subséquent¹⁰⁴. L'effectuation concrète de cette transition potentielle laisse intacte la structure de l'acte à ceci près qu'une permutation s'opère au niveau de la qualité doxique. Le sujet peut dès lors

¹⁰³ Nous empruntons cet exemple à Staiti. Cf., Staiti, « Husserl's Alleged Cartesianism », *op. cit.*, p.134

¹⁰⁴ Cf., RL V, §27, p.252

percevoir un objet sans que la croyance en son existence ne soit ultimement justifiée par la *nature perceptive* de son expérience. L'exemple du mannequin de cire témoigne ainsi de la scission opérée par Husserl entre la présentation originnaire *essentielle* à la perception – qu'elle soit normale ou invalidée –, et la croyance *accidentelle* en l'existence de l'objet qui en résulte. Même une fois accomplie, la désillusion ne saurait mettre en question la présence en personne – *c'est-à-dire perceptuelle* – de l'objet illusoire. Partant, l'évidence perceptive est inapte à conférer une certitude apodictique quant à l'existence effective du perçu, précisément parce qu'il appartient par essence à toute perception particulière de comprendre la possibilité de la non-existence de son objet :

Évidemment la caractéristique n'est pas à comprendre comme si à l'essence de chaque perception comme telle appartenait l'existence de l'objet perçu, l'existence de la chose qui se tient là en elle sur le mode de la présence-en-chair-et-en-os. Dans ce cas, parler d'une perception dont l'objet n'existe pas serait un contresens, des perceptions illusoires seraient impensables. Percevoir une maison, cela veut dire avoir la conscience, le phénomène, d'une maison qui se tient là en chair et en os. Ce qu'il en est de ladite existence, de l'être véritable de la maison, et ce que cette existence signifie, là-dessus rien n'est ici énoncé.¹⁰⁵

Comme le remarque avec acuité Claude Romano, le discrédit de la présentation en personne comme critère de distinction entre la perception et l'illusion ne laisse subsister qu'une seule alternative évidente à même de conférer au sujet la certitude de sa relation effective à des objets réels : la perception adéquate, qui consiste à subsumer l'objectivité sous une intuition totale¹⁰⁶. Or, tel que nous l'avons démontré, cette possibilité est idéale, inactualisable, dans la mesure où l'objet perçu est toujours transcendant. Par conséquent, le mode spécifique de donation de la perception ne fournit *aucune* certitude apodictique au sujet quant à l'existence de l'objet perçu. De même, la confirmation de son existence par le biais de l'exploration perceptive ne lui garantit qu'une certitude *contingente* et *provisoire*, qui dépend d'une harmonie perceptive toujours menacée.

¹⁰⁵ CE, §4, p.36-37

¹⁰⁶ Cf., Romano, C. (2012). « Must phenomenology remain Cartesian ? », in *Continental Philosophy Review*, Vol.45, p.438

2.5.3 *Rejet de la conclusion*

À l'aune de cette dernière considération, nous pouvons maintenant démontrer – comme le veut Romano – que la conception husserlienne de la perception soit bel et bien conjonctive, et donne prise à la possibilité sceptique de n'avoir jamais perçu que des apparences. En récusant toute distinction intrinsèque entre l'illusion et la perception, Husserl place la possibilité inéliminable de l'illusion au sein de la perception elle-même. Toute perception peut en principe être éventuellement reconnue comme illusoire, parce que le critère inhérent à la distinction de ces deux catégories n'est pas *l'existence de l'objet perçu* – qui est toujours incertaine –, mais *la cohérence du flux perceptif*. Or, la perception d'un objet est toujours inachevée, et l'harmonie du flux perceptif est en droit provisoire, car elle est composée de perceptions qui admettent *a priori* le retrait du *belief*. Le doute quant à l'existence d'objets particuliers se généralise donc à l'ensemble du flux perceptif : la perception ne pouvant jamais valider l'existence de l'objet appréhendé, il pourrait se faire que toute perception soit illusoire, c'est-à-dire que le sujet n'ait jamais véritablement perçu que des objets fictifs.

Pour ces raisons, il nous semble que la théorie husserlienne soit tout simplement incapable de répondre à une exigence de réalité en perception. Le rejet de la seconde prémisse – qui se solde par la correspondance de l'acte perceptif et illusoire – invalide la première prémisse : plutôt que la perception soit une véritable saisie du réel, elle n'est que l'appréhension indistincte de la réalité ou d'une fiction. Husserl est donc un conjonctiviste de la perception.

Notons par ailleurs que cette analyse nous mène à rejeter la validité de notre définition provisoire de l'illusion. À travers le prisme interprétatif que nous avons reconstitué, l'illusion peut-elle véritablement correspondre à une « déformation du réel » ? Pour accepter cette définition, il faudrait admettre une différence nette entre l'objet réel et l'objet illusoire. Or, pour dire d'un objet qu'il est réel, il suffit pour Husserl de *croire* en son existence *sur le fondement de la concordance du flux perceptif*. En ce sens, l'illusion non démasquée confère également au sujet une expérience du « réel ».

On pourrait alors objecter qu'un contraste subsiste toute de même entre l'illusion et la réalité. Comme le remarque Andrea Staiti :

If we hold fast to one of the tenets of a phenomenological analysis of perception – namely, that existence is not a metaphysical attribute of things in themselves but a *Geltungsphänomen*, i.e., a phenomenon of validity correlated to some modality of belief – then perceptual experience of something present in the flesh is *de facto* the experience of something existing. However, precisely this correlation between existence and modality of belief leaves open the possibility that, while continuing to experience the object as present in person, new data may lead to a modalization of our belief and force us to *retrospectively* characterize our experience as illusory.¹⁰⁷

Suivant ce raisonnement, notre articulation du point de vue de Husserl n’efface pas le contraste entre la réalité et la fiction, mais offre plutôt une définition de ce qu’est cette réalité avec laquelle le phénomène illusoire contraste. Pour Husserl, la perception suppose l’expérience d’une entité qui existe, et dont l’existence est validée par sa cohésion avec le flux perceptif. L’objet perçu est réel quand et parce qu’il s’inscrit harmonieusement dans le déploiement continu des apparences.

Il nous importe toutefois de constater que cette remarque n’invalide d’aucune façon notre propos. La perception demeure *ontologiquement neutre*, puisque l’illusion ne remet jamais en cause l’expérience du sujet *comme étant perceptive*. Elle rend plutôt dubitative *l’existence* de l’objet tel qu’il a été perçu, ce qui engendre une tension manifeste : si la perception est d’emblée l’appréhension du réel, alors comment expliquer que cette même réalité puisse toujours se révéler rétrospectivement nulle (ou autre), et ce, sans sombrer dans un scepticisme à l’égard de l’existence effective du monde et des choses ? Si toute perception est l’appréhension immédiate d’un contenu intuitif, de vécus immanents et certains jumelés à une interprétation dubitative, le monde semble condamner par le caractère fuyant des objets qui le compose ; chaque poussée investigatrice du sujet est accompagnée d’un retrait concordant. Le fait est que le monde est tel qu’il nous échappe sans cesse, et ce, tant et aussi longtemps que son ambiguïté et sa transcendance soulèvent des difficultés épistémologiques à même de remettre en cause son existence.

¹⁰⁷ Staiti, A. (2014). « On Husserl’s Alleged Cartesianism and Conjunctivism: A Critical Reply to Claude Romano », in *Husserl Studies*, Vol. 31, p.138, nous soulignons

3. Chapitre second : L'alternative merleau-pontienne

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons constaté que Husserl ne peut répondre à une exigence de réalité en perception. À cet effet, nous avons identifié deux prémisses nécessaires pour répondre à une telle exigence et deux défis associés. D'abord, pour définir la perception comme donation du réel, Husserl doit établir qu'elle peut servir de fondement à une connaissance de l'objet perçu (transcendant), et ce, bien que le domaine de la certitude absolue soit réservé au domaine de l'immanence. Sa solution consiste à abandonner le domaine de la certitude absolue. Il identifie plutôt un critère d'évidence propre à la perception – l'exploration perceptive – à même de conférer au sujet une certitude contingente quant à l'existence de l'objet, et de progresser vers une connaissance toujours accrue de celui-ci. Nous avons ensuite cherché à déterminer si Husserl propose un critère de différenciation suffisant pour départager la perception et l'illusion. Or, notre enquête nous a permis de voir que l'illusion n'est, pour lui, finalement rien d'autre qu'une perception manquée. Certes, à titre de perception, l'illusion garantit l'expérience effective de data sensibles – et partant, l'existence d'un objet réel déterminable. Cependant, l'objet intentionnel peut toujours être en décalage avec l'objet réel.

Dans ce chapitre, notre objectif sera de montrer que Merleau-Ponty a plus de succès. Pour ce faire, nous reprendrons le même schème présentatif que nous avons exploité dans notre premier chapitre. Nous commencerons ainsi par considérer la première prémisse – la perception en tant que donation du réel – à l'aune du problème de la transcendance de l'objet. À ce sujet, nous verrons que la position de Merleau-Ponty est similaire à celle de Husserl : la perception possède son propre critère de vérité (ou de réalité), qui repose sur l'exploration perceptive. Nous aborderons ensuite la seconde prémisse – l'illusion est un acte fondamentalement différent de la perception. Nous serons alors à même de constater que Merleau-Ponty – contrairement à Husserl – défend qu'une différence intrinsèque sépare l'illusion de la perception. Pour lui, la perception est une prise effective et actualisable sur l'objet réel, alors que l'illusion offre plutôt une prise présumée, inactualisable, et donc éphémère. Nous verrons finalement comment cette différence

permet de départager la teneur phénoménologique de la perception et de l'illusion, et plus généralement, de répondre à une exigence de réalité en perception.

3.1 La perception présente-t-elle le réel ?

Comme pour Husserl, nous trouvons dans la phénoménologie de Merleau-Ponty de bonnes raisons de croire que la perception est définie comme la présentation du réel. En effet, ce dernier conçoit entre le domaine perceptif et le monde une intrication irréductible. La perception est le lieu d'un dialogue, d'une communication du sujet et du monde. Plus encore, les objets perçus sont fondamentalement ancrés *dans le monde* ; ils sont contextualisés par leur inhérence cette même entité. Ils obéissent ainsi à une typique des phénomènes, à une logique proprement mondaine qui leur confère une cohésion interne. Toutefois, le simple fait d'établir un pont entre la perception et le monde est insuffisant pour répondre à une exigence de réalité, ce que relève clairement notre analyse de la phénoménologie husserlienne. Même l'illusion suppose chez Husserl la présence de données sensibles, qui indiquent l'existence d'un objet réel à déterminer. En ce sens, et l'illusion et la perception confèrent au sujet une prise sur le réel. Il faut donc que la perception – contrairement à l'illusion – puisse donner l'objet réel *tel quel*, sans quoi il serait évidemment impossible de soutenir que la perception diffère de l'illusion en vertu de sa capacité à présenter le réel.

Or, pour Merleau-Ponty comme pour Husserl, la perception est ancrée dans une perspective égoïque. Ce constat engendre de prime abord un décalage potentiel qui menace la correspondance entre l'objet perçu et l'objet réel. Ce dernier pourrait en effet être irréductible à toute perspective singulière du sujet, et transcender irrémédiablement les données perceptuelles. Nous devons dès lors nous demander si Merleau-Ponty pallie cet écart : l'objet réel se phénoménalise-t-il dans la perception ? L'objet perçu correspond-il jamais à l'objet réel, ou à l'inverse, ce dernier constitue-t-il un cas limite, un idéal vers lequel tend la perception sans jamais pouvoir l'appréhender ?

Pour répondre à cette question, il nous faut évidemment identifier les éléments constitutifs de la solution merleau-pontienne. Pour ce faire, débutons par quelques

remarques préliminaires sur la perception en général, qui nous permettront de cheminer vers le rapport que conçoit Merleau-Ponty entre le monde réel et la perception.

3.1.1 *La perception comme réponse au monde*

Dans sa *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty confère au sujet la capacité d'*invoker* des apparences, laquelle invocation est à *l'origine de la signification des objets perçus*¹⁰⁸. Plus précisément, le sujet invoque des apparences comportant une signification proprement corporelle, motrice : « Le sentir [...] investit la qualité d'une valeur vitale, la saisie d'abord dans sa signification pour nous, pour cette masse pesante qu'est notre corps, et de là vient qu'il comporte toujours une référence au corps.¹⁰⁹ » En effet, les *capacités motrices* du sujet circonscrivent un champ d'interactions possibles avec les objets de la perception, lequel détermine en retour leur signification. Pour véhiculer cette idée simplement, il suffit de remarquer que le sens des objets renvoie d'emblée aux capacités du sujet – ils sont lourds ou légers, dangereux ou rassurants, loin ou à proximité, et ainsi de suite.

Or, le sens que prennent les objets à l'aune des capacités corporelles du sujet est également redevable d'un apprentissage continu, d'une familiarisation du sujet avec son environnement. Par exemple : « [l]a lumière d'une bougie change d'aspect pour l'enfant quand, après une brûlure, elle cesse d'attirer sa main et devient à la lettre repoussante.¹¹⁰ » Le sujet cumule un bagage expérientiel qui motive son interaction avec les choses (la bougie cesse d'attirer la main de l'enfant) dans la mesure où elle influence la signification même de l'objet apparaissant (la flamme devient repoussante). Le sujet métabolise ainsi progressivement le sens du perçu, duquel émergent des enseignements généraux qui

¹⁰⁸ En utilisant le concept d'« invocation », nous reprenons la terminologie déployée par Komarine Romdenh-Romluc, qui parle du « power of summoning » pour décrire la perception dans le cadre offert par la phénoménologie merleau-pontienne. L'un des importants avantages de ce concept est d'introduire d'emblée l'idée d'une *sollicitation* ou d'un *appel* des apparences, et partant, d'un rapport dynamique entre le sujet percevant et une altérité. Comme nous serons amenés à le préciser dans cette sous-section, le sujet ne se contente pas d'invoker (*summon*) des apparences, il est également *sollicité* (*summoned*) par le monde qui demande à être perçu de telle ou telle façon. C'est notamment pour rendre justice à cette particularité du domaine perceptif que nous avons choisi d'utiliser ce concept. Cf., Romdenh-Romluc, K. (2007). « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », in *European Journal of Philosophy*, Vol.17, p.73 sqq.

¹⁰⁹ PhP, p.79

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 78

forment une « configuration sédimentée, épaisse.¹¹¹ » Plus précisément, l'expérience passée du sujet se cristallise en comportements, en *habitudes* qui forment la réponse courante du sujet aux situations qu'il rencontre. C'est ainsi qu'une dame habituée à porter un chapeau avec de longues plumes en vient à intégrer à son comportement « l'exigence d'un certain espace libre¹¹² ». Elle n'a plus besoin d'apprécier la distance qui le sépare du cadre supérieur d'une porte où elle cherche à s'engouffrer ; elle sait qu'elle est à même de passer sans endommager les appareils qui couronnent son couvre-chef. Pour Merleau-Ponty, l'acquisition d'une habitude correspond ainsi à « la saisie d'une signification motrice.¹¹³ »

Bien entendu, cette compréhension de l'origine corporelle du sens perçu renvoie à la relation pratique que le sujet entretient avec le monde. Le pouvoir d'action du sujet appelle en effet à être exercé, exercice qui dépend en retour du projet spécifique dans lequel le sujet est engagé. Par exemple, le désir d'un jongleur expérimenté d'amuser un enfant à proximité peut évoquer le sens maniable de pommes à sa portée. Affamé, les pommes revêtent toutefois pour le même jongleur un tout autre aspect : elles se présentent à lui comme des aliments comestibles, à même de le sustenter. Le sens du perçu dépend ainsi de l'affairement du sujet, de son engagement pratique dans le monde.

Notons par ailleurs que le contexte spécifique dans lequel le sujet se situe motive – pour des raisons aussi bien affectives que matérielles – la saillance et le recès de certains projets. Partant, il fait jaillir certaines significations de l'objet et non pas d'autres. Par exemple, le désir de partager un secret pesant à un ami est mitigé par la présence envahissante d'étrangers à même d'entendre. De même, un jongleur n'a pas même l'idée d'entamer une performance à moins d'avoir à porter de main des outils adéquats – par exemple des balles, ou encore des pommes. La signification du perçu – tout comme le projet responsable de sa prédominance – est dès lors débitrice de la valeur affective des objets de la perception, tout comme des conditions matérielles indiquées par le contexte dans lequel sont imbriqués les phénomènes.

¹¹¹ Merleau-Ponty, M. (2003). « La passivité », in *L'institution, La passivité : Notes des cours au Collège de France 1954-1955*, Belin, p.260

¹¹² PhP, p.178

¹¹³ *Ibid.*

Ceci nous mène à introduire une importante considération soulevée par Merleau-Ponty, soit la *responsivité* du sujet au sens du perçu. Nos développements précédents nous donnent l'idée d'un sujet actif : il invoque les objets sous un aspect qui reflète son engagement dans des projets donnés, et fait usage de ses potentialités corporelles. Mais il faut aller plus loin. La consistance que le sujet « accorde » aux objets n'est pas la résultante exclusive de son affairement, et plus généralement, de son action. Pour Merleau-Ponty, sa capacité à invoquer des apparences ou des significations spécifiques dépend du monde lui-même ; elle *répond* à une apparition étrangère, qui exige (ou du moins suscite) une interaction.

Pour déployer cette idée davantage, considérons un exemple discuté par Merleau-Ponty que nous aimerions appeler, par commodité, « l'exemple du bateau ». Je me promène sur une plage. À l'horizon point un bateau dont les mâts se confondent avec des arbres en arrière-plan. En m'approchant du bateau, alors que je ne vois pas encore les mâts, j'éprouve une tension, c'est-à-dire une certaine insatisfaction perceptive. Je suis, pour ainsi dire, en attente de quelque chose d'indéterminé. Éventuellement, les mâts apparaissent par une réorganisation du paysage qui satisfait la tension initiale.¹¹⁴

Dans cette situation, le sujet de l'expérience est interpellé ou sollicité *par le bateau*. Un « quelque chose » encore inarticulé dans l'horizon du phénomène donne lieu à une insatisfaction perceptive. Sans même savoir ce qui bouleverse sa quiétude, le sujet adopte un comportement concordant, interrogatif ; il répond à cette insatisfaction perceptuelle par une modulation de son corps, c'est-à-dire par le froncement de ses sourcils, le plissement de ses paupières, l'alignement de ses pas vers la superstructure du bateau et un balayage oculaire du paysage.

Cet exemple montre notamment que l'attitude du sujet trouve sa source *dans le monde*. Le sens du perçu relève d'une herméneutique pratique motivée *par les choses elles-mêmes*. Le même constat peut d'ailleurs être tiré de nos autres exemples. Les pommes invitent le jongleur à performer en vertu de leur propre physionomie, contrairement à des enclumes. La sincérité lisible sur le visage d'un ami, l'intimité et la sécurité que promet un lieu isolé sont autant de conditions qui sollicitent la confession. Nous voyons ainsi se dessiner dans la perception un rapport fondamentalement réciproque du sujet et du monde,

¹¹⁴ Cf., PhP, p.40-41

c'est-à-dire le recouvrement actif du sens vaguement exigé par les choses dans des intentions pratiques qui le détermine davantage. Le sujet *invoque* des apparences en ce sens qu'il *répond* à des questions qui émanent du monde, le sollicitent, et appellent un certain type de réponse.

Ajoutons finalement que l'appel du monde n'est pas une contingence, un caractère descriptible qui appartiendrait à *certaines* expériences du domaine perceptif. En fait, pour Merleau-Ponty, le sujet n'utilise de sa faculté perceptive correctement qu'en réponse au monde lui-même. À l'inverse, la présentation d'une apparence sans contrepartie mondaine est précisément la définition de l'hallucination¹¹⁵. Comme pour l'expérience perceptive, l'hallucination emprunte la structure motrice du sujet, d'où il s'ensuit qu'un patient victime de ses propres fantasmes emploie une terminologie sensorielle (perceptive) pour les décrire. Par exemple, un homme halluciné qui apparaît à l'orée d'un bois mobilise la vue du sujet malade ; il engendre un mouvement oculaire. Le sujet dit alors *voir* un homme à la lisière de la forêt. Par contre, l'absence d'une invitation du monde lui-même à l'invocation de cet homme se traduit par une expérience de *nature différente*. Le sujet ne « voit » pas l'individu halluciné au même sens où il « voit » un objet réel : « En face de la chose vraie, notre comportement se *sente* motivé par des "stimuli" qui en remplissent et en justifient l'intention. S'il s'agit d'un fantasme, rien n'y répond au-dehors.¹¹⁶ » L'expérience proprement perceptive suppose ainsi toujours pour Merleau-Ponty une forme de responsivité au monde.

¹¹⁵ PhP, p.396-397

¹¹⁶ *Ibid.*, nous soulignons. Pour démontrer son point, Merleau-Ponty donne notamment des exemples d'hallucinations imitées par des objets réels concordants. Un patient qui hallucine quelqu'un à la fenêtre voit apparaître au même endroit un individu véritable avec une physionomie et un accoutrement correspondant. De même, un sujet qui sent des chocs électriques traverser son corps se voit administrer une véritable décharge. Dans ces deux cas, le sujet de l'expérience est à même de discerner l'expérience hallucinatoire de l'expérience réelle (cf., PhP, p.391). Il s'agit d'une autre personne, ou d'une véritable décharge, etc. Or, si l'expérience hallucinatoire et sa contrepartie perceptive sont ainsi discernables pour le sujet percevant, c'est parce qu'ils possèdent une consistance phénoménologique différente. Pour une revue plus détaillée de l'interprétation merleau-pontienne de l'hallucination, ainsi que ses caractères phénoménologiques distinctifs, voir notamment Romdenh-Romluc, K. (2007). « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », in *European Journal of Philosophy*, Vol.17, pp.76-90

3.1.2 *Le monde comme horizon de la perception*

Puisque la phénoménologie particulière de la perception recouvre une interpellation du monde lui-même, il nous importe évidemment de décrire son mode de donation à la conscience. Pour Merleau-Ponty, le monde participe à l'expérience perceptive du sujet sous la forme d'un *horizon*. Le concept d'horizon renvoie à la présence implicite d'un entourage qui contextualise le point focal du regard du sujet. Lorsque je regarde le bateau échoué sur la plage, le ciel avec ses nuages, les dunes et les arbres en arrière-plan sont des composantes de son horizon¹¹⁷. Il faut toutefois éviter de réduire ce dernier aux facettes vues *stricto sensu* des objets environnants. Le paysage qui s'étend derrière moi est aussi présent dans ma perception actuelle du bateau, tous comme ses versants qui échappent à ma perspective, incluant sa cale, et le sable formant son socle. Plus généralement, le monde en totalité est, à différents degrés de détermination, contenu dans l'horizon de chacune de mes perceptions particulières, d'où il s'ensuit que mon « point de vue est pour moi bien moins une limitation qu'une manière de me glisser dans le monde entier.¹¹⁸ »

Pour comprendre cette introduction du monde au sein de chaque expérience perceptive, il suffit de remarquer que, pour Merleau-Ponty, l'horizon se donne à la fois comme *perceptible* et comme *occasion de percevoir*¹¹⁹. Dans l'exemple du bateau, les arbres en arrière-plan peuvent mobiliser mon regard au même titre que le vaisseau échoué, mais plus encore, ils incarnent un point de vue que je suis à même d'adopter. J'anticipe ainsi au sein même de mon espace égotique d'autres situations perceptives sur l'objet, qui sont instanciées par les objets formant son entourage mondain : le versant du bateau qui échappe à mon point de vue est visible à partir des arbres en arrière-plan. Or, cet horizon ouvre en retour sur d'autres perceptions possibles, et ce, dans un processus de renvoi inachevable. Par exemple, les arbres en arrière-plan ont également un envers visible, ce qui suppose encore toute une nouvelle géographie, d'autres lieux à découvrir, qui sont en retour expérimentables, et ainsi de suite¹²⁰. La perception ouvre à travers sa structure horizontale

¹¹⁷ Voir l'exemple du bateau, *supra*, section 3.1.1

¹¹⁸ PhP, p.388, nous soulignons

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ « Le paysage que j'ai sous les yeux peut bien m'annoncer la figure de celui caché derrière la colline, il ne le fait que dans un certain degré d'indétermination : ici ce sont des prés, là-bas il y aura peut-être des bois, et en tout cas, au-delà de l'horizon prochain, je sais seulement qu'il y aura ou la terre ou la mer, au-delà encore ou la mer libre ou la mer gelée, au-delà encore ou le milieu terrestre ou l'air, et, aux confins de l'atmosphère

sur une série infinie de perceptions potentielles, qui en retour forment le milieu dans lequel sont imbriqués les phénomènes perçus, c'est-à-dire le monde.

À l'aune de cette dernière considération, nous pouvons encore nous demander d'où vient l'horizon de l'objet. Pourquoi l'objet ouvre-t-il sur un être qui n'en finit plus, plutôt que de se borner aux données sensibles expérimentées ? À cet effet, Merleau-Ponty accorde à la perception une structure essentiellement *holistique*, d'où l'insertion toujours avérée de l'objet dans un horizon qui le contextualise et le détermine. Pour le montrer, nous pouvons nous tourner vers un principe gestaltiste qu'adopte notre auteur, et qui clarifie les rapports méreologiques qui structure le champ perceptif.

3.1.3 *Le caractère holistique de la perception*

Suivant ce principe de la *Gestalttheorie*, la perception n'est pas un agglomérat de sensations, mais une totalité signifiante, avec une structure et une organisation interne. Les objets perçus sont d'abord compris comme des parcelles appartenant à un tout cohésif, où le tout est antérieur aux parties. La perception n'est donc jamais celle d'un objet isolé, et sa structure prend ainsi la forme d'une figure sur un fond¹²¹. De ce rapport d'inhérence réciproque – où chaque objet est lié aux autres éléments du paysage qui le déterminent – émerge la signification du perçu. L'idée fondamentale de cette approche est que tout évènement comme tout objet acquiert un sens lorsqu'il est confronté au contexte formé par la totalité, qu'il s'y intègre et y trouve sa signification¹²².

Or, en quel sens cette description de la perception constitue-t-elle une forme d'holisme ? Le caractère holistique d'une propriété renvoie à sa dépendance à l'égard d'une structure, d'une organisation concrète qui lui confère un surplus de signification. Autrement dit, un objet possède des propriétés holistiques lorsque certaines de ses déterminations ne lui appartiennent qu'en vertu de sa relation à une totalité. Dans *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Claude Romano donne l'exemple d'une constellation

terrestre, je sais seulement qu'il y a à percevoir quelque chose en général, de ces lointains je ne possède plus que le style abstrait. (PhP, p.388) »

¹²¹ Cf. PhP, p.26

¹²² À cet effet, voir notamment Merleau-Ponty, M. (2003). « La passivité », in *L'institution, La passivité : Notes des cours au Collège de France 1954-1955*, Belin, p. 222-223 et 261.

d'étoiles¹²³. Lorsque je perçois une constellation, par exemple Cassiopée, les différentes entités célestes qui la composent acquièrent une signification qu'ils ne possèdent pas en elles-mêmes. La forme qui m'apparaît s'apparente à un « w », qui comporte des extrémités, des lignes et des intersections. Prise isolément, chacune des étoiles est évidemment inapte à rendre compte des déterminations de la figure perçue, d'où il s'ensuit que cette dernière est irréductible à la somme de ses parties.

Toutefois, le principe gestaltiste qui nous occupe ne circonscrit pas la nature holistique de certaines *propriétés objectives*, mais d'un *type d'expérience*, et plus précisément, de la structure même de l'appréhension perceptive. Dans le cadre merleau-pontien, la perception peut être dite holistique parce qu'elle insère les objets dans une *logique organisationnelle* qui se condense en propriétés de première vue – pour Cassiopée, en extrémités, arêtes, etc. Or, contrairement aux propriétés concrètes que donne à voir un objet, la structure de l'expérience perceptive est implicite, abstraite ; *elle n'apparaît pas elle-même à la conscience*. En d'autres termes, le procédé subjectif par lequel une entité unitaire se manifeste s'efface au profit de l'objet :

La chose est pour notre existence beaucoup moins un pôle d'attraction qu'un pôle de répulsion. Nous nous ignorons en elle, et c'est justement ce qui en fait une chose. Nous ne commençons pas par connaître les aspects perceptifs de la chose ; elle n'est pas médiatisée par nos sens, nos sensations, nos perspectives, nous allons droit à elle.¹²⁴

Nous pouvons ainsi identifier deux caractéristiques de la perception merleau-pontienne conçue de manière holistique. D'abord, elle assure l'insertion de l'objet au sein d'une logique ou d'un fonctionnement des choses. Ensuite, cette herméneutique perceptive est pré-réflexive, ou encore, elle opère sans qu'une explicitation quelconque ne la mette en lumière. À partir de ces deux particularités, nous sommes à même de reconstituer l'origine de l'horizon des objets. Reprenons à cet effet l'exemple du bateau. Lorsque je regarde le vaisseau échoué, je « sais » tacitement que sa coque se poursuit sur son socle sablonneux, que son invisibilité provient seulement de ce que le sable le cache quand je le regarde sous cet angle précis. Dans cet exemple, le bateau est évidemment irréductible aux données immédiates de la perception ; il possède des propriétés holistiques – il se manifeste *par-delà* l'apparence que lui confère la perspective. Toute la difficulté est alors de savoir

¹²³ Cf., Romano, C. (2010). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard, p.647-648

¹²⁴ PhP, p.380

comment le sujet en vient à « compléter » ou à transcender les données explicites de la perception pour donner au bateau l'aspect d'un objet cohésif.

Pour Merleau-Ponty, l'apparition de cette entité unitaire relève d'une compréhension implicite de l'arrangement du champ visuel. Il conçoit en effet la vision comme le pouvoir du sujet de rejoindre le monde du visible, dans lequel les objets forment système, et où notre perspective toujours parcellaire se réfère subrepticement à une unité supposée par l'organisation générale des objets de la vision¹²⁵. En d'autres termes, à titre de visible, le bateau est d'emblée inséré dans un contexte perceptif qui obéit à des règles propres. Par exemple, le champ visuel est un montage où l'apparition d'une face en voile nécessairement d'autres. En côtoyant le monde du visible, le sujet dégage cette règle perceptuelle. Il en vient ainsi à anticiper les facettes invisibles des objets en saisissant intuitivement les implications mutuelles de leur disposition dans le champ visuel. Au sein même de son espace égoïque se dessine une série de perspectives potentielles qui dévoileront davantage de visible.

Nous pouvons par ailleurs saisir plus adéquatement cette herméneutique perceptuelle à l'aune de nos développements précédent. Ce sont les capacités du sujet qui, à force de familiarisation, lui permettent de pénétrer la logique organisationnelle propre au champ visuel, c'est-à-dire de donner un sens au visible. Le sujet comprend sans le formuler explicitement que chaque objet offre un point de vue qu'il est lui-même capable d'adopter parce ses capacités motrices se juxtaposent au domaine de la vision. Or, la motricité du sujet n'a pas besoin d'être exercée pour conférer à la situation un sens général. Le cumul d'expériences passées mobilisant vision et mouvement lui permet d'anticiper implicitement et sans difficulté l'influence générale du « bouger » sur les apparences visuelles. Ces deux pouvoirs du sujet en viennent ainsi à former ensemble une relation compréhensive des potentialités du visible, qui ouvre le sujet percevant à un objet unitaire, avec un envers seulement caché par la configuration spécifique des objets, précisément parce qu'elle manifeste le système intelligible et sous-jacent des objets vus.

L'exemple de la vision est généralisable. Les capacités du sujet se condensent autour des objets perçus, et ils composent avec eux un horizon de significations qui s'appuie sur une familiarité par laquelle le sujet articule et assume une certaine « *logique*

¹²⁵ Cf. PhP, p. 96

*du monde.*¹²⁶ » Si donc la perception comporte une structure horizontale, c'est d'abord en vertu de sa structure holistique : elle lie les différents éléments du paysage perceptif, et intègre subrepticement les phénomènes dans un contexte proprement mondain. Plutôt que la perception soit la représentation d'une série contiguë d'objets autonomes, elle constitue au contraire une totalité où chaque partie entre dans un rapport de détermination réciproque de par leur inhérence à un même milieu, à une même totalité animée d'une même logique générale :

Le monde naturel est l'horizon de tous les horizons, le style de tous les styles, qui garantit à mes expériences une unité donnée et non voulue par-dessus toutes les ruptures de ma vie personnelle et historique, et dont le corrélatif est en moi l'existence donnée, générale et prépersonnelle de mes fonctions sensorielles où nous avons trouvé la définition du corps.¹²⁷

3.1.4 *Définition du réel*

À l'aune de notre présentation générale de la perception merleau-pontienne, nous pouvons affirmer qu'elle est intimement liée au monde. Percevoir signifie non seulement invoquer des apparences en réponse au monde lui-même (section 3.1.1), mais encore au sein d'un horizon mondial (section 3.1.2), qui comporte une logique propre (section 3.1.3). Nous sommes ainsi en bonne voie de définir la perception comme donation du réel ou, ce qui revient au même, du monde. Pour effectuer cette transition, il nous faut toutefois définir plus avant le concept de réalité que défend Merleau-Ponty.

À cet égard, remarquons d'emblée qu'il rejette la conception de la réalité comme d'une entité « en soi ». Sous l'étai de nos développements précédents, ce positionnement n'a d'ailleurs rien d'étonnant. Puisque la signification des objets est toujours redevable d'une médiation corporelle, d'un dialogue vital où le monde interpelle le corps, il n'est évidemment aucune apparition phénoménale qui ne soit redevable de quelque façon du sujet percevant :

La chose ne peut jamais être séparée de quelqu'un qui la perçoive, elle ne peut jamais être effectivement en soi parce que ses articulations sont celles mêmes de notre existence et qu'elle se pose au bout d'un regard ou au terme d'une exploration sensorielle qui l'investit d'humanité. Dans cette mesure, toute perception est une communication ou une communion, la reprise ou l'achèvement par nous d'une intention étrangère ou inversement

¹²⁶ PhP, p.466

¹²⁷ *Ibid.*, p.386-387

l'accomplissement au dehors de nos puissances perceptives et comme un accouplement de notre corps avec les choses¹²⁸.

La seule notion d'objet ou de chose qui soit admissible est dès lors celle de la chose expérimentée – par opposition à la chose en soi –, ce qui implique en retour que l'apparence ne puisse être dissociée de la réalité. En effet, pour Merleau-Ponty, toute tentative de comprendre la chose en dehors de sa manifestation concrète à la conscience engendre une contradiction, puisqu'elle perd le contexte perceptif dans lequel seulement elle atteint au domaine de la signification : « le sens ne se distingue pas de l'apparence.¹²⁹ »

Que la réalité d'une chose soit à chercher dans son apparition à la conscience pose toutefois une difficulté patente. Comme le démontre n'importe quelle illusion, le domaine de la perception est constitué aussi bien par des apparences véritables que par des apparences trompeuses. Or, si la réalité d'un objet et sa présentation à la conscience sont équivalentes, cette différence se perd, et partant, il devient impossible de concevoir qu'il puisse même y avoir pour le sujet quelque chose de l'ordre du fictif, du rêve, de l'imaginaire, ou encore des hallucinations. Bref, dans ce contexte où la réalité des objets est inextricable de leur apparition, comment expliquer la possibilité de l'erreur, et plus généralement, de la simple apparence ?

À l'aune de ce problème, nous pourrions évidemment chercher à reculer pour adopter une position contraire, c'est-à-dire dissocier la réalité de l'objet de son apparence. Toutefois, comme l'exprime Merleau-Ponty lui-même, il s'agit d'une fausse alternative. La rupture de l'apparence et du réel est aussi peu souhaitable que leur correspondance absolue, puisqu'une telle scission est définitive, irréparable : « la plus claire apparence peut désormais être trompeuse et c'est maintenant le phénomène de la vérité qui devient impossible.¹³⁰ » La solution de Merleau-Ponty consiste plutôt à accorder un *privilege* à certaines apparences, privilege qui se traduit par leur appréhension *comme réalité*. Ainsi, suivant le caractère privilégié de *certaines* apparitions phénoménales, la réalité d'un objet peut être à chercher par-delà son apparence immédiate.

¹²⁸ PhP, p.376

¹²⁹ *Ibid.*, p.379

¹³⁰ *Ibid.*, p.348

Qu'est-ce toutefois qui constitue le privilège d'une apparence sur une autre ? Selon Merleau-Ponty, chaque objet appelle un point de vue à partir duquel il donne un maximum de lui-même :

Pour chaque objet comme pour chaque tableau dans une galerie de peinture, il y a une distance optimale d'où il demande à être vu, une orientation sous laquelle il donne davantage de lui-même : en deçà et au-delà, nous n'avons qu'une prise confuse par excès ou par défaut, nous tendons alors vers le maximum de visibilité et nous cherchons comme au microscope une meilleure mise au point, elle est obtenue par un certain équilibre de l'horizon intérieur et de l'horizon extérieur : un corps vivant, vu de trop près, et sans fond sur lequel il se détache, n'est plus un corps vivant, mais une masse matérielle aussi étrange que les paysages lunaires, comme on peut le remarquer en regardant à la loupe un segment d'épiderme; – vu de trop loin, il perd encore la valeur de vivant, ce n'est plus qu'une poupée ou un automate.¹³¹

En effet, comme l'illustre déjà l'exemple du bateau, lorsque le sujet *sent* que sa prise sur le perçu est lacunaire ou trop indéterminée, il tend à améliorer sa perception en procédant à une exploration de l'objet. L'apparition l'interloque de telle sorte qu'il cherche une modulation plus appropriée de ses sens, c'est-à-dire un point de vue qui lui promet une prise plus solide, un niveau de maturité ou d'équilibre perceptif. Naturellement, on tend vers l'optimal. Merleau-Ponty illustre cette idée négativement en faisant remarquer qu'en inspectant notre épiderme sous une loupe, le phénomène qui nous apparaît n'est pas « notre corps » ou « notre peau », mais plutôt une « masse matérielle » étrangère, saugrenue. Si je cherche à voir mon corps, je *sens* que ma perspective est inadéquate, et il faut que je procède à un ajustement perceptuel pour le faire apparaître – par exemple, en reculant progressivement jusqu'à l'obtention d'une échelle familière.

Ces deux exemples ont dès lors ceci en commun qu'ils soient accompagnés d'un sentiment de tension ou de *dévi*ation qui guide le sujet vers un point de vue plus adapté à son projet perceptif. Pour Sean D. Kelly – influent lecteur de Merleau-Ponty –, cette particularité de la perception renvoie à son caractère normatif : ma perception m'indique d'elle-même la démarche à suivre pour « mieux » voir l'objet – ou encore l'une de ses propriétés – parce que je possède un point de contraste ou de référence, une *norme* de la chose à partir de laquelle apprécier l'apparition perceptuelle étrangère¹³².

¹³¹ PhP, p.355-356

¹³² Cf., Kelly, S. D. (2005). « Seeing Things in Merleau-Ponty », in *Cambridge Companion to Merleau-Ponty*, New York, Cambridge University Press, p.85-86

Pour comprendre le caractère privilégié d'une apparence, il nous importe de reprendre cette analyse de Kelly. Pour Merleau-Ponty, quand le sujet cherche à percevoir correctement une propriété ou un objet, sa perception est orientée vers un optimal perceptif grâce à une *norme*, qui définit l'apparence de l'objet dans un contexte approprié. Cette norme participe à l'expérience du sujet sous la forme d'une tension : les apparences perceptives « oscillent autour d'une visée privilégiée¹³³ », elles sont expérimentées comme des *déviations* à l'aune d'une présentation plus adéquate de l'objet :

La distance de moi à l'objet n'est pas une grandeur qui croit ou décroît, mais une tension qui oscille autour d'une norme ; l'orientation oblique de l'objet par rapport à moi n'est pas mesurée par l'angle qu'il forme avec le plan de mon visage, mais éprouvée comme un déséquilibre, comme une inégale répartition de ses influences sur moi ; les variations de l'apparence ne sont pas des changements de grandeur en plus ou en moins, des distorsions réelles : simplement, tantôt ses parties se mêlent et se confondent, tantôt elles s'articulent nettement l'une sur l'autre et dévoilent leurs richesses.¹³⁴

C'est précisément quand le sujet accomplit cette présentation optimale – que ses parties « s'articulent nettement » et « dévoilent leurs richesses » – que l'apparence d'un objet est dite privilégiée, c'est-à-dire que sa teneur *réelle* se révèle¹³⁵. Ainsi, en s'approchant du bateau, lorsque les mâts apparaissent, le sujet ressent la solidité de son appréhension : il désigne instinctivement l'expérience actuelle comme aboutissement de ses perceptions précédentes. Bien loin que l'apparition des mâts ne soit un jeu d'optique (une illusion), ce sont *les moments perceptifs antérieurs* qui donnaient la physionomie du bateau *de manière incomplète et indéterminée* ; ils sont éprouvés comme des *déviations* vis-à-vis l'optimal perceptif que constitue sa prise actuelle sur le bateau.

Évidemment, le contexte « approprié » pour présenter tels ou tels aspects d'un objet *varie selon le projet ou l'intérêt spécifique du sujet*. Pour un biologiste qui étudie l'épiderme, la peau sous un microscope n'est pas un paysage saugrenu, mais une apparence privilégiée, c'est-à-dire *la mieux à même* de présenter les propriétés réelles de la peau (et plus précisément, de sa microstructure). Ce n'est ainsi qu'à l'aune d'un projet différent – si je cherche, par exemple, à savoir si ma complexion s'est améliorée après des vacances

¹³³ PhP, p.374

¹³⁴ *Ibid.*, p.356

¹³⁵ *Ibid.*

au soleil – que cette apparence est suboptimale (elle paraît étrange et est accompagnée d'un sentiment de tension).

Les développements de Kelly sur le caractère normatif de la perception nous permettent ainsi d'éclairer le propos de Merleau-Ponty. Pour ce dernier, les déterminations réelles ou constantes de l'objet se révèlent à travers des apparences *privilegiées* définies par une *norme*, soit l'objet vu dans un contexte approprié eu égard à tel ou tel intérêt, ou à tel ou tel projet. Kelly porte toutefois son interprétation au-delà de ce seul constat, et, en cherchant à préciser le sens de cet appel au contexte, développe une conception de la réalité objective qui soulève pour nous une difficulté de fond.

Selon Kelly, le contexte optimal pour percevoir les objets physiques eux-mêmes – et non seulement telles ou telles propriétés – correspond à une « vue de partout » (*view from everywhere*)¹³⁶. En ce sens, l'objet réel est celui qui apparaîtrait dans cette « vue de partout ». Le problème saute alors aux yeux : étant donné que la prise du sujet sur le perçu n'est jamais exhaustive et qu'elle procède toujours d'un point de vue particulier (c'est ce que nous avons appelé plus tôt le caractère horizontal de la perception), l'objet réel ne se phénoménalise jamais. Plus précisément, il n'est jamais perçu comme un objet déterminé. Kelly semble toutefois accepter cette conséquence, car il caractérise la présence de l'objet réel dans le champ perceptif à la manière d'un fond indéterminé. Ainsi, l'objet réel (c'est-à-dire optimal) joue un rôle normatif déterminant, mais n'apparaît pour lui-même jamais : « Like the color, the real thing should be that which stands as the background to every particular presentation of it. It is the *norm* from which I experience the object as presented in my current perspective to be deviating.¹³⁷ »

Cette interprétation est lourde de conséquences, car elle disqualifie toute tentative de définir la perception comme appréhension du réel tel quel. Si l'objet réel est une norme inactualisable, le sujet ne le perçoit jamais *lui-même*, et sa perspective est ainsi toujours et nécessairement une déviation à l'égard de l'optimal perceptif qu'il incarne. La phénoménologie propre à l'objet réel correspondrait donc à une forme de manque ou de privation.

¹³⁶ Cf., Kelly, S. D. (2005) « Seeing Things in Merleau-Ponty », in *Cambridge Companion to Merleau-Ponty*, New York, Cambridge University Press, p.91-92

¹³⁷ *Ibid.*, p.95

Dans son excellent article *Merleau-Ponty on Style as the Key to Perceptual Presence and Constancy*, Samantha Matherne nous donne toutefois une bonne raison de douter que la définition que propose Kelly de l'objet réel corresponde à celle de Merleau-Ponty :

On Kelly's reading, the object seen from everywhere is a norm or ideal that is, in fact, *unrealizable* and this idea seems in tension with Merleau-Ponty's insistence on the reality of the constant object. A constant object, as Merleau-Ponty conceives of it, is something *concrete and real* that we have *direct contact with*, that we are in "communication" or in "communion" with, and this seems quite different from the relationship we have to an unrealizable norm.¹³⁸

En effet, l'objet réel n'est pas pour Merleau-Ponty une entité abstraite. Il est au contraire directement perçu. Par exemple, « [l]e corps vivant *lui-même* apparaît quand sa microstructure n'est ni trop visible, ni trop peu visible, et ce moment détermine aussi *sa forme et sa grandeur réelle*.¹³⁹ »

Cette dernière considération nous fournit l'occasion de tracer une importante différence entre deux notions qui sont souvent confondues dans la littérature secondaire. Merleau-Ponty distingue en effet entre une prise *optimale* et une prise *maximale* sur l'objet. Le sujet posséderait une emprise *maximale* sur l'objet seulement si ce dernier pouvait être donné « sous tous les rapports à son maximum d'articulation.¹⁴⁰ » Kelly a tout à fait raison d'affirmer qu'une telle prise est irréalisable : le sujet ne peut jamais voir l'objet simultanément de partout. Par contre, Merleau-Ponty soutient également que l'objet perçu admet une prise *optimale*, dans laquelle est atteint « un certain équilibre de l'horizon intérieur et de l'horizon extérieur¹⁴¹ » de l'objet. Cette seconde prise *suffit* pour présenter l'objet réel à la conscience, et c'est pourquoi Merleau-Ponty peut soutenir que les propriétés réelles du corps apparaissent dans la perception lorsqu'elle se produit dans un contexte optimal. Autrement dit, l'apparence privilégiée du corps – où il se donne *lui-même* – est définie par le moment où il est vu sous une lumière suffisante, à une distance

¹³⁸ Matherne, S. « Merleau-Ponty on Style as the Key to Perceptual Presence and Constancy », à paraître dans *Journal of the History of Philosophy*, [EN LIGNE], https://www.academia.edu/26544656/Merleau-Ponty_on_Style_as_the_Key_to_Perceptual_Presence_and_Constancy, p.44, nous soulignons.

¹³⁹ PhP, p.356, nous soulignons.

¹⁴⁰ PhP, p.374.

¹⁴¹ *Ibid.*, p356

appropriée, et non lorsqu'il est subsumé sous une prise totalisante. Or, contrairement à une vue de toute part, un tel contexte perceptif est bien évidemment actualisable.

Nous devons alors rejeter la définition que Kelly propose de l'objet réel – sans pour autant renoncer au caractère normatif de la perception. L'objet réel n'est pas une norme *en marge de l'expérience*, et sur laquelle le sujet ne possède toujours qu'une prise *dérivée*. Au contraire, le sujet entre directement en rapport avec l'objet réel parce qu'il est à même d'obtenir sur lui une prise optimale. Il reste toutefois à savoir comment cette prise optimale assure la relation du sujet à l'objet réel. En effet, si notre interprétation tient la route, l'objet réel n'est jamais saisi de toute part, et il faut pourtant qu'il apparaisse dans la perception, c'est-à-dire qu'une esquisse de l'objet suffise à le présenter en entier.

3.1.5 *La foi perceptive*

Nous avons précédemment établi que la partialité du point de vue subjectif n'est pas un obstacle à la perception d'un objet cohésif. En effet, l'inhérence de chaque objet à un même monde avec des articulations typiques permet au sujet de convertir ses expériences en apprentissages. En retour, ceux-ci donnent naissance à une « logique du monde », ce qui se traduit intentionnellement par des anticipations. Le sujet dessine ainsi au sein de son expérience une série de perspectives possibles – actualisables par-delà son point de vue immédiat – qui convergent vers l'objet perçu et lui confère une cohésion interne¹⁴². Cet horizon n'est pas accessoire : l'objet possède une unité *parce qu'il est essentiellement ouvert à des expériences ultérieures qui révéleraient davantage de lui-même*. L'objet est un système d'apparences que subsume dans l'ensemble chacune de ses facettes, précisément parce que sa structure trahit d'elle-même *un surplus d'être expérimentable*.

Ce constat nous permet de ménager une fenêtre sur l'objet réel. Certes, la perception ne présente jamais exhaustivement et simultanément l'ensemble des profils de l'objet perçu. Par contre, sa teneur réelle demeure contenue dans la contraction des perceptions

¹⁴² « Nous entrevoyons maintenant un sens plus profond de l'organisation du champ : ce ne sont pas seulement les couleurs, mais encore les caractères géométriques, toutes les données sensorielles, et la signification des objets, qui forment un système, notre perception tout entière est animée d'une logique qui assigne à chaque objet toutes ses déterminations en fonction de celles des autres. (PhP, p.368) »

potentielles qui caractérise chacune de ses appréhensions particulières. En effet, même si elles sont *inactuelles*, les prises optimales qui définissent la substance réelle de l'objet se donnent avec toute perception comme étant *disponibles* (actualisables). Elles participent ainsi à l'horizon de l'objet, qui détermine son apparence dans une série de contextes perceptifs différents. Par exemple, une feuille de papier plongée dans l'ombre possède une couleur bleutée. Pourtant, si on me demande sa couleur, je répondrai sans hésitation qu'elle est blanche ; j'évalue sa coloration réelle à l'aune d'un contexte inactuelle – à savoir, lorsque la feuille apparaît sous une lumière naturelle.

Nous pouvons tirer deux implications de ce constat. D'abord, contrairement à ce que prétend Kelly, l'objet réel se phénoménalise bel et bien pour Merleau-Ponty ; il est perçu comme un objet déterminé. Seulement, il n'apparaît que par un appoint : l'horizon de l'objet. Suivant cette idée, il appert par ailleurs que même une perception *suboptimale* – qui recoupe la majorité écrasante des expériences perceptuelles – permet au sujet d'entrer en rapport avec l'objet réel. En effet, même ce type de perception présente son objet dans un horizon qui se donne comme *actualisable*, et qui renvoie dès lors à une série de prises optimales qui sont (ou semblent¹⁴³) elles-mêmes *disponibles*. Partant, le sujet peut appréhender l'objet réel même dans le contexte où sa structure n'est pas encore nettement articulée.

Ceci nous fait également voir que, pour Merleau-Ponty, la réalité de l'objet, ou encore son unité perceptuelle, n'est pas *connu* dans un acte qui *l'épuise*, mais *vécu* dans un acte qui *l'anticipe*. En ce sens, notre tendance à percevoir les objets comme des réalités origine pour lui d'un « mécanisme » qu'il intitule *la foi perceptive*¹⁴⁴. La foi perceptive est l'évidence pratique, anté-prédicative du sens – et plus généralement du réel –, qui prend la

¹⁴³ Comme nous serons amenés à le démontrer, les prises optimales *semblent* seulement disponibles dans le cas de l'illusion, d'où cette nuance. Cf., *infra*, section 3.2

¹⁴⁴ Nous disons que la foi perceptive est un mécanisme afin d'éviter une erreur intuitive qui consiste à associer ce concept à un état ou à une attitude cognitive. Elle constitue bien plutôt une composante structurelle de l'expérience perceptive, qui opère implicitement et indépendamment de toute croyance propositionnelle. C'est pourquoi Merleau-Ponty peut affirmer : « La science et la philosophie ont été portées pendant des siècles par la foi originaire de la perception. La perception s'ouvre sur des choses. Cela veut dire qu'elle s'oriente comme vers sa fin vers une *vérité en soi* où se trouve la raison de toutes les apparences. (PhP, p.80) » Dans ce passage, c'est la perception *elle-même* qui s'oriente vers une « *vérité en soi* », précisément parce que la foi perceptive est inhérente à la perception. Dans l'attitude naturelle, la transcendance de l'objet ne pose aucune difficulté au sujet. L'objet est là, devant moi, et il se tient dans une plénitude qui ne demande aucun surplus d'être. Or, c'est précisément parce que la foi perceptive est d'emblée opérante au sein de la perception que cette dernière présente de prime abord ses objets comme des réalités pleines et entières.

forme d'une thèse silencieuse : le monde et les choses sont cohérents par-delà les contradictions avérées des apparences perceptuelles¹⁴⁵. Plus précisément, ce préjugé ou cette opinion originaire est *la présomption d'un achèvement de la synthèse perceptuelle dans les objets*¹⁴⁶. Pour reprendre l'expression de Merleau-Ponty : « Percevoir, c'est engager d'un seul coup tout un avenir d'expériences dans un présent qui ne le garantit jamais à la rigueur, c'est croire à un monde.¹⁴⁷ »

Cette manière d'envisager le rapport entre la perception et la réalité nous reconduit cependant à une nouvelle difficulté : l'objet perçu se donne comme réalité parce qu'il renvoie à une série de perceptions que le sujet *croit* pouvoir actualiser, mais qu'il ne pourra jamais assumer simultanément. En d'autres termes : « la croyance à la chose et au monde ne peut signifier que la présomption d'une synthèse achevée, – et cependant cet achèvement est rendu impossible par la nature même des perspectives à relier, puisque chacune d'elles renvoie indéfiniment par ses horizons à d'autres perspectives.¹⁴⁸ »

3.1.6 *Problématisation et adoption de la première prémisse*

Nous voici confrontés au problème de la transcendance. Comme nous l'avons établie à la section 3.1.4, Merleau-Ponty place la réalité de l'objet dans son apparence, et plus précisément, dans certaines apparences privilégiées qui correspondent aux prises optimales qu'est à même d'offrir la perception. Or, ces prises optimales sont toujours partielles et successives. Plus encore, la plupart du temps, le sujet ne possède qu'une prise suboptimale sur l'objet, et anticipe ainsi la possibilité même d'obtenir une prise optimale sur une partie de l'objet. Ce n'est donc pas la donation effective de l'objet réel dans la perception qui nous convainc de l'existence du perçu. Au contraire, à la manière du *belief*¹⁴⁹, la foi perceptive confère à l'objet une évidence incontestée qui, à titre de *présomption de réalité*, demeure ouverte au doute comme à la démonstration¹⁵⁰. Autrement

¹⁴⁵ Cf., PhP, p.378

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.80

¹⁴⁷ *Ibid.*, p.350

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.387

¹⁴⁹ Merleau-Ponty lie d'ailleurs lui-même la foi perceptive à l'*Urdoxa* ou *Urglaube* de Husserl. Cf., PhP, p.401, note 1.

¹⁵⁰ Cf., PhP, p.348 et 457

dit, la réalité de l'objet n'est jamais véritablement prouvée ou établie une bonne fois pour toutes. Tout au plus, elle est accueillie comme un constat – c'est-à-dire sans résistance –, et agit au fond de chaque effort perceptif à la manière d'un préjugé inéluctable. Ne pouvons-nous alors jamais *savoir* que ce que nous percevons est effectivement réel ? Si nous interrogeons notre foi perceptive, que nous contestons cette présomption d'un ordre ou d'une cohésion établie avant nous, découvrirons-nous un monde sporadique et incertain ?

Pour Merleau-Ponty, ce serait méconnaître le domaine de la perception que de céder au scepticisme. En effet, pour dissocier la perception du réel, il faudrait admettre une notion de réalité dépourvue de toute référence à l'apparaître phénoménal, et vis-à-vis laquelle l'expérience perceptive trancherait. En d'autres termes, il faudrait concevoir la réalité comme un *en soi*, indépendant de toute apparence perceptive. Or, une telle position se contente de renouveler le préjugé de la foi perceptive ; elle se nourrit de la présomption d'un ordre des choses par-delà leur apparition à la conscience¹⁵¹. Partant, la transcendance de l'objet ne saurait servir de tremplin au scepticisme, du moins sans engendrer une contradiction qui en affaisse les fondations.

Il est bien vrai cependant que ce rejet du scepticisme ne permet pas d'assoir une exigence de réalité. Il faut encore pouvoir apporter une réponse positive au problème de la transcendance, c'est-à-dire fonder la possibilité d'une connaissance de l'objet réel en perception. Pour ce faire, Merleau-Ponty emprunte une voie similaire à celle déployée par Husserl. Ce dernier affirmait qu'il appartient à l'essence même de l'objet physique d'être tenu dans une perspective, et que la donation exhaustive de l'objet à la conscience ne peut donc pas servir de critère de vérité en perception. Cette idée est d'autant plus renforcée dans la phénoménologie merleau-pontienne par le recours à une ontologie de la perception. Puisque l'objet n'existe d'aucune façon en dehors de son apparence, qu'il n'y a rien à voir au-delà de l'horizon perceptuel sinon d'autres apparitions et encore d'autres horizons¹⁵², la conception même d'un objet abstrait de toute perspective constitue un non-sens¹⁵³. Il est

¹⁵¹ Cf., PhP, p.349. Merleau-Ponty insiste d'ailleurs sur la propension de différents courants philosophiques et scientifiques à se nourrir hypocritement de la foi perceptive. À cet effet, voir notamment Merleau-Ponty, M. (1964). « Réflexion et interrogation », in *Le visible et l'invisible*, Mesnil, Tel Gallimard, pp.17-73

¹⁵² Cf., PhP, p.390

¹⁵³ C'est pourquoi Merleau-Ponty affirme que « la vision correcte et la vision illusoire ne se distinguent pas comme la pensée adéquate et la pensée inadéquate : c'est-à-dire comme une pensée absolument pleine et une

dès lors inutile de chercher dans le domaine perceptif une assurance *absolue* contre la possibilité de l'erreur : la perception temporelise indéfiniment la monstration définitive du réel.

Par contre, pour Merleau-Ponty comme pour Husserl, ce constat ne coupe pas le sujet percevant du domaine de la vérité. Au contraire, quand nous appréhendons l'objet partiellement, mais néanmoins de manière optimale, nous possédons à son égard des connaissances perceptuelles évidentes : « je perçois *correctement* lorsque mon corps a sur le spectacle une prise précise, mais cela ne veut pas dire que ma prise soit jamais totale.¹⁵⁴ » Certes, si je me saisis d'une pomme rouge et que je la regarde, il est possible que je m'égaré quant à ses déterminations « invisibles » – son envers se révélera peut-être d'une autre couleur. Dans une certaine mesure, il peut même s'agir d'un objet différent, par exemple, d'une imitation en plastique particulièrement réussie. Or, je sais du moins que l'objet que je tiens – quel qu'il soit – est maniable, relativement léger, et que la face qu'il tourne vers moi est rouge. Mon expérience d'une partie des déterminations de l'objet n'est plus une déviation à l'aune d'une expérience plus fondamentale : elle est cette expérience même. Je n'ai donc aucune raison de douter de la réalité des déterminations particulières sur laquelle j'ai une prise optimale¹⁵⁵.

Nous voyons alors se dessiner au sein de la phénoménologie merleau-pontienne un rapport de connaissance similaire à celui du remplissement husserlien. En effet, le caractère de réalité que la foi perceptive accorde aux objets repose sur leur disponibilité à des perceptions optimales subséquentes. L'objet est réel parce qu'il est accompagné d'un horizon, d'un champ de perceptions potentielles qui se donnent comme *actualisable*, et qui informe le sujet de ses déterminations « invisibles ». Il est ainsi possible, comme le Remarque Romdenh-Romluc, de « remplir » ou d'actualiser l'horizon de l'objet : « Since horizons are implicit presentations of what something looks like in another context, a horizon can be satisfied or fulfilled by taking up the perspective referred to by the horizon

pensée lacunaire. (PhP, p.350) » Une perception réussie n'est pas une perception exhaustive de l'objet, cette dernière étant tout simplement impossible.

¹⁵⁴ PhP, p.350, nous soulignons

¹⁵⁵ L'idée selon laquelle une prise perceptive optimale est fiable se voit renforcer par la différence que Merleau-Ponty conçoit entre la perception et les phénomènes fictifs – qu'il s'agisse d'imaginations, d'illusions, ou d'hallucinations (cf., PhP, p.349-350 et 380). Nous reviendrons en détail sur ce point dans la section 3.2.1.

and perceiving explicitly what the horizon only presented implicitly.¹⁵⁶ » Pour taire nos doutes à l'égard de l'exactitude de la détermination objective, il suffit dès lors de tester l'« hypothèse » perceptuelle que fait naître en nous la foi perceptive. Tout comme pour Husserl les intentions signitives admettent une confirmation par leur remplissage intuitif subséquent, de même pour Merleau-Ponty il suffit d'explorer davantage l'objet perçu, de faire apparaître ses propriétés présumées dans des perceptions optimales pour nous convaincre de leur existence effective.

Le critère de vérité, ou plus exactement, de réalité inhérent à la perception est donc le même que celui employé par Husserl : le déploiement de l'expérience perceptive. À l'origine de ce critère, nous trouvons une opinion originaire du monde, une unité présumée qui ne demande qu'à être confirmée. Or, cette confirmation est rendue possible par la perception elle-même. Ainsi, on voit comment la transcendance de l'objet n'est pas un obstacle qui prévient l'adoption de notre première prémisse : la perception est effectivement caractérisée par sa capacité à présenter l'objet réel tel quel à la conscience. Seulement, cette présentation n'est pas instantanée ; elle repose sur un processus de révision et de confirmation temporellement étendu.

3.2 Le problème de l'illusion

Dans le premier chapitre de notre mémoire, nous avons constaté que l'interprétation husserlienne de l'illusion repose sur une forme de transparence de la conscience à elle-même. Viser un objet, c'est toujours aussi en même temps savoir (implicitement) comment on le vise. Impossible cependant pour le phénoménologue de déterminer la qualité intentionnelle propre à l'illusion : elle n'en a pas. Une illusion appréhendée *comme telle* ne saurait tromper le sujet percevant, et ne serait donc pas une illusion. La conséquence est cependant lourde, car Husserl se voit alors contraint d'adopter une analyse conjonctive de la perception, où perception et illusion sont *en droit* indiscernables. Plus encore, il est *contraint* d'assumer cette position dans la mesure où le phénomène illusoire a pour caractéristique de tromper le sujet en passant pour un phénomène perceptif. Puisque le sujet

¹⁵⁶ Romdenh-Romluc, K. (2007). « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », in *European Journal of Philosophy*, Vol.17, p.85

est conscient de percevoir un objet *en personne* lors de l'illusion, l'indiscernabilité initiale du phénomène trompeur et perceptif est tout simplement incompréhensible à moins d'admettre leur correspondance.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty propose une alternative :

Cependant c'est bien le propre de l'illusion de ne pas se donner comme illusion, et il faut ici que je puisse, sinon percevoir un objet irréel, du moins perdre de vue son irréalité ; il faut qu'il y ait au moins inconscience de l'imperception, que l'illusion ne soit pas ce qu'elle paraît être et que pour une fois la réalité d'un acte de conscience soit au-delà de son apparence.¹⁵⁷

Pour comprendre le caractère trompeur de l'illusion, il faut ou bien que le sujet puisse percevoir un objet irréel, ou encore que l'acte ne soit pas tel qu'il paraît être. Le premier cas correspond à un renouvellement de la posture husserlienne : les actes perceptifs et illusoires sont identiques d'un point de vue modal, et possèdent ainsi la même valence ontologique : le sujet *perçoit* (au sens fort) la réalité, mais également des fictions. Le second cas permet au contraire d'expliquer le caractère trompeur de l'illusion sans assumer la correspondance de l'acte illusoire et de l'acte perceptif : le sujet peut « omettre » la réalité de son acte. Or si pour Merleau-Ponty le sujet est capable d'un tel égarement, c'est précisément parce que, la majorité du temps, le sujet *ne sait pas* qu'il perçoit correctement ou non l'objet qui se présente à sa conscience, mais le « présume » par foi perceptive.

À cet égard, nous avons vu en abordant la foi perceptive qu'il est accessoire pour le sujet de *connaître* (c'est-à-dire de percevoir de façon immédiate et optimale) les déterminations « invisibles » de l'objet pour les lui attribuer. De la même manière, le sujet n'a pas besoin non plus de percevoir de manière optimale *la face apparaissante* de l'objet pour le déterminer comme tel ou tel. Nous l'avons d'ailleurs déjà illustré en remarquant que même une prise *suboptimale* permet d'appréhender les déterminations réelles de l'objet¹⁵⁸. Nous voyons ainsi se dessiner un décalage important pour notre propos. La

¹⁵⁷ PhP, p.347-348. Merleau-Ponty adresse cette difficulté dans sa critique de l'intellectualisme. Évidemment, nous ne prétendons pas assimiler la théorie de Husserl à une théorie intellectualiste – du moins, pas telle que la décrit Merleau-Ponty. Nous pouvons toutefois faire un rapprochement entre ces deux théories. En effet, ils sont confrontés au problème de l'indiscernabilité de l'illusion et de la perception pour une raison similaire : tous deux affirment que le sujet est conscient des actes qu'il pose. Pour un compte rendu détaillé de la position intellectualiste que décline Merleau-Ponty, voir Jensen, R. T. (2013). « Merleau-Ponty and McDowell on the Transparency of the Mind », in *International Journal of Philosophical Studies*, Vol. 21, pp.470-492

¹⁵⁸ Cf., *supra*, section 3.1.5

plupart du temps, le sujet vit le phénomène qui se présente à lui : il croit à l'existence du perçu. Par contre, comme l'exprime Merleau-Ponty, « la reconnaissance exprime d'une vérité *est bien plus* que la simple existence en nous d'une idée incontestée, *la foi immédiate* à ce qui se présente : elle suppose interrogation, doute, rupture avec l'immédiat, *elle est la correction d'une erreur possible*.¹⁵⁹ » Par conséquent, l'objet peut être appréhendé *comme réalité* avant que le sujet ne *sache véritablement* qu'il perçoit correctement et la face que donne directement à voir l'objet, et ses autres faces.

C'est grâce à ce décalage qu'une alternative merleau-pontienne est possible. Pour Husserl, l'illusion doit nécessairement emprunter le mode de donation de la perception pour tromper le sujet percevant : l'objet fictif ne passe pour un objet réel que s'il est accompagné de la même évidence ou du même *privilege ontologique* que la perception (il apparaît en personne dans l'intuition). Or, Merleau-Ponty nous dit que, dans la perception suboptimale, le sujet ne perçoit pas encore les déterminations réelles de l'objet *au sens fort* ; il les anticipe à travers son horizon. Pourtant, même dans une telle perception, l'objet acquiert le caractère de la réalité. La perception illusoire n'a donc pas besoin d'emprunter l'évidence propre à la perception *optimale* pour tromper le sujet percevant. Ses déterminations peuvent être appréhendées de manière *dérivée*, et ainsi, *prétendre pouvoir être présentées dans des perceptions optimales*, ce qui suffit à tromper le sujet percevant.

3.2.1 Une différence intrinsèque entre l'illusion et la perception

Merleau-Ponty dégage ainsi l'espace nécessaire pour accorder à la perception une certaine primauté ontologique. Si toutefois sa position est véritablement différente de celle de Husserl, il faut pouvoir passer de cette divergence hypothétique à la description positive de l'illusion comme phénomène distinct de la perception. *In concreto*, Merleau-Ponty fonde cette dissemblance sur une différence *intrinsèque*. Pour illustrer son propos, il évoque un contraste phénoménologique entre le réel et l'imaginaire :

L'imaginaire est *sans profondeur*, il ne répond pas à nos efforts pour varier nos points de vue, il ne se prête pas à l'observation. *Nous ne sommes jamais en prise sur lui*. Au contraire, dans chaque perception, c'est la matière qui prend sens et forme. [...] Le réel se distingue de nos fictions parce qu'en lui le sens investit et pénètre profondément la matière. Le

¹⁵⁹ PhP, p.348, nous soulignons

tableau une fois lacéré, nous n'avons plus entre les mains que des morceaux de toile badigeonnée. Si nous brisons une pierre et les fragments de cette pierre, les morceaux que nous obtenons sont encore des morceaux de pierre. Le réel se prête à une exploration infinie, il est *inépuisable*.¹⁶⁰

La différence intrinsèque que Merleau-Ponty conçoit entre le paysage imaginaire que présente un tableau et la réalité réside ainsi dans leur « solidité ». Là où un objet réel s'enrichit perpétuellement au fil d'une exploration perceptive en droit infinie, l'image s'affaisse, et révèle sa propre exhaustivité. L'objet imaginaire communique un sens qui s'épuise ; il ne possède jamais la profondeur ou l'ipséité expérimentable du réel.

Pour Merleau-Ponty, la même « fragilité » est observable dans les phénomènes illusoires. Contrairement à l'objet réel, l'objet illusoire est un phénomène fondamentalement *évanescent*. En effet, tout comme la toile lacérée perd la valeur de paysage, l'illusion vue de trop près s'efface d'elle-même au profit d'un objet réel. À cet effet, Merleau-Ponty donne l'exemple d'une pierre que fait naître dans mon champ perceptif un simple rayon de soleil :

Si, dans un chemin creux, je crois voir au loin une large pierre plate sur le sol, qui est en réalité une tache de soleil, je ne peux pas dire que je voie jamais la pierre plate au sens où je verrai en approchant la tache de soleil. La pierre plate n'apparaît, comme tous les lointains, que dans un champ à structure confuse où les connexions ne sont pas encore nettement articulées. En ce sens, l'illusion comme l'image n'est pas un phénomène observable, c'est-à-dire que mon corps n'est pas en prise sur elle et que je ne peux pas la déployer devant moi par des mouvements d'exploration. Et pourtant, je suis capable d'omettre cette distinction, je suis capable d'illusion.¹⁶¹

Dans ce passage, Merleau-Ponty distingue clairement la pierre illusoire et le rayon de soleil par *le type d'expérience visuelle encouru* : je ne vois jamais un objet illusoire au sens où je verrai un objet réel en l'inspectant. D'où vient cette différence ? Comme le précise notre auteur, la pierre – et plus généralement l'illusion – se présente dans un champ *ambigu*, où la structure de l'objet est encore un amalgame flou. L'objet illusoire est *exclusivement* invoqué dans ce contexte *suboptimal*, où la prise du sujet est seulement présomptive. En ce sens, l'illusion « utilise la même croyance au monde [que la perception], ne se contracte en apparence solide que grâce à cet appoint.¹⁶² » Parce que

¹⁶⁰ PhP, p.379-380, nous soulignons

¹⁶¹ *Ibid.*, p.380, nous soulignons

¹⁶² *Ibid.*, p.350-351

j'adhère au monde, à la cohésion de mes expériences perceptives au-delà de leur actualité, l'apparition ambivalente acquiert une valeur de réalité : je suis certain qu'en poursuivant mes pas, je foulerai la pierre de mon soulier.

Or, l'objet illusoire n'a jamais pu « remplir » l'horizon actualisable que lui conférerait la foi perceptive, et qui lui donnait l'aspect du réel. L'ipséité de l'illusion est un mensonge perpétré par un préjugé perceptuel. Par conséquent, il m'est impossible d'acquérir un point de vue optimal sur l'objet : je vois la pierre illusoire seulement en ce sens spécifique que « tout mon champ perceptif et moteur donne à la tâche claire le sens de “pierre sur le chemin”.¹⁶³ » Je me *prépare* à poser mon pied sur la pierre. Par contre, lorsque je me rapproche de celle-ci, au moment où elle devrait combler mon intention, elle s'évanouit parce qu'il m'est impossible d'interagir effectivement avec l'objet illusionné, de confirmer sa réalité en adoptant sur elle une emprise pratique effective. Le même constat s'applique par ailleurs à l'exemple du mannequin de cire. Lorsque la dame apparaît, mon premier réflexe est peut-être de répondre à son salut par un geste de la main. Je reprends à mon compte une intention de signification motrice ; j'invoque l'objet sous un aspect pratique qui le désigne comme une dame qui me salue. Or, si je m'approche de la dame et que je l'observe attentivement, je constate la rigidité de sa physionomie, et mes tentatives d'interagir avec elle sont couronnées d'échecs.

Pour Merleau-Ponty, il existe ainsi une propriété intrinsèque qui circonscrit le domaine de la perception vis-à-vis le domaine de l'illusion. En vertu de cette différence, le sujet peut désigner correctement son expérience comme étant proprement perceptive *ou* illusoire (au sens disjonctif) en fonction de sa capacité à acquérir une prise optimale sur l'objet. En effet, l'objet réel se caractérise par sa profondeur, c'est-à-dire par la possibilité de le déployer indéfiniment devant la conscience. Une prise optimale sur l'objet réel permet ainsi d'articuler sa structure, et de présenter une partie sa richesse. Par opposition, l'illusion ne subsiste que dans l'ambiguïté, où le sujet n'est jamais véritablement en prise sur lui. Il est dès lors impossible pour le sujet d'articuler sa structure sans en même temps dévoiler sa signification lacunaire.

¹⁶³ PhP, p.350

3.2.2 *Objections*

Avant de replacer ce raisonnement dans le contexte de notre argument principal, il nous importe de considérer deux objections potentielles à cette manière d'envisager l'illusion. Comme celles-ci sont indépendantes, nous consacrerons une section à chacune d'entre elles.

a. *L'illusion et la transcendance de l'objet*

La première objection a trait à la transcendance de l'objet perçu, ou plutôt, à l'une de ses implications. En effet, une prise optimale sur l'objet *en entier* ne peut être obtenue d'un coup, dans la mesure où il possède un horizon irréductible. Certains lecteurs de Merleau-Ponty en concluent que chaque perception particulière est *toujours potentiellement illusoire*. Komarine Romdenh-Romluc raisonne en ce sens. Il est vrai que, pour Merleau-Ponty, nous pouvons toujours encore nous tromper sur les déterminations réelles de l'objet – la possibilité de l'erreur est inéliminable¹⁶⁴. Il est également vrai que cette possibilité est redevable du caractère transcendant de l'objet, c'est-à-dire du fait qu'il n'existe aucune perspective d'où il serait possible de le voir *totalemment*. Or – et voici l'argument de Romdenh-Romluc –, puisque je ne possède jamais une prise optimale sur l'objet en général, je puis toujours adopter une nouvelle perspective sur l'objet qui révélera son inconsistance à l'égard à mes « anticipations » perceptuelles (l'horizon), d'où il s'ensuit que mon expérience est toujours potentiellement illusoire¹⁶⁵.

Ainsi, Merleau-Ponty serait lui aussi incapable de distinguer l'illusion de la perception de manière décisive, et ferait donc face au même type de critiques que la phénoménologie husserlienne – il prêterait le flanc au scepticisme. Cette lecture naît toutefois d'une confusion. En effet, les développements de Merleau-Ponty nous ont permis de discriminer entre une prise *optimale* et une prise *maximale* sur l'objet. La première renvoie à l'appréhension de l'objet dans un contexte approprié, par exemple, lorsque le corps est vu à une distance familière. La seconde renvoie à la situation idéale où l'horizon

¹⁶⁴ Cf., PhP, p.351

¹⁶⁵ Cf., Romdenh-Romluc, K. (2007). « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », in *European Journal of Philosophy*, Vol.17, p.84

de l'objet est en tout point articulé. Or, ce second type de prise est abstrait, inactualisable aussi bien pour l'objet illusoire que pour l'objet perçu¹⁶⁶. À l'inverse, une prise optimale n'est possible que dans le cas où l'objet admet une appréhension véritablement perceptive, et non illusoire¹⁶⁷.

Dans son article « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », Romdenh-Romluc édulcore cette différence par un usage équivoque du concept de « maximum grip », qu'elle emploie pour parler aussi bien de prise optimale que maximale¹⁶⁸. En portant attention aux deux significations qu'elle subsume sous ce concept, nous pouvons distinguer au sein de son argument deux difficultés que Merleau-Ponty traite pourtant séparément, et auxquels sont associées deux solutions distinctes. D'une part, Merleau-Ponty aborde *le problème de l'illusion* : mon expérience apparemment perceptive est parfois illusoire, alors comment puis-je savoir que je perçois effectivement le réel ? D'autre part, il aborde *le problème de la transcendance de l'objet* : la perception donne à la conscience un objet avec un horizon irréductible, et sur lequel il m'est par conséquent impossible d'avoir une prise maximale.

La différence entre ces deux difficultés est précisément que la seconde persiste là où la première s'estompe. La perception *du réel* se caractérise par le fait que le point de vue optimal fait véritablement partie de son horizon – il est *atteignable*. Dans l'illusion, ce point de vue est au contraire inaccessible. Ainsi, la réalité de l'objet perçu est établie dès lors que le sujet a conscience de posséder sur lui une prise optimale ne serait-ce que partielle. Par exemple, ce que je vois n'est pas une dame, c'est un mannequin : sa surface lisse que je *touche* et sa physionomie rigide que je *vois* me l'indiquent sans contredit. Ici, le « voir » et le « toucher » ont une signification distincte de celle que peut leur conférer une expérience illusoire : ils donnent une prise optimale sur l'objet, dont la structure n'est plus ambiguë. Par contre – et il s'agit de la seconde difficulté –, il se peut encore que certaines de ses déterminations soient mal appréhendées. Je n'ai qu'une prise *dérivée* sur l'envers du mannequin, et je « devine » la continuité de sa forme plutôt que je ne l'expérimente effectivement. En ce sens, le caractère transcendant de l'objet perçu laisse

¹⁶⁶ Cf., *supra*, section 3.1.4

¹⁶⁷ Cf., *supra*, section 3.2.1

¹⁶⁸ Cf., Romdenh-Romluc, « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », *op. cit.*, p.83-84

subsister un doute inextinguible quant à la teneur définitive de l'objet réel, et ce, malgré la prise optimale partielle que je puis avoir sur lui.

Nous voyons ainsi se dessiner l'erreur de Romdenh-Romluc : elle assimile la possibilité de l'illusion à la transcendance de l'objet perçu. Or, l'illusion est plutôt identifiable *malgré la transcendance de l'objet*, d'où il s'ensuit que la perception n'est pas toujours potentiellement illusoire. Certes, le caractère transcendant de l'objet temporise le déploiement de ses propriétés réelles. Il engendre une fissure où s'engouffre la subjectivité, et qu'elle comble correctement ou non en déterminant l'objet de telle ou telle façon. En ce sens, le caractère transcendant de l'objet récusé toute possibilité d'une prise optimale *exhaustive* (maximale) sur l'objet. Seulement, contrairement à l'objet perçu, le phénomène illusoire est *fictif*, et donc évanescent. Au moment où l'ambiguïté de l'expérience se résorbe et que sa structure devrait apparaître clairement, l'objet illusoire s'efface au profit d'un autre objet. Partant, l'objet qui admet une prise optimale n'est pas potentiellement illusoire, mais définitivement réel.

Notons par ailleurs que Merleau-Ponty contribue allègrement à cette confusion. Plusieurs passages de la *Phénoménologie de la perception* laissent entendre ou affirment carrément que le phénomène perceptif peut *toujours* se révéler rétrospectivement illusoire¹⁶⁹. Or, une brève analyse du contexte dans lequel sont inscrits ces extraits nous permet de comprendre l'esprit dans lequel Merleau-Ponty généralise la possibilité de l'illusion. Lorsqu'il affirme que la perception est *toujours* potentiellement illusoire, il évoque l'ambiguïté du rapport intentionnel sur laquelle nous avons précédemment disserté¹⁷⁰. Le sujet peut vivre à travers le phénomène qui lui apparaît sans considérer la prise effective qu'il possède sur lui. C'est d'ailleurs ce qui se produit dans la majorité des expériences perceptives : le sujet possède une prise suboptimale sur son objet, et assume sa réalité sans la vérifier en adoptant une prise optimale. Cet état de fait – qui engendre parfois des égarements temporaires – est toutefois bien différent d'une indiscernabilité *absolue*, qui démentirait par ailleurs chaque passage où Merleau-Ponty conçoit entre l'illusion et la perception une différence intrinsèque.

¹⁶⁹ Cf. PhP, p.350 et 401-402

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.349 et 402

b. *Toute illusion est-elle évanescence ?*

La seconde objection concerne quant à elle la différence intrinsèque que Merleau-Ponty conçoit entre l'illusion et la perception. Il semble en effet que certains phénomènes illusoire ne soient pas évanescents, et qu'il faille ainsi renoncer à fonder une distinction sur cette propriété. Pour illustrer ce constat et en déployer les implications, concentrons-nous sur l'illusion de Zöllner. La particularité de cette figure illusoire provient de ce qu'elle est *en elle-même* absolument indistincte de toute perception normale : elle s'impose avec la même force à la conscience, et réfuse tout rééquilibrage dans son contexte propre. En ce sens, rien ne permet de nous référer à une perception plus adéquate de l'objet, c'est-à-dire à une réalité plus fondamentale que nous révélerait habituellement la désillusion.

Plus précisément, le parallélisme des lignes principales est définitivement « brisé » par l'introduction des lignes auxiliaires¹⁷¹. Le sujet percevant peut à loisir observer la figure indéfiniment : son intégrité ne sera jamais compromise. Seule une variation du contexte perceptif engendrera un renversement de sa signification. Ainsi, en *effaçant* les lignes auxiliaires, les lignes principales recouvreront leur sens « objectif », géométrique, c'est-à-dire notamment leur parallélisme. Or, un tel remaniement n'est pas le fait d'une correction intra-perceptuelle – comme dans le cas du mannequin de cire ou de la pierre illusoire –, mais d'une modification de la nature même du phénomène. Pour reprendre la formule de D. Morris, « if we change the illusory phenomenon to disengage its compellingness, it is no longer there to study as illusory, any more than liquid dynamics are there to study if we freeze them in order to have a more stable object.¹⁷² » Bien entendu, l'effacement des lignes auxiliaires engendre une réorganisation de la signification de la figure, qui devient plus conforme à notre savoir de l'espace: nous retrouvons le parallélisme des lignes. Par contre, le phénomène n'est alors plus le même, car ce remaniement correspond à une manipulation *de sa structure*¹⁷³.

¹⁷¹ Cf., PhP, p.61

¹⁷² Morris, D. (2015). « Illusions and Perceptual Norms as Spandrels of the Temporality of Living » in M. Doyon et T. Breyer (Dir.), *Normativity in perception*, Palgrave, p.105

¹⁷³ À cet effet, voir l'intéressante analyse de Jocelyn Benoist, qui traite notamment de l'interprétation merleau-pontienne de l'illusion de Müller-Lyer (Benoist, J. (2013). *Le bruit du sensible*. Paris, Éditions du Cerf, p. 38 et suivantes).

Nous voyons ainsi que l'illusion de Zöllner introduit une considération novatrice eut égard aux autres exemples d'illusions que nous avons jusqu'ici analysés. Dans le cas du mannequin de cire ou de la pierre illusoire, la perception adéquate du phénomène engendre une fixation définitive de son sens : impossible d'appréhender à nouveau l'objet selon son sens initial. En considérant uniquement ces exemples, nous pouvons dès lors soutenir qu'il y a bien un sens à parler de l'illusion comme d'une déviation à l'égard d'une norme – c'est-à-dire la perception adéquate de l'objet. À l'inverse, l'illusion de Zöllner illustre *l'irréductibilité de certains phénomènes illusoires*, c'est-à-dire leur persévérance dans le temps. La perception des lignes principales comme étant parallèles peut toujours être brisée à nouveau. Il suffit de réintroduire les lignes auxiliaires pour que la figure reprenne son sens initial. La connaissance du parallélisme des lignes ne dissout donc en rien l'illusion, car le sens de cette perception illusoire possède la même solidité, la même cohésion interne que son sens géométrique.

À l'aune de ce constat, comment devons-nous interpréter ce phénomène ? Doit-on effectivement abandonner la distinction de l'illusion et de la perception qui repose sur l'évanescence du phénomène illusoire ? Pour répondre à cette interrogation, il est pertinent de considérer une illusion analogue : le bâton brisé dans l'eau. Quand je regarde le bâton dans ce contexte, je commets évidemment une erreur épistémologique si j'affirme qu'il est brisé. Mais s'agit-il vraiment d'une erreur *perceptuelle* ? Nous savons aujourd'hui que cette « illusion » d'optique est en fait un phénomène de réfraction que la perception *présente correctement*. L'expérience perceptive traduit l'interaction de la lumière et de l'eau sur l'apparence visuelle du bâton. Ainsi, l'erreur du sujet n'est pas dans l'invocation qu'il fait du bâton, c'est-à-dire dans son apparition initiale à la conscience. Toutes ses expériences ultérieures seront d'ailleurs concordantes avec cette première observation : chaque fois qu'il plongera un objet partiellement dans l'eau, il paraîtra brisé. En ce sens, le bâton est bien *perçu*. Il n'est pas fictif et évanescent, mais réel et inépuisable, et c'est au contraire s'il paraissait droit que nous pourrions suspecter une illusion.

L'apparence variable d'un objet perçu dans une série de contextes différents n'est donc pas le signe définitif d'une illusion ou même d'une erreur. Il est tout aussi inexact de considérer ce genre d'expérience comme une erreur perceptive que d'affirmer que je vois *mal* un paysage quelconque par un temps brumeux. Je vois plutôt le paysage exactement

tel qu'il se présente *lorsqu'il est couvert de brume*, tout comme je vois adéquatement la physionomie brisée du bâton *quand il est plongé dans l'eau*. Si par ailleurs j'emploie le vocable de l'illusion pour désigner ce dernier phénomène, ce n'est qu'à cause d'un écart qui réside entre le projet qui motive mon appréhension de l'objet et son apparence. Je vois « mal » le paysage couvert de brume parce que je cherche à contempler la vallée qu'elle cache. Pareillement, l'apparence du bâton est illusoire quand, par exemple, je cherche à déterminer ses implications pratiques : le bâton que je vois ferait une bonne perche, contrairement à ce que son aspect dans l'eau m'indique.

On peut faire le même constat à propos de l'illusion de Zöllner. La superposition des lignes auxiliaires sur les lignes parallèles offre un contexte perceptif où les lignes principales sont effectivement inclinées les unes sur les autres. Si la configuration de cette figure est irréductible et qu'aucune variation de perspective ne peut résorber cette signification, c'est précisément parce qu'elle dévoile « une syntaxe perceptive qui s'articule selon ses règles propres.¹⁷⁴ » Mais si le sujet cherche à recouvrer un autre de ses sens possibles – en l'occurrence, son sens géométrique –, il lui faut adapter sa perception. En voilant les lignes auxiliaires avec ses doigts, le sujet accède à la signification des mêmes lignes principales dans un contexte différent. Toutefois, cette seconde signification n'est pas *en soi* plus authentique ou plus réelle. Au contraire, ce n'est qu'à l'aune de l'engagement du sujet – qui cherche activement la valeur des lignes principales pour l'espace objectif – que ce sens est priorisé. Partant, la figure « illusoire » résiste à sa détermination selon son sens « véritable », « objectif », précisément parce que sa signification géométrique *ne constitue pas sa signification exclusive, univoque*, mais plutôt *l'un de ses sens possibles*. Le caractère illusoire des lignes de Zöllner dépend en ce sens directement de la norme qui dirige la perception du sujet, laquelle norme varie en fonction de son engagement.

Il y a ainsi deux types de phénomènes bien distincts qui sont subsumés sous le terme « illusion ». Nous pouvons les catégoriser plus spécifiquement en parlant d'illusions *évanescentes* et d'illusions *persistantes*. L'illusion *évanescence* se distingue de toute perception normale par une propriété intrinsèque : l'absence de « profondeur ». En vertu de cette différence, son objet est fictif ; elle présente à la conscience une entité qui n'existe

¹⁷⁴ PhP, p.61

pas – ou du moins, telle qu’elle apparaît. À l’inverse, l’illusion *persistante* présente un objet réel, qui se manifeste toutefois sous un aspect qui ne répond pas au projet spécifique du sujet.

Évidemment, les illusions persistantes sont absolument indiscernables de toute perception, dans la mesure où elles résistent aux variations de la perspective, et admettent dès lors une prise optimale. Par contre, ces phénomènes ne sont pas *intrinsèquement trompeurs*. S’ils possèdent la même ipséité que le réel, c’est précisément dans la mesure où ils existent, qu’ils adhèrent à cet ensemble que nous appelons la réalité. Le sens en lequel ces phénomènes sont dits illusoire est dès lors *dérivé*, extrinsèque à leur propre structure, de sorte que l’erreur n’est pas due à leur apparence perceptive. En conséquence, que ce type de phénomènes soit considéré comme illusoire ne nuance en rien la distinction que Merleau-Ponty propose d’établir entre la perception – qui présente le réel – et l’illusion – qui présente un objet fictif. La perception donne parfois son objet dans un contexte où son apparence ne présente pas immédiatement ses implications *pour le projet spécifique* du sujet. Elle donne alors lieu à des « illusions » persistantes. Or, même dans une telle expérience, le sujet a toujours affaire à la réalité ; le sujet perçoit l’objet réel selon l’un de ses sens possibles. *A contrario*, l’illusion évanescence donne toujours à voir un phénomène fictif qui se retire en périphérie de l’être partout où le sujet cherche à le saisir.

3.3 Adoption d’une exigence de réalité en perception

Nos deux objections étant maintenant levées, nous pouvons confirmer la propension de Merleau-Ponty à répondre à une exigence de réalité en perception. À ce propos, nous avons montré dans un premier temps que notre auteur conçoit la perception comme la présentation à la conscience du réel, adoptant ainsi la prémisse (1)¹⁷⁵. En effet, l’objet réel se donne *lui-même* à travers l’horizon perçu. En ce sens, la transcendance de l’objet ne constitue pas un obstacle pour Merleau-Ponty à la donation effective de l’objet réel *tel quel* dans la perception. Tout au plus, elle donne une extension temporelle à cette présentation, et engage ainsi un processus d’explicitation et de révision. Ce procès est –

¹⁷⁵ Première prémisse : la perception est à même de présenter l’objet réel tel quel.

bien entendu – potentiellement infini, d'où il s'ensuit que la possibilité de l'erreur perceptuelle est inéliminable¹⁷⁶. Seulement, cette possibilité ne relève d'aucune imperfection de la perception elle-même, mais de la structure du monde : la réalité est une totalité de laquelle émergent des objets transcendants. En ce sens, l'exploration perceptuelle déploie toujours davantage la réalité, et si elle peut la présenter correctement, elle ne peut par contre jamais la subsumer.

Dans un deuxième temps, nous avons montré que Merleau-Ponty parvient à défendre une conception de l'illusion fondamentalement distincte de la perception. En effet, l'illusion est l'appréhension d'un objet fictif, et non de la réalité. Cette définition se traduit par une teneur phénoménologique identifiable : l'illusion est évanescence, c'est-à-dire sa signification ne se communique que dans un contexte ambigu que dissipe une prise optimale. Grâce à cette particularité, Merleau-Ponty circonscrit deux expériences bien distinctes – l'une perceptive et l'autre illusoire –, et adopte ainsi la prémisse (2)¹⁷⁷. Dans l'expérience d'une illusion, un objet ambigu apparaît dans la périphérie du sujet, et appelle à être déterminé. Le sujet répond à cet appel, il cherche à lui donner sens, soit à savoir ce qu'*est* cette chose qui se présente à lui. Avant même d'en avoir pleinement conscience, c'est maintenant une dame qui se tient dans l'escalier ou une pierre qui se dresse sur son chemin. Or, le sujet ne *sait* pas encore si ce qu'il voit le trompe, ni si sa prise dérivée sur l'apparence traduit une emprise réelle. Et pourtant, il accueille comme réalité cet objet dont la structure demeure éminemment équivoque. C'est dans cette ambiguïté – où le sujet projette une détermination imminente du monde – que la perception et l'illusion se chevauchent, parce que le sujet croit au monde, et lui fait confiance.

Seulement, dans ce même moment où le sujet se fourvoie encore, une différence intrinsèque subsiste déjà entre cette apparition fictive et la réalité. Pour qu'elle émerge, le sujet n'a qu'à tenter d'agir les implications de l'objet. Ce faisant, il découvrira tantôt un mannequin, tantôt un reflet de lumière. L'illusion n'est pas la présentation *en personne*

¹⁷⁶ La possibilité de l'erreur dont nous discutons ici est bien évidemment distincte de la possibilité de l'illusion. S'il est toujours possible pour le sujet de se tromper à l'endroit d'un objet, c'est *uniquement* parce qu'il ne perçoit jamais simultanément l'ensemble de ses déterminations, et qu'en ce sens, certaines d'entre elles peuvent toujours le « surprendre ». Ainsi, les propriétés de l'objet que j'avais vu un instant plus tôt peuvent théoriquement avoir changé lorsque je portais mon regard sur une autre de ses facettes, et je ne possède aucun moyen de le savoir, sinon en reportant mon regard à nouveau sur ces mêmes propriétés.

¹⁷⁷ Prémisse 2 : l'illusion est un acte fondamentalement distinct de la perception véridique qui déforme le réel (il présente un objet fictif).

d'un objet à la conscience, elle n'est pas une perception qui présenterait l'irréel. Elle est plutôt une réponse erronée au monde, une invocation possible, mais fictive, et qui pour cette raison, peut toujours être reconnue comme telle.

Partant, nous pouvons affirmer que la phénoménologie merleau-pontienne répond à une exigence de réalité en perception. En concordance avec la conclusion (C), l'illusion et la perception se distinguent par rapport à un troisième terme – le monde – comme aboutissement définitif de l'expérience. L'objet perçu adhère au monde, il confirme son adhésion à la réalité elle-même sous la forme d'une ipséité. Quant à elle, l'illusion s'installe en périphérie du monde, et n'y participe qu'en provoquant chez le sujet des anticipations, et plus généralement, une modulation de son corps qui se relèvera toujours sans efficacité.

4. Conclusion

Dans notre mémoire, nous avons mis l'accent sur la nécessité de concevoir une différence intrinsèque entre la perception et l'illusion pour surmonter la menace sceptique. Nos développements nous ont permis de faire ressortir de façon précise le sens de l'opposition entre les phénoménologies de la perception de Husserl et Merleau-Ponty. À bien des égards, notre manière de présenter cette opposition a été largement influencée par un débat contemporain régnant en philosophie de la perception entre les théories disjonctive et conjonctive. En guise de conclusion, nous désirons préciser le sens de cette discussion, démontrant du coup comment elle a participé à structurer notre propos.

Une théorie est dite conjonctive en vertu de son adhésion au principe du facteur commun, selon lequel les phénomènes trompeurs de type perceptif sont *essentiellement indiscernables* de la perception véridique¹⁷⁸. Inversement, une théorie est dite disjonctive si elle rejette cette indiscernabilité essentielle¹⁷⁹. Nous avons quelques fois qualifié la conception husserlienne de la perception de théorie conjonctive (au sens phénoménologique du terme) en vertu de l'absence d'un critère permettant de distinguer l'illusion et la perception « de l'intérieur », c'est-à-dire dans une perspective à la première personne.

Merleau-Ponty adopte une position diamétralement opposée à celle de Husserl sur ce point précis : l'illusion et la perception possèdent bel et bien des caractères phénoménaux distinctifs. Il appert ainsi que la théorie merleau-pontienne de la perception puisse être assimilée à une forme de disjonctivisme phénoménologique. Or, comme le veut notre exigence de réalité, la théorie merleau-pontienne est disjonctive en un sens très précis : la différence à concevoir entre l'illusion et la perception véridique se situe non pas dans la nature dissemblable des *actes* perceptifs et illusoires, mais dans l'essence propre *du réel* et de *la fiction* qu'ils appréhendent. Un acte de type perceptif peu, après tout, être illusoire pour Merleau-Ponty. Si l'illusion et la perception véridiques demeurent néanmoins essentiellement discernables, c'est parce que les expériences que nous avons du monde et de l'irréel sont pour lui incommensurables.

¹⁷⁸ Cf., *supra*, note 96

¹⁷⁹ Cf., *supra*, note 1

D'une certaine manière, il semble que la solution de Husserl au problème de l'illusion *tende* vers une explication disjonctive similaire à celle de Merleau-Ponty, et cela ne nous semble pas fortuit. À travers ses analyses, Husserl cherche à fonder la discernabilité de la perception et de l'illusion sur une différence fondamentale entre la réalité et la fiction. Pour Husserl, si une perception s'intègre harmonieusement au sein du flux perceptif, qu'elle résiste à l'épreuve du temps, c'est parce que son objet possède la cohésion interne *propre à la réalité*. Inversement, l'illusion ne peut jamais tout à fait s'intégrée à la réalité parce que son objet est *fictif*, et que la fiction ne possède pas la même « solidité » ou la même « profondeur » que le réel. Une série de perceptions subséquentes permet ainsi d'entrevoir le sens limité de l'apparition illusoire à l'aune du contexte perceptif.

À partir d'une telle position, Husserl n'a plus qu'un pas à faire pour adopter une conception disjonctive similaire à celle de Merleau-Ponty : il faut « internaliser » cette différence essentielle, c'est-à-dire montrer comment la nature dissemblable de la réalité et de la fiction se traduit par des expériences perceptives véridiques et illusoire *intrinsèquement discernables*. Ultimement, Husserl renonce néanmoins à cette conception disjonctiviste de la perception. Sous prétexte que pour tromper le sujet percevant, l'illusion doit pouvoir initialement imiter la perception en tout point, Husserl sacrifie le privilège ontologique de l'acte perceptif en nivelant l'expérience authentique du réel et l'expérience trompeuse de la fiction. La cohérence du flux perceptif n'est dès lors plus la cohérence du monde lui-même, mais l'enchaînement concordant d'apparences potentiellement réelles et potentiellement fictives. En d'autres termes, il ne s'agit plus que de l'agencement d'actes qui, en eux-mêmes, ne permettent jamais de dire une fois pour toutes : ce que je tiens est une pomme rouge, ce que je vois est un mannequin, cette pierre sur laquelle je voulais poser mon pied n'était en fait qu'un rayon de soleil. Pour reprendre les termes de Husserl lui-même :

Tout réel perçu (réel chosique) peut peut-être ne pas être, et ainsi par principe tout chosique posé dans la perception comme dans le souvenir peut peut-être ne pas être, donc éventuellement n'être rien de réel. Mais toute perception est un acte rationnel de position de quelque chose qui éventuellement n'est pas, un acte de position fondateur, et cela vaut aussi pour celles qui sont supprimées par conflit. Toute appréhension perceptive est motivée, et dans cette motivation elle a son droit de proclamer, pour ainsi dire, l'être. Mais

à la vérité, cet acte rationnel de position dans la perception n'est pas un acte de position absolu.¹⁸⁰

Merleau-Ponty refuse d'emblée cette concession. Bien entendu, son propos ne consiste pas à soutenir que la perception soit un acte de position absolue, c'est-à-dire un acte à même de poser une fois pour toutes les déterminations réelles de l'objet – ce dernier demeurant éminemment transcendant. Merleau-Ponty ne soutient pas non plus que toute expérience *de type perceptive* soit effectivement authentique, et fournisse un modèle représentatif du rapport subjectif au réel. Simplement, la perception est le lieu de l'appréhension originaire qui définit d'emblée *ce qu'est le réel*, et vis-à-vis laquelle l'illusion démasquée – et plus généralement la fiction – fait *contraste*. La perception doit donc permettre de circonscrire un rapport au réel que la fiction ne saurait jamais imiter. Bref, le fait que l'objet illusoire puisse *initialement* passer pour un objet réel ne peut signifier que la perception authentique de la réalité soit *intrinsèquement indiscernable* de la perception trompeuse.

Nous voyons ainsi comment l'opposition entre le conjonctivisme et le disjonctivisme a pu structurer notre propos. Pour répondre à une exigence de réalité en perception, il ne suffit pas que le sujet puisse discerner l'illusion et la perception véridique au sein de son expérience. Il faut encore que cette différence se manifeste par *une différence intrinsèque entre l'illusion et la perception véridique*. En d'autres termes, seule une différence de nature permet d'ancrer la perception dans le monde, et de lui conférer le privilège ontologique qui lui revient.

Nous aimerions finalement signaler quelques ponts qu'ont permis d'établir nos développements entre la menace sceptique et les théories disjonctive et conjonctive. D'abord, notre analyse semble indiquer qu'une position conjonctive mène à une forme radicale de scepticisme, du moins, en phénoménologie : en l'absence d'une différence de nature entre l'illusion et la perception véridique, le sujet de l'expérience est condamné à douter indéfiniment de la perception. Dans le même ordre d'idée, il semble qu'une théorie disjonctive de la perception ne soit pas *en elle-même* suffisante pour conjurer la menace sceptique. En effet, s'il n'existait que des différences extrinsèques entre la perception véridique, l'illusion, et la perception, le sort de Don Quichotte serait scellé : rien ne pourrait

¹⁸⁰ CE, § 84, p.340-341

le convaincre que ses géants sont en fait des moulins. Il est cependant moins comique de penser qu'en ce cas, rien ne nous garantirait nous non plus contre de telles erreurs.

En ce sens, la phénoménologie a beaucoup à apporter à la théorie disjonctive de la perception. Certes, on pourrait affirmer que le type de scepticisme que nous avons envisagé dans ce mémoire s'adresse uniquement à des théories de types « internalistes », et on aurait raison de le souligner. La théorie disjonctive n'a pas à se restreindre au domaine phénoménologique. Par contre, ce serait contourner la menace sceptique que de considérer exclusivement la perception à partir d'un point de vue surplombant, à l'extérieur de l'expérience. Et c'est alors chacun de nous, qui, dans nos vies quotidiennes, serions confrontés à la possibilité d'une Grande Illusion. Développer une phénoménologie disjonctive – comme nous venons de l'esquisser avec Merleau-Ponty – n'est pas un simple effort théorique qui vise à faire avancer le savoir pour lui-même, mais aussi une nécessité sur le plan existentiel.

Bibliographie

Becker, O. (2001). « Husserl and Descartes », in *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, Vol.1, pp. 351–356

Benoist, J. (2015). *L'hallucination parfaite ou la philosophie hallucinant la perception*. Paris, Institut Jean Nicod, [EN LIGNE], http://www.academia.edu/19324709/Lhallucination_parfaite_ou_la_philosophie_hallucinant_la_perception Consulté le 2 décembre 2016.

Benoist, J. (2013). *Le bruit du sensible*. Paris, Éditions du Cerf.

Dwyer, D. J. (2007). « Husserl's appropriation of the psychological concepts of apperception and attention », in *Husserl Studies*, Vol. 23, pp. 83-118

Fisette, D. (2011) « Husserl et Brentano sur la perception sensible », in *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, Vol.7, pp. 37-72

Guillamaud, P. (1994). « Remplissement et accomplissement : Étude critique sur l'évidence chez Husserl », in *Les Études Philosophiques*, Vol. 3, pp. 372-403

Hopp, W. (2011). *Perception and Knowledge : A Phenomenological Account*. Cambridge, Cambridge University Press.

Husserl, E. (1989). *Chose et espace : Leçon de 1907*. Trad. J.-F. Lavigne, Paris, Presses Universitaires de France.

Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive : Logique transcendantale et constitutions originaires*. Trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble, Millon.

Husserl, E. (1985). *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures: La phénoménologie et le fondement des sciences*, t. I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*. Trad. Paul Ricoeur, Paris, Gallimard.

Husserl, E. (1984). *Logique formelle et logique transcendantale*. Trad. S. Bachelard, Paris, Presse Universitaire de France.

Husserl, E. (2002). *Phantasia, conscience d'image, souvenir*. Trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Grenoble, Millon.

Husserl, E. (1959). *Recherches logiques, t. I : Prolégomènes à la logique pure*. Trad. H. Elie, A.L. Kelkel, et L. Sherer, Paris, Presse Universitaire de France.

Husserl, E. (1961). *Recherches logiques, t. II : Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*. Trad. H. Elie, A.L. Kelkel, et L. Sherer, Paris, Presse Universitaire de France.

Husserl, E. (1974). *Recherches logiques, t. III : Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*. Trad. H. Elie, A.L. Kelkel, et L. Sherer, Paris, Presse Universitaire de France.

Jensen, R. T. (2013). « Merleau-Ponty and McDowell on the Transparency of the Mind », in *International Journal of Philosophical Studies*, Vol. 21, pp.470-492

Kelly, S. D. (2005) « Seeing Things in Merleau-Ponty », in *Cambridge Companion to Merleau-Ponty*, New York, Cambridge University Press, pp.74-110

Lavigne, J.-F. (2009). *Accéder au transcendantale ?*. France, Vrin, pp. 77-109

Lavigne, J.-F. (2005). *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*. France, Presse Universitaire de France.

Mandary, M. (2012). « Husserl on Perceptual Constancy », in *European Journal of Philosophy*, Vol.20, pp.145-165

Matherne, S. « Merleau-Ponty on Style as the Key to Perceptual Presence and Constancy », à paraître dans *Journal of the History of Philosophy*, [EN LIGNE], https://www.academia.edu/26544656/Merleau-Ponty_on_Style_as_the_Key_to_Perceptual_Presence_and_Constancy. Consulté le 6 décembre 2016

- McDowell, J. (1982), « Criteria, Defeasibility and Knowledge », in *Proceedings of the British Academy*, Vol.68, pp.455–479
- McDowell, J. (2010). « Tyler Burge on Disjunctivism », in *Philosophical Explorations*, Vol. 13, pp. 243–255
- Merleau-Ponty, M. (2003). « La passivité », in *L'institution, La passivité : Notes des cours au Collège de France 1954-1955*, Belin.
- Merleau-Ponty, M. (1996). *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*. France, Verdier.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Mesnil, Tel Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Mesnil, Tel Gallimard.
- Morris, D. (2015). « Illusions and Perceptual Norms as Spandrels of the Temporality of Living » in M. Doyon et T. Breyer (Dir.), *Normativity in perception*, Palgrave, pp. 103-125
- Romano, C. (2010). *Au coeur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- Romano, C. (2012). « Must phenomenology remain Cartesian ? », in *Continental Philosophy Review*, Vol.45, pp.425-445
- Romdenh-Romluc, K. (2007). « Merleau-Ponty's Account of Hallucination », in *European Journal of Philosophy*, Vol.17, pp.76-90
- Sacrini, M. (2013). « Merleau-Ponty's Responses to Skepticism : A Critical Appraisal », in *International Journal of Philosophical Studies*, Vol.21, pp.713-734
- Smith, A.D. (2002). *The problem of perception*. Cambridge, Harvard University Press.

Smith, A.D. (2008). « Husserl and externalism », in *Synthèse*, Vol.160, pp. 313-333

Soteriou, M. (2016). « The Disjunctive Theory of Perception », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, [EN LIGNE], <http://plato.stanford.edu/entries/perception-disjunctive/>. Consulté le 1 décembre 2016.

Staiti, A. (2014). « On Husserl's Alleged Cartesianism and Conjunctivism: A Critical Reply to Claude Romano », in *Husserl Studies*, Vol. 31, pp.123-141

Zahavi, D. (2003). *Husserl's Phenomenology*, California, Stanford University Press.

Zahavi, D. (2005). *Subjectivity and Selfhood : Investigating the First-Person Perspective*.Cambridge, MA : MIT Press.